

CHESTER NIMES

Retour
en Afrique

SÉRIE NOIRE
Gallimard

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Parutions du mois

2688. RETOUR EN AFRIQUE
(CHESTER HIMES)

2689. L'ŒIL AUX AGUETS
(JUSTO E. VASCO)

2690. L'HOMME ENCERCLÉ
(MICHÈLE ROZENFARB)

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Crée par Marcel Duhamel

Parutions du mois

2688. RETOUR EN AFRIQUE
(CHESTER HIMS)

2689. L'ŒIL AUX AGUETS
(JUSTO R. VASCO)

2690. L'HOMME ENCRÔLÉ
(MICHÈLE ROXENTARR)

CHESTER HIMES

*Retour
en Afrique*

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR PIERRE SERGENT

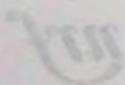
nrf

GALLIMARD

CHESTER HIMES

Retour
en Afrique

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FERRIS SERGENT



Titre original :

COTTON COMES TO HARLEM

© 1965 by Chester Himes.

© Éditions Plon pour la traduction.

I

La voix du camion-son annonça : « Toutes les familles, si nombreuses soient-elles, sont invitées à déposer la somme de mille dollars. Le transport est gratuit, vous recevrez cinq arpents de terre fertile en Afrique, un mulet, un charrue et de la semence en quantité suffisante, selon le besoins de chacun. Les vaches, cochons et volailles seront payés en sus, mais au plus bas prix. Aucun bénéfice n'est prélevé sur l'opération. »

Une mer de visages sombres encerclait la table de l'orateur. Dans la foule, une grande femme noire, les yeux luisants comme des étoiles, s'écria : « C'est pas merveilleux, chéri ? On s'en retourne en Afrique ! »

Son grand flandrin de mari hocha la tête, plein de ferveur : « Il aura fallu quatre cents ans ! »

Une vieille toute voûtée qui avait, pendant trente ans d'affilée, mijoté des repas dans les cuisines des Blancs, laissa percer un doute tardif : « Seigneur, c'est-y seulement vrai ? »

L'orateur, un personnage tout lisse, tout brun, à l'œil honnête et au visage sérieux, l'entendit.

— C'est parfaitement vrai, dit-il. Vous n'avez qu'à vous

approcher ; vous nous donnez vos nom, prénoms et qualité, vous déposez vos mille dollars et vous aurez votre place sur le premier bateau en partance.

Un vieux à la figure renfrognée, aux cheveux blancs et pelucheux, s'avança, d'un pied traînant, pour remplir le formulaire et verser ses mille dollars. Il marmonnait : « C'est pas trop tôt... »

Deux jolies filles noires qui venaient de signer leur demande relevèrent la tête, avec des sourires aveuglants.

C'était le grand soir dans l'existence des gens de couleur assemblés là. Le jeune Révérend Deke O'Malley avait pendant des mois, dans son église, du haut de la chaire, dénoncé en termes enflammés l'injustice et l'hypocrisie des Blancs, il avait, pendant des mois, exalté la sainte contrée africaine, mais voilà qu'enfin il passait de la parole à l'action ! Ce soir-là, en effet, il prenait les inscriptions des candidats pour le retour en Afrique, à bord de ses trois bateaux. D'énormes affiches, dessinées à la main, représentant les bâtiments en question, étaient exposées derrière la table, où le jeune Révérend O'Malley, grand, souple, vêtu d'un complet sombre en fin lainage d'été, son frais et beau visage respirant la sincérité, présidait la réunion, secondé par ses secrétaires et deux jeunes garçons, qui s'étaient distingués par leur zèle dans le recrutement des candidats.

Un terrain vague de la vallée de Harlem, non loin de la voie ferrée, où des taudis avaient été rasés pour faire place à un nouveau groupe d'habitations, tenait lieu de salle de réunion. Plus de mille personnes se pressaient sur les plaques boursouflées de vieux béton, jonchées de cailloux, hérissées de détritrus, semées de crottes de chien, de verre cassé, de vieux chiffons et de bouquets de ciguë.

La chaude nuit d'été s'illuminait d'éclairs diffus, annonciateurs d'orage, et l'air suffocant, où la poussière restait suspendue, était chargé d'électricité, de gaz d'échappement et des relents nauséabonds des taudis environnants, plus surpeuplés maintenant que par le passé, en raison du relogement des familles de l'îlot, où de nouveaux immeubles devaient s'édifier pour remédier à la surpopulation. Mais rien ne troublait l'allégresse de ces gens à la peau sombre et au cœur confiant et plein d'espoir.

La réunion avait été fort bien organisée. À l'extrémité du terrain, se dressait la table de l'orateur, recouverte d'un drapeau, où se lisaient ces mots : *Retour en Afrique — dernière chance*. Derrière la table, on apercevait un camion blindé, aux portes arrière ouvertes, flanquées de deux gardes à la peau brune, en uniforme kaki, armés de pistolets. Le camion se trouvait sur le côté du terrain, avec ses haut-parleurs en proue et en poupe. De jeunes garçons, en maillot de sport et en blue-jeans étroits, flânaient, l'œil solennel, la bouche sévère, gonflés de l'importance de leur mission, prêts à éjecter les sceptiques.

Mais, pour nombre de convaincus, c'était aussi un pique-nique.

Des bouteilles de vin, de bière et de whisky passaient de main en main. De loin en loin, un frère exécutait un pas de danse. Les dentures blanches étincelaient dans des visages rieurs et noirs. Les yeux parlaient. Les corps invitaient. Tout ce monde était électrisé par l'attente heureuse.

Un trou avait été creusé au centre du terrain, enfermant un feu de charbon de bois, sous un gril de fer. Des côtes de porc alignées, qui cuisaient doucement sur ce gril, laissaient goutter le gras sur la braise, et grésillaient dans

l'âtre fumée. Trois « crocheteurs », armés de longs crocs de fer, étaient chargés de les retourner. Un chef cuisinier, tout de blanc vêtu, arrosait de sauce chaude, avec une louche à long manche, les côtes en cours de cuisson et surveillait la manœuvre des crocheteurs, son haut bonnet blanc tressautant sur sa tête noire, luisante de sueur. Deux matrones, également vêtues de blanc, étaient installées derrière une petite table. Elles posaient les côtelettes cuites à point dans des assiettes en carton, y ajoutaient du pain et des pommes à l'huile et ramassaient les dollars.

La bonne odeur des côtes grillées s'élevait dans l'air, couvrant la puanteur des crottes de chien, d'urine rance et de corps en nage. Des hommes en bras de chemise, des femmes en robes légères, des enfants demi-nus se bousculaient fraternellement, dégustaient la viande odorante entre deux tranches de pain et jetaient les os sur le sol.

Dominant le tintamarre des transistors qui commentaient les nocturnes de base-ball, dominant les éclats de rire, les éclats de voix, les commentaires échangés à tue-tête, résonnait la voix émue du Révérend Deke O'Malley :

— L'Afrique est notre terre natale et nous y retournons. Fini de ramasser du coton au profit des Blancs ! On aura autre chose à se mettre sous la dent que de l'échinée et de la galette de maïs.

— Oui, mon joli, oui.

— Vous voyez cet écriteau ? brailla le Révérend. (Il pointa le doigt sur le grand panneau de bois accroché à la clôture en fil de fer, qui annonçait que le programme de construction d'habitations à bon marché serait réalisé dans deux ans.) Deux ans qu'il vous faudra attendre pour emménager dans une de ces boîtes à sardines — et à condition qu'on vous accepte encore, et que vous puissiez payer

le loyer ! À ce moment-là, en Afrique, vous serez en train d'engranger votre deuxième moisson, vous vivrez bien au chaud, dans des maisons ensoleillées, où on ne fait de feu que pour chauffer la marmite, où on aura notre propre gouvernement et nos propres représentants — tous noirs, comme nous autres.

— Oui, mon joli, oui.

Les dollars tombaient dru. Tous ces gens de couleur aux yeux rayonnants misaient sur l'espoir. L'un après l'autre, ils s'avançaient, posaient leurs billets d'un geste solennel et signaient sur la ligne en pointillé. Les gardes armés ramassaient l'argent et l'empilaient méthodiquement dans le coffre, au fond du camion blindé.

— Combien ? chuchota le Révérend O'Malley à l'une de ses secrétaires.

— Quatre-vingt-sept, murmura-t-elle en réponse.

— Il se peut qu'après ce soir l'occasion ne se représente plus, déclara le Révérend O'Malley dans le haut-parleur. La semaine prochaine, je serai ailleurs. Il faut que je donne à tous nos frères une chance de retourner au pays natal. Dieu n'a-t-il pas dit que les humbles hériteront la terre ? L'heure est venue de toucher l'héritage !

— Amen ! Amen !

De l'autre côté de la haute clôture, des Portoricains aux yeux tristes et les Harlémiens désemparés et faméliques, qui ne possédaient pas les mille dollars exigés, se pressaient derrière le grillage, respirant les pénétrants effluves de viande rôtie, rêvant au jour où tous, ils pourraient retourner là-bas, triomphants et joyeux.

— Qui c'est, ce type ? demanda une femme.

— Mon petit, c'est un jeune prédicateur communiste-baptiste qui va ramener notre peuple en Afrique.

Une voiture de patrouille était arrêtée le long du trottoir.

— Qui leur a filé l'autorisation de tenir cette réunion, à ton avis ?

— Pas moi, toujours ! Le lieutenant Anderson, il a dit qu'il fallait les laisser faire.

Le premier flic alluma une cigarette et se mit à fumer, silencieux et maussade.

Trois agents de couleur montaient la garde à l'intérieur de l'enclos, décontractés et débonnaires, échangeant des plaisanteries et des sourires avec les candidats.

Soudain, deux grands gaillards de race noire, aux complets sombres et fripés, s'approchèrent de la table de l'orateur. Les pistolets dans leurs étuis d'épaule faisaient des bosses sous leur veste. Les gardes se redressèrent, en alerte. Les deux jeunes recruteurs, de chaque côté du Révérend, repoussèrent leur chaise. Mais les deux Noirs avaient des sourires rassurants.

— Nous sommes inspecteurs au Bureau du District Attorney, expliqua l'un d'eux, d'un ton presque contrit. On a ordre de vous amener pour vous poser quelques questions...

Les deux sergents recruteurs se levèrent vivement, mais, d'un geste, le Révérend O'Malley les fit rasseoir.

— Vous avez un mandat ? demanda-t-il aux inspecteurs.

Ce fut le deuxième inspecteur qui répondit : « Non, mais vous avez tout intérêt à nous suivre sans faire d'histoires. »

Le premier ajouta : « Prenez votre temps et finissez ce que vous avez à faire, braves gens. Et après, si j'ai un conseil à vous donner, venez tranquillement au bureau pour vous expliquer avec le District Attorney. »

— C'est bon, répondit le Révérend O'Malley, très calme. À tout à l'heure.

Un camion à viande pénétra sur le terrain, passant entre les volontaires zélés, préposés à la garde de l'entrée.

— T'arrives à point, gars ! cria le chef noir au chauffeur blanc, quand le camion fut à sa hauteur.

Un éclair éblouissant illumina les faces hilares des deux Blancs sur le siège avant.

— Attends qu'on fasse le tour, chef ! répondit le compagnon du chauffeur, en haussant la voix.

Le camion poursuivit son chemin vers la table de l'orateur. Tous les regards étaient braqués sur lui, à croire que ces gens-là n'avaient jamais vu de camion de viande. Mais la tension se dissipait.

Un éclair jaillit, illuminant une fois de plus les deux Blancs aux figures joviales.

Le camion vira, recula, s'ouvrit doucement un chemin à travers la foule agitée.

Le jeune agent recruteur crispé, hargneux, se tourna vers Deke : « Ils peuvent pas nous foutre la paix, ces enfoirés ? » fit-il, en désignant les hommes du District Attorney.

La voix puissante du Révérend O'Malley, amplifiée par le haut-parleur du camion, retentit :

— Ces maudits Blancs du Sud nous ont fait trimer comme des bœufs pendant quatre cents ans, et quand nous leur demandons de nous payer notre dû, ils nous envoient dans le Nord...

— C'est la vérité vraie ! cria une femme.

— Et maintenant les Blancs du Nord...

Mais il ne put achever. Sa phrase resta en suspens, car deux hommes blancs masqués venaient d'apparaître à la porte arrière du camion à viande — deux Blancs qui ser-

raient contre leur cœur des mitraillettes noires, d'aspect meurtrier. Il fit : « Grrmff », comme s'il venait d'encaisser un coup à l'estomac.

Pendant un court instant, ce fut le silence, le mouvement brusquement figé en un tableau vivant. Du fond de leur orbite, tous les regards plongeaient dans le trou noir de la mort. Les muscles se pétrifiaient.

Puis une voix, qui semblait venir du fin fond du Mississippi, prononça sur mode péremptoire :

— Allez, congelez, et personne n'aura de bobo !

Les gardes aux faces brunes levèrent les bras d'un mouvement réflexe. Dans la foule noire, c'était une éclosion de prunelles rondes, cerclées de blanc. Le Révérend Deke O'Malley se laissa glisser sous la table. Docilement, les deux inspecteurs noirs se congelèrent sur place.

Mais, à gauche de la table, le jeune agent recruteur, qui venait d'entamer d'un coup de dents son sandwich de porc grillé, vit ses rêves soudain pulvérisés, et porta la main à sa poche-revolver.

L'une des mitraillettes cracha. Une volée de dents, d'os de cochon grillé et de cervelle humaine traversa l'air, comme autant de minuscules et sinistres oiseaux. Une femme poussa un cri aigu. Le jeune homme, qui n'avait plus qu'une moitié de tête, bascula et disparut du paysage.

La voix grave du Mississippi s'éleva de nouveau :

— Bougre de con !

Une autre voix méridionale protesta sur un ton d'excuse :

— L'était en train de défourailler !

— Aboule l'artiche ! On décarre !

Le grand costaud blanc au masque noir promena lente-

ment le museau de sa mitrailleuse au-dessus de la foule, comme il l'aurait fait d'un tuyau d'arrosage. Les corps restaient pétrifiés, les yeux blancs rivés, les cous noués, les têtes figées, mais il y eut un reflux général devant l'arme braquée, comme sous l'effet d'un glissement de terrain. Dans les derniers rangs, la panique explosait de place en place, tel un chapelet de pétards chinois.

Le compagnon du chauffeur sauta du siège arrière, en agitant son pistolet, et la foule noire se désagrégea.

Les deux condés moroses, qui avaient somnolé dans la voiture de police, sortirent d'un bond, s'élançèrent vers la clôture, cherchèrent à voir. Les trois agents noirs, pistolet au poing, luttaient contre la marée de chair humaine. Le deuxième mitrailleur se précipita vers le camion blindé, l'arme sur l'épaule, et se mit à bourrer les billets de banque dans un sac de jute.

— Miséricorde ! gémit une femme.

Les gardes noirs reculèrent, la crosse en l'air, pendant que le Blanc ratissait la caisse. Deke, sous la table, restait invisible. Quant au jeune homme abattu, tout ce qu'on voyait de lui, c'était quelques dents sanguinolentes, sur la table. Les inspecteurs noirs n'avaient pas repris leur souffle.

Mais, derrière la clôture, les flics blancs ne pouvaient rien distinguer de tout cela. Ils retournèrent au galop à leur voiture. Le moteur tourna, vrombit, la sirène toussa, geignit, beugla, la voiture exécuta un virage brutal et fonça vers la grille d'entrée. Les agents noirs se mirent à tirer en l'air, pour s'ouvrir un chemin, mais ne firent qu'aggraver le tumulte. Un raz de marée noir, comme soulevé par un cyclone, les recouvrit.

L'homme à la mitrailleuse, qui avait raflé l'argent — en

tout 87 000 dollars —, bondit dans le camion à viande par la porte arrière. Le moteur rugit. Le deuxième tireur le suivit et fit claquer la portière. Le compagnon du chauffeur monta en voltige, comme le camion démarrait.

Au même instant, la voiture de police pénétra sur le terrain, dans la clameur de sa sirène, à croire que la foule sombre n'était qu'une chaussée de macadam usé. Un gros Noir vola à travers les airs comme un ballon de foot trop gonflé. Une aile cogna de vastes fesses féminines. Les gens s'égaillaient, plongeaient, bondissaient, galopèrent, comme si une invasion de Russes était annoncée.

Une trouée s'ouvrit devant le camion à viande qui prenait rapidement de la vitesse. Les condés jetèrent un regard méfiant au chauffeur et à son acolyte. Les deux Blancs sourirent aux condés blancs sans ralentir. Et les condés poursuivirent leur course, en quête de malfaiteurs noirs.

Les deux gardes noirs grimpèrent sur le siège avant du camion blindé. Les deux inspecteurs noirs sautèrent sur les marchepieds, pistolet au poing. Deke s'extirpa de sous la table et monta à l'arrière. Aussitôt, le moteur vrombit, et le son en était en tout point semblable à celui d'une Cadillac. Le camion blindé fit marche arrière, repartit en avant, hésita...

— Faut les courser ? demanda le chauffeur.

— Rattrape-les, nom de nom ! Chope-les ! grinça l'un des inspecteurs noirs.

Le chauffeur ne semblait pas très chaud.

— Ils sont armés comme pour la chasse à l'ours, eux autres !

— Ours mon cul ! gueula l'inspecteur. Y s'barrent !

On put encore apercevoir, dans un éclair, l'arrière gris

clair du camion à viande en train de doubler un taxi qui remontait Lexington Avenue, vers le nord.

Le puissant moteur rugit et le camion blindé fit un bond. La voiture de police vira brusquement pour l'esquiver, mais une femme, folle d'épouvante, se mit à courir devant les roues du camion. Il se rabattit sur le côté, faucha deux personnes, et un éclair éblouissant illumina la débandade sauvage de la foule, les têtes sombres où roulaient des yeux blancs.

— Arrêtez, ou je tire ! brailla un agent.

Mais il n'était pas question de tirer dans la mêlée démente.

Le camion blindé noir se creusa un chemin jusqu'au portail, encouragé par une voix qui clamait : « Vas-y, bon sang ! Chope-les ! »

Le camion s'engouffra dans Lexington Avenue, hurlant de tous ses pneus. L'inspecteur accroché à la portière lâcha prise et tomba sur la chaussée, mais le camion ne s'arrêta pas pour autant. Le roulement du tonnerre se fondit avec le grondement du moteur, et la puissante machine prit de la vitesse.

O'Malley frappa à la vitre qui séparait le siège du chauffeur de la caisse intérieure et passa au garde un fusil automatique et un fusil de chasse à canon scié. Le deuxième inspecteur qui s'était maintenu sur le marchepied, côté trottoir, s'accroupissait maintenant, accroché à la portière de la main gauche, et serrait un colt automatique 45 dans la droite.

Le camion blindé filait à une allure jamais égalée par un véhicule du même type. Le feu passa au rouge au croisement de la 125^e Rue et un gros camion Diesel apparut, faisant cap à l'ouest. Le camion blindé brûla le feu rouge et

n'évita l'arrière du Diesel que de quelques centimètres. Un luron, posté au coin de la rue, glapit : « Ah ! la vache ! » Le chauffeur cravachait le gros moteur en plein effort, mais le camion à viande n'était plus en vue. Au loin, s'éleva le beuglement de la sirène de police.

Le camion à viande tourna à gauche, dans la 137^e Rue. Sa porte arrière s'ouvrit brusquement et une balle de coton, échappant aux bras des deux mitrailleurs blancs, partit en vol plané et atterrit sur la chaussée.

Le camion s'arrêta pile, au milieu du block, puis commença à faire marche arrière. Au même instant, le camion blindé doubla le coin de la rue, dans un gémissement de pneus, manquant de peu la balle de coton. L'inspecteur accroché au blindé laissa parler son 45, tirant haut et visant large. Du fond du camion à viande, partit une rouge rafale de mitrailleuse et le pare-brise antiballes du blindé se piqua subitement d'étoiles.

Le garde cherchait à pousser le canon de son fusil dans une meurtrière ménagée à cet effet, quand une nouvelle rafale de mitrailleuse fut tirée du camion à viande. Les portes du blindé furent aussitôt claquées. Personne ne prêta attention au policier agrippé à la portière avant, qui brusquement s'affalait et dégringolait sur la chaussée. Un instant, il était là. L'instant d'après, il n'y fut plus.

Les gens de couleur, qui s'étaient prélassés sur le seuil des garnis, grimperent les uns sur les autres pour gagner plus vite l'abri des murs. Certains plongèrent par la porte de la cave, sous l'escalier.

Un témoin facétieux, à la voix puissante, brailla :

— L'hôpital de Harlem, c'est tout droit !

Une grande gueule de ses amis renchérit :

— Mais la morgue, c'est plus près !

Le camion à viande reprenait de l'avance sur le camion blindé. Loin derrière, la sirène de la voiture de patrouille poussait des cris d'orfraie. Un éclair illumina le ciel. Et, avant même que le tonnerre lui eût répondu, la pluie s'abattit en trombe.

II

— Putain de merde ! Mais c'est Jones, ma parole !
s'exclama le lieutenant Anderson.

Il se souleva du fauteuil, dans le bureau du capitaine, pour serrer la main au champion de ses officiers de police. Le langage trivial dans sa bouche avait un son aussi peu convaincant que les civilités empressées dans celle d'un malfrat, mais le chaud sourire qui éclairait son mince et pâle visage et l'étincelle dans ses yeux bleus, enfoncés dans leur orbite, remettaient les choses au point.

— Soyez le bienvenu !

Fossoyeur Jones étreignit la petite main blanche dans sa grande patte brune et calleuse et sourit à son tour.

— Faut quand même vous mettre un peu au soleil, lieutenant, sans ça, bientôt, les gens vont vous prendre pour le fantôme du commissariat, déclara-t-il, comme s'il reprenait une conversation commencée la veille, et non une collaboration interrompue pendant six mois.

Le lieutenant Anderson se laissa retomber dans son fauteuil et dévisagea Fossoyeur d'un œil pénétrant. Le faisceau de lumière oblique, projeté par l'abat-jour vert de la

lampe de bureau, donnait au visage du nouvel arrivant un teint gangréneux.

— Il change pas, notre Jones, déclara le lieutenant. Vous nous avez manqué, mec !

— Un bon sujet, il se laisse pas abattre ! fit, du fond de la pièce, Ed Cercueil Johnson, l'équipier de Fossoyeur.

Ce soir-là, Fossoyeur reprenait son service après avoir écopé un pruneau, expédié par un homme de Benny Mason, au cours de l'explication qui suivit la perte d'un colis d'héroïne. Pendant trois mois, à l'hôpital, il avait soutenu, avec des fortunes diverses, une bataille contre la mort, puis, pendant trois autres mois, il était resté en convalescence chez lui. Mais, à part les cicatrices cachées sous ses vêtements et la balafre, large comme le doigt, qui, sur sa nuque, suivait la lisière de ses cheveux (où une première balle avait déjà dessiné un rond dégarni), il était bien pareil à lui-même. C'était toujours la même figure brune et bosselée, aux yeux d'un brun rougeâtre qui semblaient brûlés d'un feu sourd, la même puissante charpente, fruste et dégingandée d'un manœuvre d'usine, le même feutre sombre et cabossé, porté hiver comme été, et repoussé à l'arrière du crâne, le même complet rouillé d'alpaga noir, gonflé par un revolver à canon long, à la crosse nickelée et sertie de bronze — un revolver calibre 38 —, mais carrossé en 44, fabriqué sur ses indications et accroché dans un étui, au creux de son épaule gauche. Aussi loin que le lieutenant Anderson pouvait se le rappeler, ces deux compères, ses officiers de police de choc, avec leurs gros calibres identiques, tirant dur et frappant sec, avaient eu cette même dégainée — on aurait dit deux éleveurs de cochons en goguette à la grand-ville.

— Tout ce que j'espère, c'est que vous ne soyez pas

devenu trop susceptible de l'index, dit le lieutenant Anderson d'une voix douce.

La figure d'Ed Cercueil, ravagée par l'acide, eut un léger frémissement, ce qui eut pour effet de modifier la géographie des plaques de chair greffées sur ses joues.

— Je saisis, lieutenant, fit-il, bourru. Vous voulez dire du genre « vite à la parade », comme moi. (Sa mâchoire se contracta, il fit une pause pour avaler.) Vaut mieux être vite que mort.

Le lieutenant tourna la tête pour le scruter du regard, mais Ed Cercueil braquait les yeux droit devant lui. Quatre ans plus tôt, un truand lui avait balancé au visage un verre de vitriol. Depuis il s'était fait une réputation de forcené de la détente.

— T'as pas à t'excuser, gronda Fossoyeur. On est pas payés pour se faire buter.

Sous la lumière verte, la figure du lieutenant Anderson virait tout doucement au mauve.

— Enfin, merde! protesta-t-il, je suis de cœur avec vous! Je connais votre boulot, à Harlem. Je connais votre secteur. C'est aussi le mien. Mais le grand patron s'est mis dans la tête que vous avez effacé trop de monde dans ce quartier. (Il leva la main pour décourager une interruption.) C'étaient des truands, d'accord, de dangereux voyous, et vous avez tiré en état de légitime défense. Mais ce n'est pas la première fois qu'on vous met sur la sellette et, tout récemment encore, vous avez été suspendus pour trois mois. D'autre part, la presse a fait tout un raffut sur les brutalités policières à Harlem et, à l'heure qu'il est, plusieurs organismes officiels ont repris la campagne à leur compte.

— Ce sont les collègues blancs qui commettent les bru-

talités inutiles, grinça Ed Cercueil. Fossoyeur et moi, on cherche pas à jouer les terreurs.

Le lieutenant Anderson déplaça les papiers sur son bureau, puis se mit à examiner ses mains.

— Oui, je le sais, dit-il, mais on va encore essayer de tout vous foutre sur le dos. Vous vous en doutez un peu ! Alors, tout ce que je vous demande, c'est d'y aller mollo, du point de vue boulot... Pas d'imprudences ! N'alpaguez un type que lorsque vous avez la preuve de sa culpabilité, n'usez de la force qu'en cas de légitime défense, et surtout, ne tirez pas, sauf en cas d'extrême nécessité.

— Et laissez courir les voyous... compléta Ed Cercueil.

— Le grand patron est convaincu qu'il y a moyen de résoudre le problème de la criminalité autrement que par la violence, expliqua le lieutenant, dont la rougeur s'accroissait.

— Eh bien, dites-lui donc de venir ici et de nous montrer comment qu'on fait, rétorqua Ed Cercueil.

Les artères se détachaient sur le cou gonflé de Fossoyeur et sa voix était sèche comme du coton :

— C'est ici, à Harlem, parmi les gens de couleur, que le taux de la criminalité est le plus élevé. Et il y a que trois façons de procéder — ou bien on fait payer le malfaiteur, ou bien on paie les gens pour être honnêtes, ou alors on les laisse se bouffer entre eux.

Il y eut une subite explosion de bruit dans la salle d'enregistrement, dont les échos se répercutèrent dans le bureau — gueulements, jurons, éclats de voix furieuses, protestations plaintives, frottement de semelles... Un panier à salade venait de déverser sa cargaison, après une rafle dans un bordel, doublé d'un dépôt de drogues.

La voix de l'intercom s'éleva brusquement : « Lieute-

nant, on vous demande à la réception. Y a le claque à Biz Liz qu'a été ratissé... »

Le lieutenant abaissa la manette.

— Dans un petit instant, mais, pour l'amour du ciel, faites-les taire !

Son regard alla de l'un de ses inspecteurs à l'autre.

— Mais qu'est-ce qui se passe aujourd'hui, bon sang ? Il est tout juste dix heures, mais, à en juger par les rapports, ça n'a pas arrêté depuis tôt le matin. Un bonhomme tue sa femme à coups de hache, parce qu'elle a laissé brûler les côtes de porc de son petit déjeuner ; un gars en ratatine un autre en mimant à son bénéfice un règlement de comptes récent ; un gars en poignarde un autre, qui avait éclaboussé son nouveau costume avec de la bière ; un gars se tue dans un bar en jouant à la roulette russe ; une femme larde un type de quatorze coups de couteau à l'estomac, sans expliquer son geste ; une femme échaude, avec une casserole d'eau bouillante, une voisine qui causait avec son mari ; un homme est arrêté pour avoir menacé de faire sauter une rame de métro, sous prétexte qu'il s'était trompé de station et qu'on ne voulait pas lui rembourser son titre de transport ; vingt-cinq individus se font ramasser pour avoir organisé une partie de passe sur la voie publique... débitait-il, tout en parcourant la pile des rapports du jour.

— Tous noirs, ces citoyens-là ! prononça Ed Cercueil.

Anderson fit mine de ne pas l'entendre.

— Un gars aperçoit un inconnu portant son propre complet — il l'égorge avec un rasoir ; un type déguisé en Indien Cherokee ouvre le crâne à un barman avec une hache de guerre de sa fabrication ; on chope un particulier qui faisait la chasse au chat dans la 7^e Avenue, avec chien courant et fusil ; un type...

— C'est la fête de l'Indépendance, interrompit Fossoyeur, sans sourire.

— La fête de l'Indépendance ! fit Anderson en écho. (Il aspira une longue bouffée d'air.) Eh bien, voici votre job... (Il tira un feuillet, coincé dans le buvard.) De la part du capitaine.

Fossoyeur posa une cuisse sur le bord du bureau, inclina la tête sur l'épaule, mais Ed Cercueil, comme d'habitude, recula vers le mur, dans l'ombre.

— Vous avez pour mission de surveiller Deke O'Hara, déclara Anderson.

Les deux officiers de police noirs fixaient sur lui un œil attentif, mais qui n'interrogeait pas. Ils attendaient que le lieutenant s'explique et leur donne le fin mot de la plaisanterie.

— L'a été relâché il y a dix mois de la Centrale d'Atlanta.

— Comme chacun sait à Harlem, ajouta Fossoyeur d'un ton las.

— Il y a plein de gens qui ignorent que le repris de justice Deke O'Hara n'est autre que le Révérend Deke O'Malley, promoteur du mouvement « Retour en Afrique. »

— Si vous voulez ! On excepte les caves.

— Eh bien, il est foutu, Deke — le Consortium veut sa peau, expliqua Anderson d'un ton compassé.

— De la merde ! déclara Fossoyeur paisiblement. Si le Consortium avait voulu sa peau, le mec, il serait faisandé à l'heure qu'il est.

— Possible.

— Comment ça, possible ? Y a une bonne douzaine de tocards à Harlem qui seraient d'accord pour le descendre. Il suffirait d'un billet de cent dollars !

— Il est pas si facile à descendre, O'Hara...

— Tout le monde est facile à descendre, rétorqua Ed Cercueil. C'est bien pour ça qu'on est chargés, nous aut', de la police.

— Y a une chose que j'entrave pas, reprit Fossoyeur, en se tapotant la cuisse d'un geste machinal. V'là un salopard qui bourrique les caïds de son ancien racket, qui en fait trauduire treize devant la Cour Fédérale — il y avait même un gars de chez nous, dans le tas : le lieutenant Brandon, de Brooklyn. Et vous savez pourquoi il a fait ça ?

— Pour la prime, tiens !

— Ouais, pour la prime. Il espérait toucher un demi-million de dollars — c'est-à-dire la récompense de dix pour cent, promise à celui qui dénoncerait les fraudes fiscales. Or il avait apporté la preuve que ces gens-là avaient floué le gouvernement de cinq millions. Sept types sur les treize ont été dans le trou, et même le bourdille n'y a pas coupé. À force de bourdiller, il s'est bourdillé lui-même, il a reconnu n'avoir pas payé d'impôts, lui non plus. Alors, l'a été outé, comme les autres. Il a tiré trente et un mois. Sauf que maintenant, il est libre. Je ne sais pas combien il a pu toucher de deniers de Judas...

— Dans les cinquante sacs, dit le lieutenant Anderson. Il a tout investi dans sa nouvelle combine.

— Fossoyeur et moi, fit la voix d'Ed Cercueil, sortant de l'ombre, on cracherait pas sur cinquante sacs, nous non plus, mais voilà — on est poulets ! Du coup, on peut toujours bourdiller, ça change rien à notre feuille de paie.

— N'y pensons plus, interrompit le lieutenant Anderson avec une certaine impatience. Ce que nous voulons, c'est qu'il reste en vie, Deke O'Hara.

— Ouais, mais le Consortium, il veut le faire buter, ce

pauv' charognard, reprit Fossoyeur. Je l'ai entendu dire, moi aussi. Des gens qui prétendaient : « O'Hara, il peut toujours courir, y a pas de planque pour lui. » Or il se trouve qu'O'Hara ne s'est pas cavale, et, s'il s'est planqué, c'est juste derrière sa bible ! N'empêche qu'il n'est pas mort. Alors, il y a une chose que je voudrais qu'on m'explique : comment ça se fait qu'on l'ait jugé assez important pour le faire garder par la police, alors que le Consortium a eu dix mois pour le coincer, s'il l'avait voulu.

— Eh bien, d'une part, les gens de Harlem — les gens en place, s'entend —, les pasteurs, les leaders noirs, les politiciens et autres ont la conviction qu'il est très utile à la communauté. Il a déshypothéqué une vieille église et il a lancé ce mouvement pour le Retour en Afrique...

— Le vrai groupement pour le Retour en Afrique le désavoue, interrompit Ed Cercueil.

— ... ces gens ont donc harcelé le grand patron pour qu'il le fasse protéger par la police, à cause du nombre de ses partisans. Ils ont expliqué au grand patron qu'il y aurait un soulèvement radical si un pistolero blanc, venant d'un quartier du centre, parvenait à le descendre.

— Vous y croyez, vous, lieutenant ? Vous y croyez, qu'ils ont convaincu le grand patron, avec leur baratin ? Et que le Consortium est parti pour faire son affaire à Deke, après dix mois de réflexion ?

— Peut-être que les personnalités en question ont mis beaucoup de temps pour se rendre compte que cette crapule était précieuse à la communauté, répondit Anderson.

— Bon, c'est une raison, admit Fossoyeur. Savoir quelles sont les autres raisons...

— Le grand patron ne les a pas précisées. Il ne nous

met pas toujours dans la confiance, dit le lieutenant Anderson, avec une pointe d'ironie.

— Sauf quand il fait des cauchemars au sujet de Fossoyeur et de moi, intervint Ed Cercueil, qu'il nous voit, dans son rêve, descendre tous ces pauvres innocents...

— *Nous ne sommes pas là pour raisonner, nous sommes là pour exécuter et mourir*, récita Anderson.

— C'est plus de notre temps, ça, déclara Fossoyeur, attendez la prochaine guerre et essayez de le sortir à un trouffion, votre boniment !

— Bon, passons maintenant aux choses sérieuses, reprit le lieutenant Anderson. O'Hara est d'accord pour nous donner un coup de main...

— Pourquoi pas ? Ça ne lui coûte rien et peut-être que ça lui sauvera la vie. O'Hara est une salope, mais il est pas fou.

— Je vais être honteux, comme un môme à l'école, dont le père a été pendu pour viol, déclara Ed Cercueil. Je vais être rien humilié de jouer la bonne d'enfants avec cette crapule.

— Les ordres sont les ordres, dit Anderson. Et il y a des chances pour que les choses ne tournent pas dans le sens où vous pensez.

— Vous connaissez l'histoire du fils prodigue ? demanda Anderson.

— Oui, je la connais, mais vous, vous connaissez celle du veau gras ?

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé, au veau gras ?

— Eh bien, quand le fils prodigue est revenu au logis, les gens de la famille n'ont jamais pu mettre la main sur le veau gras. Ils l'ont cherché dans tous les azimuts et puis, ils ont laissé tomber. Ils sont allés trouver le fils prodigue

pour lui présenter leurs excuses, et là, ils ont remarqué qu'il était dodu, à point, lui aussi. Alors ils l'ont tué et ils l'ont bouffé, à la place du veau gras.

— Bon, débrouillez-vous pour que ça ne lui arrive pas, à notre fils prodigue à nous, rappela le lieutenant Anderson, sans sourire.

Au même instant, le téléphone sonna. Anderson décrocha et une grosse voix joviale retentit dans le récepteur :

— Capitaine ?

— Lieutenant.

— Bon, peu importe le grade... J'ai pensé vous signaler qu'il y avait une drôle de corrida dans le secteur...

Et il indiqua l'endroit où avait eu lieu le meeting pour le Retour en Afrique.

III

— Et alors, Jésus, il dit : « Jean, qu'il dit, il y a quéq' chose qu'est encore plus pire qu'une femme doubleuse, c'est un homme doubleur. »

— Jésus, il a dit ça ? Eh bien, c'est la vérité !

Ils s'étaient arrêtés dans la lumière brouillée, juste en face de la vaste façade de brique de l'église baptiste d'Abyssinie. L'homme racontait à la femme son rêve de la nuit précédente. Dans ce rêve, il avait eu une longue conversation avec Jésus-Christ.

L'homme, d'apparence assez médiocre, avait des bretelles rayées, noires et blanches, qui serraient une chemise de sport bleue et retenaient un pantalon démodé, brun, aux jambes trop larges.

Quant à la femme, on voyait tout de suite qu'elle était une vraie dame de charité, rien qu'à sa façon cafarde de pincer les lèvres à tout propos. On voyait aussi au premier coup d'œil que le salut de son âme était d'ores et déjà assuré. Elle était vêtue d'une ample jupe noire et d'un corsage lavande, et ses lèvres se plissaient et son visage éclatait d'indignation vertueuse, en écoutant le narrateur.

— Alors j'y ai pas été par quatre chemins, j'y ai carré-

ment demandé, à Jésus : « Qui c'est qu'est le plus dans le péché — c'est-y ma femme qui cavale avec ce type, ou le type qui cavale avec ma femme ? » Et Jésus, il m'a dit : « Pourquoi tu me demandes ça, t'aurais pas dans l'idée, des fois, de leur chercher des histoires ? » Et moi, j'y réponds : « Non, Jésus, j'ai pas l'intention de les embêter, mais le gars, il est marié, lui aussi, tout comme ma femme, et je veux pas êt' responsable s'il y a du micmac dans son ménage. » Alors, Jésus, il me dit : « Te casse pas la tête, va. Le péché, c'est toujours le péché. »

Soudain ils furent illuminés par un éclair, qui révéla un deuxième personnage, agenouillé juste derrière la dame extatique. Un rasoir dans sa main droite, il était en train de fendre sa jupe de bas en haut. Puis il pinça de sa main gauche l'ourlet de la jupe, entailla le tissu jusqu'à la région où il épousait les courbes fessières, et fendit la combinaison de la même manière. Enfin, après avoir écarté simultanément, d'un geste sûr, mais subtil, le pan droit de la jupe et celui de la combinaison, il découpa un vaste demi-cercle jusqu'à l'ourlet et, ayant délicatement détaché la pièce découpée, il la jeta derrière lui. Une fesse noire serrée dans une culotte de rayonne rose apparut, et aussi la face postérieure d'une épaisse cuisse noire et nue, épanouie au-dessus du bourrelet d'un bas de rayonne beige.

« Celui qui commet le péché d'adultère — qu'il soit homme ou femme, peu importe — il transgresse l'un des dix commandements de mon Père, qu'il m'a dit Jésus. Et le plaisir que l'on en tire n'a rien à voir dans l'histoire. »

— Amen, fit la dame de charité.

Ses fesses se mirent à trembler à l'évocation d'un péché aussi grave.

Derrière elle, l'homme agenouillé était en train de

découper la partie gauche de la jupe, mais, maintenant, il lui fallait redoubler de précautions, à cause de cette croupe agitée.

— Alors, j'y ai dit à Jésus : « C'est ça l'ennui, pour un chrétien, les bonnes choses sont toujours défendues. »

— Ma parole ! C'est la vérité vraie ! s'exclama la dame de charité, qui se pencha pour administrer, en un geste d'enthousiasme, une tape sur l'épaule de ce frère en religion.

Le demi-cercle de tissu découpé dans la partie gauche de la jupe et de la combinaison tomba dans la main de l'homme agenouillé.

Maintenant, l'on découvrait le bas d'une vaste croupe, rebondie et tendue de rose, et le côté pile de deux cuisses également rebondies, au-dessus des bas beiges. Les cuisses brunes saillaient dans tous les sens et, dans l'enfourchement au-dessus duquel se développe le torse proprement dit, il y avait une sorte de poche, contenant une sacoche imperméable, suspendue à des bandes élastiques qui, passant sous la culotte, ceignaient la taille.

Retenant le souffle, avec un soin infini, comme un chirurgien du cerveau au cours d'une intervention particulièrement délicate, l'homme agenouillé avança précautionneusement la main et se mit à couper l'élastique de la sacoche.

— Mais Jésus il a dit : « Vas-y, John, succombe à la tentation de l'adultère tant que tu voudras, mais t'étonne pas de griller en enfer pour la peine ! »

— Hi, hi, hi ! gloussa la dame de charité. Il vous faisait marcher, voyons ! Il nous pardonnerait bien, pour une fois !

Et elle bascula ses fesses grelottantes dans son zèle à proclamer l'indulgence céleste.

Ce geste lui fit découvrir la présence d'une main étrangère en train de libérer le sac suspendu entre ses jambes et, instinctivement, avant même d'amorcer un mouvement tournant, elle lança sa propre main derrière elle et atteignit l'homme agenouillé en pleine figure.

— Salope ! brailla-t-elle, en pivotant pour faire face au voleur. T'étais en train de me faucher mon flouze !

Un éclair jaillit, révélant le voleur qui s'écartait d'un bond, et la vaste croupe gainée de rose, toute frémissante sous l'effet de la colère. Au même instant, la pluie se mit à tomber.

Le voleur s'était jeté aveuglément sur la chaussée et, avant que la dame de charité eût pu s'élancer à sa suite, un camion à viande surgit, tel un bolide, le heurta de plein fouet, l'envoya tourbillonner à cinq mètres de là, pour enfin lui passer sur le corps. Le conducteur perdit le contrôle de sa direction lorsqu'il sentit qu'il écrasait le malheureux. Le camion escalada le trottoir, renversa un poteau téléphonique au coin de la 7^e Avenue et alla se fracasser vers le milieu de l'avenue, contre le mur de béton qui entoure le jardin public.

La dame de charité se précipita vers le corps disloqué et arracha à la main du cadavre la sacoche bourrée de billets, sans se soucier des feux éblouissants d'un camion blindé qui, sortant de la nuit, convergeaient sur elle comme des comètes jumelles, ni de la pluie qui descendait en trombe.

Le chauffeur du camion blindé aperçut les fesses rose vif d'une plantureuse personne noire, qui arrachait quelque chose de la main d'un homme, apparemment mort, au milieu de la chaussée, et, dans un effort désespéré, essaya de redresser. Le camion blindé dérapa, manqua d'un cheveu la femme aux yeux fous, se dandina sur un rythme de

shimmy, traversa la 7^e Avenue, sans que son conducteur ait pu reprendre le contrôle de son volant, et fut embouti par un autre camion qui remontait vers le sud.

La dame de charité descendit vivement l'avenue dans le sens opposé, en serrant la sacoche dans sa main. À hauteur de Lexington Avenue, une foule s'était massée autour du cadavre d'un homme noir, étendu sur la chaussée. La pluie dévalait toujours. Non loin du corps, une voiture de police était arrêtée en travers de la rue. Un agent montait la garde auprès du cadavre, grotesquement étalé sur le ventre, non loin du trottoir, les jambes allongées, un bras jeté sur le côté, l'autre caché sous les vêtements. Il avait la tête légèrement retournée et une moitié du visage arrachée. Dans la voiture de patrouille, le deuxième agent téléphonait au commissariat.

La dame de charité se hâtait, cependant, le long du trottoir opposé, cherchant à ne pas attirer l'attention. Mais un homme en bleus de travail porta, par hasard, son regard sur elle. Les yeux manquèrent lui sortir de la tête et sa bouche s'ouvrit, dans son visage noir et flasque.

— Ma p'tite dame... commença-t-il.

Mais elle ne se retourna pas.

— Hé, la p'tite dame! C'était juste pour vous dire — vot' cul, il est à l'air!

Elle se retourna enfin, furibonde.

— Occupe-toi de tes fesses, patate!

Il porta la main à sa casquette.

— Pas d'offense, ma petite dame. Vot' cul, l'est à vous!

Elle pressa le pas, plus soucieuse de la pluie sur ses cheveux que son derrière exposé.

Au coin de Lexington Avenue, un vieux chiffonnier — de ceux qui hantent les rues nocturnes, ramassant de

vieux papiers et des objets jetés au rebut — était aux prises avec une balle de coton, qu'il cherchait à hisser dans sa charrette. La pluie ruisselait de son chapeau informe et tachait de bleu sombre sa salopette loqueteuse. Sa petite figure ratatinée était couronnée d'une épaisse chevelure blanche et crêpée, qui lui donnait une physionomie affable. Il n'y avait personne d'autre dans la rue, car tous les gens du voisinage s'étaient précipités pour reluquer le mort. Il aperçut la dame bien baraquée qui s'approchait, et cessa de se bagarrer avec la balle de coton mouillé, pour demander poliment :

— Vous voulez pas me donner un coup de main, M'dame, pour monter cette balle de coton dans ma cha'ette?... Vous se'iez bien aimable M'dame...

Elle lui jeta un regard mauvais et porta son attention sur la balle de coton.

— Qu'est-ce que vous trafiquez là ?

— Je t'afique rien, M'dame. Je che'che juste à monter cette balle de coton dans ma cha'ette.

— Du coton ! cria-t-elle avec indignation. Vous avez bien une tête de vieux sournois, n'empêche que vous devriez avoir honte de chercher à me soutirer du fric avec cette balle de coton.

— Si vous êtes ch'étienne, faut pas me remba'er comme ça, juste pa'ce que je vous ai demandé un coup de main pour soulever une balle de coton.

— Je le suis, chrétienne, espèce de mauvais ! brailla-t-elle. Je suis assez chrétienne pour savoir que les balles de coton, elles se baladent pas à travers les airs, dans les rues de New York. Alors, dites-moi un peu où c'est que vous l'avez ramassée, cette balle de coton ! Je vous écoute !

— T'occupe, putain! répondit-il avec humeur, en lui tournant le dos.

Il ne vit pas ses fesses mouillées et rouges, au-dessus des cuisses noires et luisantes, lorsqu'elle reprit son chemin d'un pas pressé, pour disparaître enfin dans un garni proche.

Quatre minutes plus tard, quand la première voiture de ronde tourna, en hurlant, le coin de Lexington Avenue, pour bloquer la rue, l'Oncle Bud était toujours en train de s'expliquer, sous la pluie, avec sa balle de coton, qu'il ne parvenait pas à hisser sur la charrette. Les policiers stopèrent pour lui poser la question classique :

— Dis donc, grand-père, t'aurais pas vu passer par-là un individu suspect, par hasard ?

— Hé non, pat'on, juste une méchante dame qu'était en péta'd pa'ce qu'elle avait 'eçu de la flotte su' les che-'eux.

Le conducteur sourit, mais l'agent, à côté de lui, regarda la balle de coton d'un œil rond et demanda :

— Qu'est-ce que t'as là, pépé ?

— Du coton, tiens !

Les deux flics se redressèrent et le conducteur se pencha par la portière pour mieux voir la chose.

— Du coton ?

— Hé oui, c'est du coton, ça — une balle de coton.

— Où c'est que t'as dégotté une balle de coton, dans cette ville ?

— Je l'ai t'ouvée, tiens !

— Tu l'as trouvée ? Faut pas nous bourrer le mou, Pépé. Où c'est que tu l'as trouvée ?

— Je l'ai t'ouvée là, où vous la voyez, pou' sù'...

— Là ? répéta le flic, sceptique. (Lentement, mais réso-

lument, il s'extirpa de la voiture pour examiner la balle de coton.) Merde, qu'est-ce qu'elle fout au milieu de la rue, cette balle de coton ?

— J'en sais rien, pat'on. Je l'ai vue là, c'est tout.

— Elle a dû tomber d'un camion, dit le conducteur. (Il se pencha par la portière et ajouta :) Emmène le colis jusqu'au commissariat, Pépé, et dépose-le à la réception. Le propriétaire va sûrement la réclamer...

— D'acco'd, chef, mais j'a'ive pas à monter ça sur ma cha'ette.

— Attends, je te donne un coup de main, dit l'agent. Ensemble, ils hissèrent la balle.

Le chiffonnier prit la direction du commissariat, poussant sa charrette sous la pluie, et l'agent remonta dans sa voiture qui démarra en sens opposé.

IV

Quand Fossoyeur et Ed Cercueil parvinrent au terrain vague où s'était tenu le meeting pour le Retour en Afrique, ils le trouvèrent cerné par un cordon de police. Sous la pluie, la foule noire piétinait, accablée et désespérée. La figure d'Ed Cercueil, rongée par le vitriol, fut tirillée par un tic et le cou de Fossoyeur se gonfla sous l'effet de la colère.

Le cadavre du jeune agent recruteur, étendu sur le dos, recevait l'averse, en attendant que le médecin légiste le déclarât mort et que les officiers de police de la Brigade Criminelle commencent leur enquête.

Les autres membres de l'assistance, refoulés sur un côté du terrain, étaient gardés par un agent, en attendant d'être autorisés à rentrer chez eux.

Fossoyeur et Ed Cercueil s'arrêtèrent près du corps et examinèrent ce qui restait de cette figure noire et grave, que l'espoir avait animée quelques heures plus tôt. En cet instant, ni l'un ni l'autre ne se souciait du sort d'O'Malley.

— Dommage qu'il ait pas écopé, l'autre, au lieu de ce pauv' gars, dit Fossoyeur.

La pluie dégouttait de son feutre noir aux bords rabattus et imbibait son complet, noir et fripé.

— Voilà ce qui arrive, quand les poulets sont trop cou-lants avec le truand, fit Ed Cercueil.

Ils s'en furent vers le coin où était parquée la foule et Fossoyeur demanda :

— Qui est le responsable ici ?

Le deuxième jeune recruteur s'avança, sa face noire et soucieuse luisante de pluie.

— J'ai idée que c'est moi, dit-il. Les autres sont partis.

Ils l'entraînèrent à l'écart et entendirent de sa bouche le récit des événements.

— Y avait que nous dans l'organisation, déclara-t-il, le Révérend O'Malley, les deux secrétaires et puis moi et John Hill, qui s'est fait descendre. Les deux gardes, ils étaient venus avec le camion blindé, envoyés par la banque des Noirs.

— C'est quoi, votre nom ?

— Bill Davis.

— C'est bon, Bill... Vous les connaissiez, ces gardes ?

— Non, c'est la banque qui les a envoyés avec le camion.

— Et les deux inspecteurs du District Attorney... vous les connaissiez ?

— Je ne les ai jamais tant vus et, dès le départ, ils m'ont paru louches. Mais, c'est le Révérend O'Malley, bien sûr, qui prenait les décisions.

— Vous avez soupçonné un montage, des fois ?

— Pardon ?

— Vous n'avez jamais pensé que les deux inspecteurs pouvaient être en cheville avec O'Malley pour rafler le fric ?

D'abord, le jeune homme ne comprit pas. Puis il parut choqué.

— Oh non ! Jamais ! La bonne foi du Révérend O'Mal-

ley ne peut être mise en doute ! Il est tout dévoué à notre cause !

— Vous avez déjà vu les bateaux qui devaient emmener tous ces gens en Afrique ?

— Non, mais j'ai vu des lettres de la Compagnie — c'est la ligne Afro-Asiatique — qui demandaient confirmation pour les affrètements...

— Il en a eu pour combien ?

— Eh bien, c'était un arrangement à tant par tête... exactement, cent dollars par personne transportée... Les bateaux n'étaient pas très grands, mais on avait l'intention de les remplir au maximum.

— Et c'est donc les quatre Blancs du camion de livraison qui ont embarqué tout le fric ?...

— Oui, Monsieur. Sauf qu'ils étaient cinq. L'un d'eux est resté tout le temps à l'intérieur, derrière une espèce de barricade...

Les deux officiers de police dressèrent l'oreille.

— C'était quoi, cette barricade ? demanda Fossoyeur.

— Je sais pas au juste. Je pouvais pas bien voir à l'intérieur... on aurait dit une caisse, recouverte de toile à sac...

Ils prirent les noms et les adresses de tous les membres de l'organisation O'Malley, puis Fossoyeur posa sa dernière question :

— Quels étaient vos rapports avec le mouvement original pour le Retour en Afrique, celui de M. Michaux ?

— On n'en avait pas, de rapports. M. O'Malley n'avait rien à voir avec le groupe de M. Michaux. Je crois même que M. Michaux était jaloux...

— Ou méfiant... intervint Ed Cercueil.

— Peut-être, admit Bill Davis, mais, de toute façon, le Révérend O'Malley, il estimait que M. Michaux était trop

lent... lui ne voyait pas de raison de faire languir les gens davantage...

— Et vous aussi, vous aviez l'intention de retourner en Afrique ?

— Oui, Monsieur, dès que j'aurais... dès que ce sera possible. Mais va falloir que j'attende le dernier convoi, et que mon boulot de recruteur soit terminé.

Les deux policiers le considérèrent avec une pitié infinie.

— Vous croyez pouvoir le récupérer, notre argent, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme.

— Fiston, répondit Fossoyeur, on va toujours faire de not' mieux.

Ils le remercièrent et le renvoyèrent à son troupeau.

— Eh bien, qu'est-ce que t'en penses, Ed ? demanda Fossoyeur.

— Par quelque bout que tu le prends, c'est dégueulasse, répondit Ed Cercueil.

Ils restèrent un moment silencieux, sous la pluie battante, songeant aux quatre-vingt-sept familles qui avaient investi leurs mille dollars d'économies dans un rêve. Ils savaient que les familles noires avaient eu du mal à réunir une telle somme. Pour nombre d'entre elles, ces mille dollars représentaient toute une vie de privations. Pour toutes, ils représentaient de longues heures de dur et ingrat labeur. Aucune ne pouvait se permettre de les perdre.

Les deux officiers de police ne voyaient dans les victimes ni des caves, ni des pigeons. Ils les comprenaient. C'étaient des gens en quête d'un foyer. Car Harlem est une cité de sans-foyer. Ces gens avaient fui le Sud, car ils ne pouvaient s'y sentir chez eux. Nombreux étaient ceux

que les Sudistes blancs avaient expédiés dans le Nord, par représailles contre les lois de non-ségrégation. D'autres avaient émigré de leur plein gré en pensant qu'ils seraient mieux dans le Nord. Mais ils n'avaient pas trouvé de foyer dans le Nord. Dans toute l'Amérique, il n'y avait pas de place pour eux. Ils avaient donc porté leur regard vers l'Afrique, de l'autre côté de l'eau — vers l'Afrique où vivaient d'autres Noirs, tant gouvernés que gouvernants. L'Afrique leur apparaissait comme un grand et libre pays, qu'ils pourraient fièrement appeler « Patrie », car c'est là que reposaient les cendres de leurs ancêtres, c'est là que se prolongeaient les racines de leurs familles, et ceux qui vivaient là, issus de la même souche, étaient leurs authentiques cousins.

— Eh bien, Ed, s'agit avant tout, de retrouver Deke, déclara Fossoyeur. S'il est pas l'instigateur de cet arnac, c'est bien rare qu'il n'en connaisse pas le responsable.

— Il aurait intérêt à le connaître, dit Ed Cercueil, l'air sinistre.

*

Mais Deke n'en savait pas plus long que les policiers. Son affaire, bien sûr, était véreuse. Il avait mis beaucoup de temps à la mettre au point et cette mise au point lui était revenue cher. Tout d'abord, il s'était retourné vers l'Église, pour se protéger de la vindicte du Consortium. Il était convaincu, en effet, que s'il s'établissait prédicateur et employait l'argent de la récompense à des œuvres sociales, le Consortium hésiterait à le liquider. Puis, un jour, il conçut l'escroquerie du Retour en Afrique, basée sur l'abus de confiance, après avoir lu une biographie du

Noir Marcus Garvey qui, le premier, avait fondé une association pour le retour au pays d'origine. L'opération avait rapporté à Garvey plus d'un million de dollars et l'avait également conduit en prison, mais la plupart de ses victimes, convaincues de sa bonne foi, estimaient qu'il avait été injustement persécuté. Et ils étaient encore nombreux à Harlem qui le croyaient innocent. Deke avait donc repris à son compte l'idée du Retour en Afrique, mais une fois le million ramassé, il avait l'intention de prendre la tangente, de filer en Europe, ou même en Afrique. Aussi, dans son projet, avait-il prévu l'engagement de deux personnages qui joueraient le rôle de policiers et feraient semblant de procéder à une saisie de l'argent collecté. De cette façon, il n'aurait pas besoin de déposer la somme dans une banque, il la garderait à portée de la main.

Néanmoins, il était tout à fait incapable d'expliquer l'intervention des pirates blancs. Au premier coup d'œil, il avait cru qu'il s'agissait de tueurs à la solde du Consortium, venus le rectifier. D'où son plongeon sous la table. Mais quand il s'était rendu compte que seul le fric les intéressait, il résolut de défendre son magot coûte que coûte.

Cependant, lorsqu'il eut enfin, à la faveur d'un carambolage, rattrapé le camion à viande, ses occupants blancs avaient disparu. Il n'avait trouvé aucun indice intéressant à l'intérieur du camion accidenté et, d'ailleurs, le temps lui avait manqué.

Il ordonna à ses hommes de se disperser, d'abandonner le camion blindé sur place, au coin de la 137^e Rue et de la 7^e Avenue, et de se retrouver le lendemain et les jours suivants, à 3 heures du matin, dans l'arrière-salle d'une académie de billard de la 8^e Avenue.

— Faut que je me rende compte d'où souffle le vent, déclara-t-il.

Il avait sur lui assez d'argent pour voir venir — 500 dollars et des poussières. De plus, sous le nom de Henry Gaines, il avait cinq mille dollars à son compte dans une banque du centre, ouverte nuit et jour. Cinq mille dollars qui, en cas d'urgence, allaient lui permettre de se cavalier. Mais, maintenant, il ne se rendait même plus compte s'il y avait ou non urgence, tout ce qu'il savait, c'est que les quatre-vingt-sept sacs par lui récoltés avaient été cravats. Il ne savait pas non plus par où commencer ses recherches et surtout, il ne savait pas jusqu'à quel point la police était renseignée, ni quelles étaient ses intentions à son égard. Il savait néanmoins que, de toute façon, elle allait lui en faire voir de toutes les couleurs, à cause de son casier. Il savait qu'il avait tout intérêt à se planquer, s'il voulait récupérer ses 87 sacs. Déjà il considérait le magot comme lui appartenant.

Il lui fallait donc, tout d'abord, s'arranger pour regagner son logis. Il avait avant tout besoin de son Beretta, calibre 32, dans l'étui d'épaule. En outre, il avait caché dans l'appartement certains documents compromettants — les faux affrètements de la Compagnie Transatlantique et les faux pouvoirs de l'organisation pour le Retour en Afrique, qui ne pouvaient manquer, s'ils étaient retrouvés, de le renvoyer en prison.

Il descendit donc la 7^e Avenue et prit un taxi devant chez Small, sans attirer l'attention ni susciter de méfiance, et se fit conduire au portail de l'église St-Marc, qui fait face à l'immeuble Dorrence Brooks, où il habitait, et qui occupe le coin de la 138^e Rue de St-Nicholas Avenue.

Il paya le chauffeur et monta les marches de l'église. La

porte en était fermée et verrouillée, mais il se posta dans un coin d'ombre et attendit que le taxi eût disparu. Puis, pendant un long moment, il observa l'immeuble. Il ne remarqua aucune voiture suspecte dans les parages. Sa propre Cadillac décapotable était parquée dans la 121^e Rue, devant l'église où il officiait, non loin de Lenox Avenue. Aucune silhouette ne lui parut suspecte, aucun mouvement insolite. D'un taxi qui venait de s'arrêter devant l'immeuble Dorrence Brooks descendirent un musicien et sa femme que Deke connaissait bien. Il se renfonça dans l'ombre, mais il put scruter le vestibule lorsqu'ils ouvrirent la porte d'entrée, et constata qu'il était vide.

Il ne se décida pas pour autant à y pénétrer. Il traversa d'abord la place St-Nicholas et s'arrêta dans le square, à côté d'une cabane à outils, les yeux fixés sur les fenêtres éclairées de son appartement, cinq pièces-cuisine. Il resta à l'affût pendant un bon moment, mais ne vit aucune ombre se profiler sur les fenêtres de la salle de séjour ou de la salle à manger. Il s'en inquiéta. Si Iris était chez elle, il allait bien surprendre un mouvement quelconque derrière les carreaux... Mais aucune silhouette ne traversa l'un des rectangles de lumière jaune. Il attendit encore. Puis, pour plus de sûreté, il se décida à téléphoner. Mais il lui fallait téléphoner d'une cabine publique, afin que l'origine de son appel ne fût pas relevée et qu'on ne vienne pas enquêter dans quelque bar ou restaurant, où un témoin pouvait se souvenir de lui.

Il remonta dans la 145^e Rue et téléphona de la cabine dressée au premier croisement.

— Iris ? murmura-t-il, dès qu'elle eut répondu.

Iris n'était pas vraiment sa femme, mais il lui fallait faire semblant de l'être, puisque Deke se prétendait pas-

teur. Elle avait eu du mal à entrer dans la peau du rôle, car elle n'avait ni le physique, ni le caractère d'une femme de pasteur — même d'un pasteur beau garçon, comme le Révérend O'Malley. C'était une personne au corps compact, de couleur jaune banane et de lignes presque parfaites. Elle méprisait la contrainte d'une gaine et la houle de ses fesses donnait à plus d'un paroissien du Révérend O'Malley l'envie de larguer sa bible. Dans son visage en forme de cœur, les pommettes étaient hautes, et la grande et large bouche aux lèvres pneumatiques, peintes en rouge grenat, vous donnait mille idées. Son œil hardi, brun, moucheté et frangé de longs cils, était du genre « œil d'alcôve » et sa longue chevelure noire et lisse s'accordait bien avec son allure générale. Elle avait trente-trois ans, un tempérament exigeant, et, si l'on ne pouvait prétendre qu'elle couchait avec tout un chacun, on lui en prêtait volontiers l'intention.

Debout, à côté d'elle, Fossoyeur resserra l'étreinte autour de son bras. Il lui avait donné des instructions préalables quant aux réponses qu'elle devait faire si O'Malley lui téléphonait, et, par la pression de ses doigts, il lui rappelait qu'il ne badinait pas avec la consigne.

— Oh, c'est toi, Betty ? s'exclama-t-elle. J'ai la police ici, qui cherche après...

Fossoyeur la gifla d'un geste si vif et si violent qu'elle quitta en vol plané le coin de la table et se retrouva à quatre pattes sur le plancher, la jupe troussée, exhibant un slip noir et des cuisses jaune crème.

Ed Cercueil s'approcha vivement, se pencha sur elle. La peau de sa figure frémissait comme le ventre d'un serpent sur le grill.

— Petite sournoise, va ! dit-il.

Fossoyeur parlait au téléphone d'une voix pressante : « O'Malley ? On veut juste un renseignement... »

Mais la communication fut coupée.

Le cou de Fossoyeur se mit à gonfler et il fit cliqueter le téléphone pour appeler le commissariat. Au même instant, Iris se releva, souple et furtive comme une chatte, et balança une gifle fracassante à Ed Cercueil, car, aveuglée par la rage, elle l'avait pris pour Fossoyeur.

Son amant, un grand gommeux, au teint marron, à la chevelure aplatie et luisante, vêtu d'un complet de soie beige et chaussé de souliers bicolores, qui était assis de l'autre côté de la table, battit précipitamment des paupières, mais se garda bien de bouger ses mains, posées bien en vue, à plat sur la table.

D'un geste réflexe, les bras d'Ed Cercueil se détendirent et il saisit Iris à la gorge. Les coudes écartés pour se protéger de ses griffes, il la fit plier en arrière.

— Doucement, Ed ! Vas-y mollo, gars ! brailla Fossoyeur.

Il se rendit compte aussitôt que, muré dans sa colère, Ed ne pouvait l'entendre.

Le récepteur échappa à ses doigts. Il pivota sur ses talons et frappa Ed Cercueil à la nuque du tranchant de la main, au moment même où la trachée de la femme cédait.

Le gommeux avait l'œil saillant et terne. Son teint virait au gris.

Ed Cercueil bascula en avant, s'effondra sur Iris et lâcha sa gorge. Fossoyeur le saisit sous les aisselles et l'assit sur le divan. Puis il ramassa Iris et la posa dans un fauteuil. Les yeux de la femme semblaient immenses et comme lavés par la peur. Sa gorge se couvrait d'ecchymoses noires et bleues.

Fossoyeur regarda un instant les deux formes prostrées, tout en prêtant l'oreille au cliquetis rageur du téléphone.

Il songea : « Nous voilà bien ! » Et aussi, avec amertume : « Ah, ces garces à peau jaune ! » Puis il se retourna vers le téléphone sans quitter les autres des yeux, obtint le commissariat et demanda qu'on recherchât l'origine de l'appel. Comme il s'apprêtait à raccrocher, la voix d'Anderson lui parvint à l'autre bout du fil.

— Jones ! Filez vite avec Johnson au coin de la Cent trente-septième Rue et de la Septième Avenue. Les deux camions sont rentrés dans le décor et tout le monde s'est tiré, mais il y a là deux morts — morts avant l'accident... (Il s'interrompit un instant, puis demanda :) Comment ça marche ?

Le regard de Fossoyeur se posa sur la forme affalée d'Ed Cercueil, puis rencontra les yeux flamboyants d'Iris.

— Doucement, lieutenant, doucement, répondit-il.

Ed Cercueil venait de sortir du cirage, quand Iris prononça d'une voix brouillée et éraillée :

— Je te ferai chasser de la police, poulet ! J'y arriverai, même si je dois y laisser la vie.

Ed Cercueil soutint son regard, mais ce fut Fossoyeur qui parla :

— T'as pas été maligne, et nous non plus, on n'a pas été malins. Alors, si on remettait ça à zéro ?

— De la merde ! clama Iris. Vous forcez ma porte, vous me séquestrez, vous me faites subir des violences... Et maintenant, vous me prenez pour une gourde, ou quoi ? Même si j'avais commis un crime, vous n'y couperiez pas.

— Y a quatre-vingt-sept familles noires qui, dans l'affaire, ont paumé les économies de toute une vie.

— Et alors ?

— Alors, si vous faites preuve de bonne volonté et si vous nous aidez à récupérer ce fric, vous toucherez dix pour cent de la somme, à titre de récompense — huit mille sept cents dollars !

— Espèce de poulet à la graisse, Deke vaut plus que ça pour moi !

— Plus maintenant. Sa chance a tourné, alors vous auriez intérêt à vous mettre du bon côté de la barrière.

Pendant un bref instant, son regard croisa celui de son amant et ce fut à lui qu'Ed Cercueil s'adressa :

— Vaudrait mieux l'affranchir...

— Je vais y réfléchir, déclara Iris. Vous connaissez mon numéro de téléphone.

Puis elle se leva et se planta devant Ed Cercueil. Il leva les yeux sur elle, sans bouger. Brusquement, Iris lui lança son poing en plein nez. Le coup fut percutant. Les yeux d'Ed s'emplirent de larmes et le sang gicla de ses narines. Pourtant, il ne broncha pas.

— Nous voilà quittes, dit-il en tirant un mouchoir de sa poche.

Fossoyeur se garda de toucher la femme.

— Tu viens, Ed ? fit-il.

Ed Cercueil se leva et, ensemble, ils gagnèrent la porte. Ed pressait contre ses narines un mouchoir qui se tachait de rouge. Sur le seuil, Fossoyeur se retourna :

— La chance, ça va, ça vient, mon petit ! dit-il.

V

Dehors, la pluie avait cessé et la foule avait de nouveau envahi les trottoirs mouillés. Les gens marchaient sans bruit, avec l'air de chercher quelque épave apportée par les eaux... Les deux policiers regagnèrent la petite conduite intérieure, noire et cabossée, au moteur gonflé, qui leur était personnellement affectée. Après la pluie, elle leur parut presque propre.

— Faut pas t'emballer comme ça, Ed, mon gars, dit Fossoyeur. Pour un peu, tu la tuais !

Ed Cercueil ôta le mouchoir de son nez et constata que le sang ne coulait plus. Il monta en voiture sans un mot. S'il avait des remords, c'était à l'idée de faire du tort à Fossoyeur, mais son propre destin ne le préoccupait guère.

Fossoyeur le comprenait. Mais Ed lui causait du souci. Depuis le jour où des malfrats l'avaient vitriolé, il était devenu la terreur des hors-la-loi. Ses accès de colère étaient incontrôlables et, sous l'effet de cette rage meurtrière, il oubliait sa propre sécurité. « Et puis merde, songeait Fossoyeur, il n'y a pas trente-six solutions... Ces truands noirs, ils ont pas de respect pour les poulets noirs,

à moins qu'on ne le leur inculque à coups de casse-tête, ou alors, faut les effacer une fois pour toutes... » Il contourna la voiture et se mit au volant. Tout ce qu'il espérait, c'était de ne pas avoir affaire à des voyous trop finassiers.

La voiture pointait son capot vers le nord, aussi s'engagea-t-il dans la 139^e Rue, traversa à hauteur de la 7^e Avenue et parcourut la longueur de deux blocs. Les camions accidentés étaient toujours là, gardés par des agents en uniforme et entourés par l'habituelle foule morbide, mais ils poursuivirent leur chemin vers les corps. Ils rejoignirent le sergent Wiley de la Brigade Criminelle qui, l'air morose, montait la garde près du cadavre du faux inspecteur, tout en discutant le coup avec un sergent du commissariat. C'était un personnage calme, grisonnant, au visage d'intellectuel, vêtu d'un costume d'été de couleur sombre.

— Tout est en ordre, déclara-t-il. On n'a plus qu'à attendre le fourgon... (Il les conduisit auprès des corps.) Vous les connaissez ?

Ils examinèrent le premier avec attention.

— Çui-là, il n'est pas d'ici, pas vrai, Ed ?

Ed Cercueil acquiesça.

Le Sergent Wiley les mit alors au courant. Le mort, précisa-t-il, n'avait sur lui aucune pièce d'identité valable, juste une fausse carte d'inspecteur du District Attorney et un insigne bidon d'officier de police.

Le type avait dû être grand de son vivant, mais maintenant, sur la chaussée mouillée, il semblait tout tassé, tout misérable et tout à fait mort.

Ils firent quelques pas encore, pour se pencher sur le deuxième cadavre. Fossoyeur et Ed Cercueil échangèrent un regard.

— Il s'est fait écraser par le camion de livraison, expliqua Wiley. Tout semble l'indiquer en tout cas... Vous avez une idée ?

Fossoyeur hochait la tête.

— Non. Çui-là, on le connaît — une vulgaire machinette... Son vrai blase, c'est Leve Gibson, mais on l'appelait Lève-tôt. D'habitude, il opérait avec un porteur. On va tâcher de le loger, le porteur en question, des fois qu'il nous filerait un condé sur cette bande de malfrats...

— C'est ça, dit Wiley. Et faites-moi signe si vous découvrez quelque chose.

— On va d'abord jeter un coup d'œil à ces camions.

— D'accord. Ici, y a plus rien à glaner. On a cherché des témoins, mais ça n'a rien donné... Au fait...

— Ouais ?

— Vous verrez que les deux tacots sont gonflés. Le camion blindé a un vieux moteur Cadillac et l'autre camion a un moteur de Chrysler trois cents... J'ai relevé les numéros et je les ai communiqués aux Services. Vous n'avez donc pas à vous soucier de tout ça...

Ils prirent congé du sergent Wiley, qui resta en faction en attendant le fourgon, et s'en furent inspecter les camions. Le camion blindé avait été monté sur un châssis de Cadillac 1957, de toute évidence conçue pour décourager les poursuites. Mais le moteur Chrysler du camion de livraison avait été posé après coup. Les deux policiers recopièrent les numéros d'immatriculation et de moteur, pour le cas où ils découvriraient le garage qui avait trafiqué l'une ou l'autre voiture. Mais la chose paraissait peu probable.

La foule des curieux commençait à se disperser. Les flics, qui gardaient les véhicules en attendant le camion-

remorque de la police, semblaient s'ennuyer ferme. La pluie n'avait pas dissipé la chaleur, elle n'avait fait qu'alourdir l'air, et les deux officiers de police sentaient la sueur ruisseler le long de leurs côtes. Il commençait à se faire tard et ils avaient hâte de se remettre sur la piste de Deke, mais aucun détail ne devait être négligé ; aussi, méthodiquement, torche électrique braquée, inspectèrent-ils la carrosserie des camions. Ils ne trouvèrent dans le camion blindé qu'un fusil de chasse au canon scié, mais les armes à feu, c'était du ressort de la Brigade Criminelle.

Sur la cloison extérieure du camion à viande, on lisait : « *Frey Frères, Sté. An. Viande première qualité, 173, 116^e Rue Ouest.* »

Soudain, Ed Cercueil, qui avait dirigé sa torche vers l'intérieur, s'exclama :

— Pige-moi ça !

Rien qu'au ton de sa voix, avant même d'y aller voir Fossoyeur comprit que son copain venait de faire une découverte singulière.

— Du coton ! s'écriait-il un instant plus tard.

Leurs regards et leurs pensées se croisèrent.

Accrochés à une vis desserrée, quelques brins de coton pendaient le long de la paroi. Les deux hommes montèrent dans le camion et les examinèrent attentivement, de tout près.

— Du coton brut ! déclara Fossoyeur, ça fait une paie que je n'en ai vu !

— Allez, gars ! T'en as jamais vu, du coton de cette sorte. T'es né à New York et t'y as passé ta vie !

Fossoyeur eut un ricanement amusé.

— C'est quand j'étais à l'école, expliqua-t-il. On nous a fait une conférence sur les produits agricoles d'Amérique.

— N'empêche que je me demande ce que des livreurs de viande peuvent faire avec du coton...

— Vingt dieux, mec, à voir la puissance de cette tire, on croirait que la viande, elle a tendance à tourner entre l'abattoir et l'étal — si c'est ça ton idée...

— Du coton... répéta Ed Cercueil d'un ton pensif. Une bande de voyous blancs... et puis du coton... à Harlem... Comment t'expliques ça ?

— En tout cas, déclara Fossoyeur, en sautant sur la chaussée, je n'ai pas l'intention de passer la nuit à chercher une saleté de sac de coton, putain de sort !

— On n'a qu'à aller voir le pote à Lève-tôt, fit Ed Cercueil, en lui emboîtant le pas.

*

Fossoyeur et Ed Cercueil étaient des réalistes. Ils savaient qu'ils n'avaient pas le don de double vue. Aussi étaient-ils constitué un réseau d'indics. La solution n'était pas plus mauvaise qu'une autre, elle était même meilleure. Ces indics, il y en avait de toutes sortes — des malfrats, des régul's, des sans malice. Et les horaires et les lieux pour les contacter étaient soigneusement établis. Il y en avait qu'ils retrouvaient dans des ruelles obscures, après avoir pris rendez-vous. Au fond de leur voiture, tous feux éteints, ils attendaient que l'indic se pointe. Il y en avait qu'ils alertaient en pénétrant dans quelque salle de billard, dans le hall d'un hôtel ou dans un bar. Ils y traînaient jusqu'à l'arrivée de leur homme. Enfin, ils permettaient à d'autres de poursuivre leurs reprehensibles activités : proxénétisme, trafic de came, maquillage de brêmes, ou bookmaking pour la loterie des numéros, en

échange de tuyaux, à condition que ces agissements ne fassent pas de victimes innocentes.

Ils savaient que, sans indics, la plupart des affaires criminelles ne seraient pas résolues. Ils savaient aussi que beaucoup d'enquêtes étaient menées à bien grâce à la participation d'indics amateurs — ces collaborateurs improvisés qui espèrent tirer de l'affaire un profit personnel, assouvir une vengeance, le plus souvent.

Donc, tout en descendant lentement la 7^e Avenue, ils commencèrent à contacter leurs informateurs. D'abord, ils firent halte à la taverne du Paradis de Big Wilt Small, s'accoudèrent un moment au bar circulaire de la première salle et vidèrent un whisky chacun. Les tabourets et les tables étaient envahis d'hommes et de femmes de couleur, en chemise de sport, ou en robe d'été. Ces gens-là pouvaient se payer le luxe de cette ambiance climatisée et des sourires commerciaux des barmaids à la peau claire et au regard incandescent. D'un geste, le gros gérant noir refusa leur argent. Fossoyeur et Ed Cercueil ne protestèrent pas. Ils pouvaient se faire offrir un verre chez Small — une boîte correcte.

Puis, sans se presser, ils longèrent l'estrade des musiciens et regardèrent les couples blancs et noirs danser le twist sur la piste. Enfin, au bout d'un moment, ils retournèrent à leur voiture, arrêtée devant un poste à incendie¹, longèrent la 134^e Rue, tournèrent dans une ruelle obscure, coupèrent le moteur, baissèrent les lumières et attendirent.

L'indic apparut au bout de cinq ou six minutes. C'était le mac aux cheveux lustrés, à la chemise de soie blanche et

1. Aux U.S.A., stationnement interdit.

au pantalon de soie verte, qui, installé au bar sur le tabouret voisin des leurs, n'avait cessé de leur tourner le dos, tout en discutant avec une blonde à la peau sombre. Il ouvrit vivement la portière et se glissa sur le siège arrière, dans l'ombre.

Ed Cercueil se retourna vers lui.

— Tu le connais, Lève-tôt ?

— Ouais, c'est une fourchette. Mais je crois pas qu'il ait été sur un coup, ces derniers temps.

— Avec qui il travaille ?

— Avec qui ? Pour autant que je sache, il travaille seul, le mec.

— Réfléchis dur ! dit Fossoyeur d'une voix bourrue, sans tourner la tête.

— J' suis pas au courant, patron ! C'est la vérité vraie. Je vous jure sur tout ce que vous voulez...

— T'es au courant pour le crochetage de la Cent trente-septième Rue ? poursuivit Ed Cercueil.

— J'en ai entendu causer, mais j'ai pas été voir. Paraît que le Consortium, il a repiqué à Deke O'Hara les cent sacs qu'il venait de ramasser avec sa combine du Retour en Afrique.

— C'est bon, dit Ed Cercueil. Va-t'en rêver à Lève-tôt.

Le mac sauta prestement de la voiture et disparut.

— On peut essayer de descendre la Huitième, proposa Fossoyeur. L'était dans la vape, sézigue...

— Ouais, j'ai vu ça... dit Ed Cercueil.

Ils firent une deuxième halte dans un bar crasseux, au croisement de la 112^e Rue. C'était là le quartier des camés besogneux, des pochards, des clodos, de toutes les épaves flottantes de Harlem. C'était là la dernière étape des putains, l'assommoir du pauvre travailleur honnête et

l'école du crime pour ses enfants. Des prostituées aux yeux morts montaient la garde dans la rue, échangeant des obscénités avec des camés fébriles, dont les corps secoués semblaient exécuter la danse du branle. Les cravateurs et les voleurs, embusqués dans l'ombre des portes, attendaient le cave à dévaliser, mais jamais personne ne se présentait et force leur était de se débrouiller entre eux. Des enfants galopèrent le long de la rue, jonchée de légumes pourrissants, d'ordures en attente, de boîtes à ordures cabossées, de verre cassé, d'excréments de chiens — oui, ils couraient toujours, ces gosses, ils esquivaient, ils se planquaient, et leurs mères dolentes discutaient entre elles de leur boulot, de leur misère, de leur faim, de leurs dettes, de leur Dieu, de leur foi, de leur prédicateur et de leur manque de pot à la loterie des numéros: Les hommes revenaient de leur travail d'un pas traînant, le cœur plein de rancune imprécise, l'injure à la bouche, peu pressés de retrouver la chaleur de serre de leur logis, mais n'ayant pas d'autre coin où aller.

Le comptoir était encombré de poivrots laissés-pour-compte, de bonshommes loqueteux, de putains sur le retour, pendues au cou des travailleurs fatigués qui buvaient du tord-boyaux pour se donner du courage. Autour des tables, des ivrognes dormaient sur leurs bras repliés.

Personne ne reconnut les deux officiers de police, mais seuls ils semblaient avoir, dans ce décor, un air prospère et la tête claire. Une vague d'espoir imprécis parcourut la foule : peut-être était-ce là une rentrée d'argent frais ? Cette montée de convoitises émut mystérieusement les poivrots endormis. Ils s'agitèrent dans leur sommeil, puis se réveillèrent, guettant l'instant favorable pour resquiller un verre à l'œil.

Fossoyeur et Ed Cercueil s'accoudèrent au bar, sur le devant de la salle, en attendant que l'un des deux barmen, à la voix de rogomme, veuille bien les servir.

— Ces rades me foutent le cafard, déclara Fossoyeur. Et ils me foutent en boule. Ça me donne envie de cogner sur des crânes de Blancs.

— Moi, ils me débectent aussi, reconnut Ed Cercueil. (De la tête, il désigna un écriteau au-dessus du comptoir.) T'y crois, toi ?

Fossoyeur leva les yeux et lut : « Les camés ne sont pas servis. »

Il dit : « Les pauv' camés guenilleux qu'il y a là, ils seraient bien en peine de se payer un whisky. »

Un gros barman chauve, aux épaules de bûcheron, s'approcha :

— Ces messieurs désirent ?

Ed Cercueil s'exclama d'un ton aigre :

— Merde alors ! Il y aurait des messieurs dans votre coupe-gorge ?

Le barman semblait fermé à tout humour.

— Mes clients, c'est tous des messieurs, répondit-il.

— Deux bourbons-glaces ! commanda Fossoyeur.

— Doubles, ajouta Ed Cercueil.

Le barman les servit avec toute la déférence qu'il réservait aux bons payeurs. Il fit sonner la caisse enregistreuse, plaqua la fiche sur le bois du bar et ses yeux étincelèrent à la vue du pourboire de cinquante cents.

— Merci, messieurs, dit-il.

Il s'éloigna d'un pas nonchalant, non sans avoir adressé un clin d'œil à la putain jaune, dodue, serrée dans une robe rouge, et installée à l'autre extrémité du comptoir.

Mine de rien, elle se décrocha du carafon quelque peu

réfractaire qu'elle était en train d'attiser et dérivait le long du bar. Sans autre préambule, elle s'insinua entre Fossoyeur et Ed Cercueil et enlaça leurs épaules de ses grands bras jaunes et nus. Elle dégageait une odeur d'aiselle pas lavée, mais badigeonnée au parfum de bazar, sur fond de linge trop porté.

— Vous cherchez une demoiselle ? demanda-t-elle en s'adressant simultanément aux deux policiers.

— Parce que t'en as vu dans le secteur, des demoiselles ? rétorqua Ed Cercueil, malgré lui.

Elle retira vivement le bras qui encerclait son épaule et reporta toute son attention sur Fossoyeur. Les autres clients avaient suivi la manœuvre et guettaient anxieusement le résultat.

— Plus tard, dit Fossoyeur. Faut d'abord que je dise un mot à la cheville à Lève-tôt.

Les yeux de la femme s'allumèrent.

— Quoi, à Loboy ? C'est pas une cheville, c'est une lame.

— Cheville ou lame, j'ai à lui causer.

Elle ôta la main de son épaule et se mit à lui caresser le flanc.

— Cause-moi d'abord, chéri et, après, j'y ferai la commission.

Elle pianotait tout le long de ses côtes, comme pour lui donner un avant-goût des voluptés proches et soudain ses doigts effleurèrent un objet dur... ils se raidirent, se figèrent, car ils avaient discerné, sans erreur possible, le contour d'un gros revolver calibre 38, dans son étui d'épaule. Vivement la femme retira sa main, comme si l'objet avait été chauffé au rouge, tout son corps se pétrifia, ses yeux se dilatèrent et sa figure flasque vieillit de vingt ans.

— Vous êtes du Consortium ? demanda-t-elle en un chuchotement étranglé.

Fossoyeur extirpa de la poche droite de sa veste un porte-cartes en cuir. Il l'ouvrit. L'insigne luisit sous la lumière.

— Non, voilà ce que je suis, dit-il.

Chaque œil, dans la salle, l'observait intensément. La femme recula encore, la bouche tirée comme une balafre.

— Eh bien, fous-moi le camp, alors ! (C'était presque un cri.) Je suis une honnête femme, moi !

Les membres de l'assistance plongèrent leur regard au fond de leur verre d'alcool, comme pour y chercher la solution à tous les problèmes du monde, l'oreille verrouillée comme un coffre-fort, les mains crispées.

— Je vous croirai si vous me dites où c'est qu'il perche, déclara Fossoyeur.

— Où c'est qu'il perche ? brailla-t-elle. J'en sais rien, moi, où ils perchent, les gens ! Je suis là, moi, pénarde

— tranquille, j'emmerde personne, alors pourquoi vous venez me chercher des poux dans la tête ? Je suis pas une criminelle, moi ! J'ai de la religion, moi !

Elle semblait sur le point de piquer sa crise, sous l'effet d'une substantielle dose de blanche qu'elle s'était administrée peu avant.

— On se casse, dit Ed Cercueil.

Quelques minutes plus tard, l'un des poivrots somnolents quitta le rade, d'un pas incertain. Il trouva les deux officiers de police dans leur voiture arrêtée, au milieu d'un sordide îlot, tout noir et opaque, derrière la 113^e Rue.

Il se glissa vivement, tout comme le premier indic, sur la banquette arrière de la voiture non éclairée.

— J'ai cru que t'étais blindé, Cousin, fit Ed Cercueil.

Cousin était un vieux aux cheveux sales, broussailleux et crépelés, striés de mèches grises. Ses yeux bruns, délavés, lentement viraient au bleu, sa peau était celle d'un pruneau, tant par sa couleur que par sa texture. Son costume d'été tout usé, tout fripé, qu'il avait dû ramasser dans quelque dépotoir, sentait l'urine, le vomit et l'ordure. C'était le pochard-type. Il semblait inoffensif, mais, comme indic, il n'avait pas son pareil, car personne ne lui prêtait assez de cervelle pour exercer cet emploi.

— Mais non, Missi!... Je m'les 'oulais, c'est tout, fit-il, d'une voix pleurarde et traqueuse.

— Tu t'les roulais en attendant d'en rouler une ?

— C'est ça, pat'on, c'est tout à fait ça.

— Tu connais Loboy ? dit Fossoyeur.

— Bien sûr, pat'on, quand je le vois, je sais qui c'est.

— Tu sais avec qui il travaille ?

— Su'tout avec Lève-tôt, on di'ait. Du moins, à les voir on di'ait qu'ils t'availlent ensemb'...

— Ils fauchent, voilà ce qu'ils font, interrompit Fossoyeur d'une voix rude. Ils piquent les porte-monnaie, ils dévalisent les femmes.

— Pou' sûr, pat'on ; eux, ils appellent ça t'availler.

— C'est quoi, leur truc ? Le vanne, ou la cravate ?

— Moi, tout ce que je sais, c'est ce qu'on 'aconte, pat'on. D'ap'ès les gens, ils t'availlent dans le songe sac'é.

— Le songe sacré ? Ça c'est nouveau... Pour moi, en tout cas.

— D'ap'ès c' qu'on dit, ils ont inventé la feinte eux-mêmes. Ils tapissent une dame de 'eligion, une qui t'imbale son flouze ent'e ses cuisses. Alo's Loboy, il la fascine comme qui di'ait, pa'eil à un se'pent qui va se taper un oiseau — et tout ça en lui 'acontant son songe sac'é. Pen-

dant ce temps, Lève-tôt, il s'fout à genoux dans le dos de la mémè'e, il lui découpe la jupe pa'-de'ière et lui déc'oche son sac à flouze. Ça doit êt' rentab' pa'ce qu'ils ont toujou's de quoi.

— On s'instruit à tout âge, constata Ed Cercueil.

Et Fossoyeur demanda :

— T'as pas aperçu l'un des deux équipiers, ce soir ?

— Juste Loboy... Je l'ai vu, y a p' têt' une heu'e. L'œil fou, et l'ai' foi'eux... Il est 'ent'é chez Hijenks pou' s'envoyer un godet et, en so'tant, il s'est enco' a'été au ba' pou' s' taper un coup de vin doux, et puis, il s'est ti'é vite fait — m'a pa'u emme'dé et d'ôlement p'essé.

— Où il crèche, Loboy ?

— J'en sais 'ien, pat'on... En été, il 'este dans le sec-teu'. Hijenks doit êt' au cou'ant...

— Y a c'te pute qui prétend qu'ils sont maqués ensemble...

— Des boba'ds, tout ça ! Elle fait sa poi'e... Loboy, en é, il se met avec une poule blanche.

— C'est bon. Où on le trouve, Hijenks ?

— Vous voyez le 'ade, au coin, là-bas ? Eh bien, vous le t'ave'sez et vous voyez une po'te, ma'quée « Toilettes ». Vous continuez et vous t'ouvez une po'te ma'quée « Déba'as » — vous ent'ez et vous voyez un clou avec une serviette acc'ochée ap'ès. Vous poussez le clou deux fois, puis une fois, puis t'ois fois, et là, y a une po'te camouflée qui s'ouv'e dans le mu' du fond. Alo' vous montez quelqu' ma'ches et ous a'ivez à une aut' po'te. Vous f'appez t'ois coups, puis un coup, puis deux coups.

— Eh bien !... Il maquille dans la came au moins ?

— L'a un « Stade où-l'on-pique », comme on dit... une planque à camés... C'est tout ce que je sais...

— Ça va, Cousin, prends ces cinq dollars, paie-toi une biture et oublie ce qu'on t'a demandé, dit Ed Cercueil, en lui tendant le billet.

— Le ciel vous bénisse, pat'on, le ciel vous bénisse !

Cousin s'agita dans la pénombre. Quand le billet fut à l'abri, dans les plis de ses vêtements, sa voix pleurarde et servile s'éleva encore :

— Faites gaffe, pat'on, faites gaffe !

— D'accord. Je suis pas pressé de mourir.

Cousin eut un gloussement, descendit de voiture et se fonda dans la nuit.

— Quel chiendent ! s'exclama Fossoyeur. J'espère que c'est pas pour du vent !

VI

Le Révérend Deke O'Malley ne pouvait savoir que la voix au bout du fil était celle de Fossoyeur, mais il comprit tout de suite que c'était celle d'un poulet. Il sortit de la cabine comme si le feu s'y était déclaré. La pluie tombait toujours, mais il était déjà mouillé et elle ne gênait que sa vue. Il distingua néanmoins les phares d'un taxi, qui dévalait la pente de St-Nicholas Avenue, et le héla. Une fois à l'intérieur, il se pencha vers le chauffeur :

— Penn Station, à toute vibure !

Il allait se redresser pour essuyer la pluie de ses yeux, lorsque ses épaules cognèrent contre le dossier avec un choc lourd. Le jeune et athlétique chauffeur avait décollé en force, comme s'il catapultait une fusée vers l'au-delà.

Deke ne lui en voulut pas. La vitesse le rassurait. Il avait pris un grand retard sur tout le monde, et cette course folle lui donnait l'impression de rattraper le temps perdu...

D'autre part, il devait faire confiance à Iris. De toute façon, il n'avait pas le choix. Iris était son seul recours. Tant qu'elle garderait ses documents à l'abri, il serait à peu près tranquille. Mais il devinait qu'elle serait l'objet d'une surveillance constante et que, pendant un certain

temps, il lui serait impossible de la toucher. Il ignorait aussi quelles charges la police avait retenues contre lui, et ça le préoccupait autant que la perte de son magot.

Le braquage — il devait bien le reconnaître — avait été astucieux, bien monté, audacieux et même casse-cou. Et s'il avait si bien réussi, c'était sans doute à cause de ce côté casse-cou. En revanche, le coup avait été trop bien mis au point pour ce qu'il avait rapporté. Un tel travail aurait été mieux justifié s'il y avait eu un million de dollars à la clef. Et Deke songeait que, si le Consortium avait agi de la sorte, c'est sans doute qu'il ne lui suffisait pas de l'éliminer — il voulait le livrer aux flics.

Penn Station apparut avant qu'il fût allé au bout de ses pensées.

Il repéra une longue file de cabines téléphoniques et appela Mme John Hill, la jeune et jolie femme de son agent recruteur, abattu par les braqueurs.

— Vous êtes seule, Madame Hill ? demanda-t-il en déguisant sa voix.

— Oui...i, répondit-elle avec une lenteur réticente, presque craintive. Qui est à l'appareil ?

— C'est le Révérend O'Malley, déclara-t-il, en reprenant sa voix normale.

— Oh, Révérend O'Malley ! Vous êtes gentil de m'appeler !

— Je voudrais vous dire toute ma sympathie et vous présenter mes condoléances. Les mots me manquent pour exprimer mon immense chagrin devant le tragique accident qui vous a enlevé votre mari...

— Oh, Révérend O'Malley, vous êtes trop bon !

Il devina qu'elle pleurait. « Parfait ! » songea-t-il.

— Que puis-je faire pour vous rendre service ?

— Tout ce que je vous demande, c'est de célébrer le service funèbre...

— Mais bien entendu, Madame Hill. N'avez aucun souci à ce sujet. Mais — pardonnez mon indiscretion... auriez-vous besoin d'argent ?

— Oh, Révérend O'Malley, merci mille fois ! Mais mon mari avait une assurance-vie... et puis on avait mis un petit quelque chose de côté... et... nous n'avons pas d'enfants.

— De toute façon, si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe... À propos, dites-moi, est-ce que la police vous a importunée ?

— Eh bien, ils sont venus, mais ils ont juste posé des questions sur notre vie, et des choses comme ça... Et aussi sur l'organisation du Retour en Afrique. Moi, j'ai été toute fière de leur dire tout ce que je savais à ce sujet. Et puis... eh bien, ils sont partis. Ils avaient... c'était tous des Blancs et j'ai eu l'impression qu'ils étaient pas d'accord avec notre mouvement — ça se sentait ! J'étais contente de ne plus les voir !

— Hé oui, ma chère enfant, il faut se résigner à cette hostilité... C'est d'elle qu'est né notre mouvement. Mais j'avoue que j'ignore toujours qui étaient ces infâmes crapules blanches qui ont assassiné votre mari — un homme si intègre, si... hum... si digne de notre admiration. Mais je les retrouverai et Dieu les punira. Pour l'instant, d'ailleurs, il faut que je me débrouille tout seul — je ne puis compter sur ces policiers blancs...

— À qui le dites-vous !

— Tels que je les connais, ils ne feront que me mettre des bâtons dans les roues.

— Mais pourquoi ils sont comme ça, les Blancs ?

— Il ne faut pas chercher à comprendre, il faut accepter les choses telles qu'elles sont, il faut aller de l'avant et battre ces gens-là à leur propre jeu. Et, peut-être, aurai-je besoin de vous, Madame Hill...

— Oh, Révérend O'Malley, je suis si heureuse de vous l'entendre dire ! Je comprends tout à fait votre point de vue et je ferai de mon mieux pour vous aider à démasquer ces misérables assassins et à récupérer notre argent.

« Vivent les poires ! » songeait O'Malley, tout en déclarant :

— Vous avez ma confiance, Madame Hill. Désormais, nous avons le même but, tous les deux.

— Oh, Révérend O'Malley, je vous jure que je saurai la mériter, votre confiance !

O'Malley ne put s'empêcher de sourire de cette emphase sans douter, d'ailleurs, de la sincérité de la jeune veuve.

— Tout d'abord, reprit-il, je ne veux pas avoir la police sur le dos pendant que je fais mon enquête. La police doit ignorer où je me trouve, elle doit ignorer aussi que nous nous sommes associés pour confondre les malfaiteurs et les remettre entre les mains de la Justice. Il ne faut donc pas qu'elle sache que nous avons eu cette conversation et que je vais passer vous voir.

— Je ne prononcerai pas votre nom, promit-elle d'une voix grave.

— Vous croyez qu'ils reviendront ce soir ?

— Sûrement pas.

— En ce cas, je monterai chez vous dans une heure et on va tenir conseil pour mettre au point notre enquête. Ça vous va ?

— Oh, Révérend O'Malley, c'est merveilleux de pouvoir penser à la vengeance — je veux dire au châtement de

ces abominables bandits — au lieu de pleurer, toute seule dans mon coin.

— Mais oui, Madame Hill, nous les traquerons, ces assassins, afin que la justice divine se manifeste... À propos, puis-je vous demander de tirer les stores, avant mon arrivée ?

— Je vais aussi éteindre les lumières, comme ça vous serez tranquille — personne ne vous verra !

— Vous voulez éteindre les lumières ?

L'espace d'un instant, l'angoisse le saisit. Il se voyait tombant dans une embuscade obscure, il se voyait empoigné par les flics. Puis il se rappela qu'il n'avait rien à redouter de Mme Hill.

— Oui, bravo ! déclara-t-il. Excellente idée ! Je vous téléphonerai juste avant mon arrivée. Alors, si la police est là, vous me dites : « Montez donc ! » Et si vous êtes seule, vous me dites : « Révérend O'Malley, tout va bien ! »

— C'est entendu, fit-elle. (O'Malley la sentait tout excité.) Mais je suis sûre qu'il n'y aura personne !

— Rien n'est sûr sur cette terre, déclara-t-il. Puis il jouta : « Dans une petite heure, alors ! »

— D'accord... Au revoir et à tout de suite !

Il raccrocha. La sueur lui coulait sur la figure. Il ne s'était pas rendu compte qu'il faisait si chaud dans la cabine.

Il s'en fut vers les bains-toilettes pour hommes et loua une cabine douche. Puis, lorsqu'il se fut déshabillé, il donna au préposé son costume à repasser, pendant que duraient ses ablutions. Il s'attarda voluptueusement sous les brûlantes piqûres de millions d'aiguilles liquides, qui le lavaient de ses appréhensions et de sa panique. Quand, enfin, il tourna le robinet d'eau froide, il sentit une ardeur

et une euphorie nouvelles succéder à son accablement. « L'indestructible Deke O'Hara ! se disait-il, tout faraud. Pourquoi me soucierais-je de quatre-vingt-sept tickets, alors que le monde est plein de jobards ? »

— Vot' complet est prêt, papa ! cria le préposé noir, tirant O'Malley de sa rêverie.

— C'est bon, petit gars.

Essuyé, habillé, Deke paya le préposé, lui laissa un pourboire, s'installa dans le fauteuil du cireur, et se mit à lire, dans l'édition matinale du *Daily News*, les articles où il était question du braquage et de lui-même. La pendule murale indiquait 2 h 21 du matin.

Mme Hill qui vivait dans l'immeuble Riverton, près de la rivière de Harlem, au nord de la 135^e Rue, l'attendait avec impatience, il en était sûr... Oui, ce type de femme il ne le connaissait que trop bien, mais ce n'était pas le sien. Jeune, jolie, elle avait une vanité ombrageuse qui l'amenait à se croire plus belle que toutes les femmes blanches. Pleine d'ambition, en outre, impatiente de s'élever dans l'échelle sociale, elle était inconsciemment attirée par l'homme blanc, mais le détestait d'autant plus qu'il faisait obstacle à son ascension et se refusait à reconnaître sa supériorité innée. Mais surtout, elle souhaitait échapper à sa médiocre existence — aussi, faute de pouvoir accéder à la bourgeoisie et vivre dans une grande maison de la banlieue, préférerait-elle tout plaquer et retourner en Afrique. Mais Deke songeait que, pour ces raisons mêmes, il pouvait lui faire confiance.

Il sortit et se posta près de la rampe dans l'espoir d'arrêter un taxi. Deux taxis, conduits par des Blancs, passèrent sans ralentir, puis un chauffeur noir, voyant sa détresse, négligea quelques clients blancs et le prit en charge.

— Vous devriez le savoir, dit le chauffeur noir, jamais un taxi blanc ne vous emmènera à Harlem !

— Bon sang ! C'est eux qui paument du fric, et moi, ça ne me fait ni chaud ni froid !

Le chauffeur répondit par un gloussement amusé.

Deke fit encore halte à la gare de la 125^e Rue, pour téléphoner. Tout allait bien. La voie était libre.

À son coup de sonnette, Mabel, instantanément, commanda l'ouverture de l'entrée et, une fois au sixième, il la vit qui l'attendait derrière la porte entrebâillée. L'appartement était plongé dans le noir absolu.

— Oh, Révérend O'Malley ! Je me suis fait tant de souci ! s'écria-t-elle en manière de bienvenue. J'ai pensé que la police vous avait agrafé !

Il eut un sourire chaleureux et, à peine le seuil franchi, lui tapota la main d'un geste rassurant. Elle referma la porte et, pendant un moment, ils se firent face, dans l'obscurité du petit vestibule, leurs corps se touchant légèrement.

— On pourrait rallumer, dit-il. Je ne crois pas qu'il y ait de danger immédiat.

Il y eut quelques déclics d'interrupteurs et les pièces émergèrent de l'ombre. Avec ses stores et ses rideaux tirés, l'appartement correspondait exactement à ce qu'O'Malley avait imaginé : la salle de séjour s'ouvrait, par une grande arche de séparation, sur une petite salle à manger, avec, tout au fond, la porte fermée de la cuisine. En face, une porte donnait sur la chambre à coucher et la salle de bains.

Le mobilier verni, plaqué chêne, venait d'une maison de vente à crédit, mais à prétentions artistiques. Contre le mur de la salle de séjour, il y avait un long sofa-lit transformable. La conversion, d'ailleurs, était achevée et le lit fait.

Mabel suivit le regard d'O'Malley et expliqua, sur un ton d'excuse :

— J'ai pensé que, peut-être, vous auriez envie de vous reposer, d'abord.

— Merci de votre pensée, mais d'abord il faut qu'on parle.

— Oh ououi ! fit-elle, ravie.

En fait, pour O'Malley, l'élément de surprise, c'était Mme Hill. Il la trouvait fort belle : un visage brun et lisse, couronné d'une noire chevelure, qui s'enroulait en bouclettes naturelles, des yeux couleur de mûre, un nez minuscule et retroussé, la lèvre supérieure légèrement ombrée. Sa bouche était grande, généreuse, aux lèvres teintées de rose, dont le sourire prompt découvrait des dents régulières et blanches. Enfin, dans le déshabillé de chatoyante soie bleue qui dessinait toutes ses courbes, son corps semblait adorable.

O'Malley s'assit à une petite table basse et ronde qui avait été repoussée pour faire place au lit et, du geste, invita Mme Hill à s'installer en face de lui.

Puis il se mit à parler, d'un ton solennel et douloureux.

— Avez-vous fait les démarches pour l'enterrement de John ?

— Non, son corps est toujours à la morgue, mais j'espère que M. Clay, des Pompes Funèbres, pourra s'occuper de tout. J'espère aussi que la cérémonie aura lieu dans votre... dans notre église, et que c'est vous qui ferez le sermon.

— Mais bien sûr, Madame Hill. D'ailleurs je compte bien récupérer notre argent, entre-temps, et transformer cette douloureuse solennité en fête d'actions de grâces.

— Appelez-moi Mabel — c'est mon nom.

— Entendu, Mabel... Je crois que, dès demain, il vous faudra aller à la police pour tâcher de découvrir ce qu'ils ont comme renseignements, afin qu'on puisse les utiliser pour notre propre enquête. (Il lui adressa un sourire engageant.) Vous serez ma Mata-Hari, Mabel... Mais une Mata-Hari qui milite du côté du Bon Dieu.

Le visage de Mabel s'illumina d'un sourire inimitable, éclatant et confiant.

— Oui, Révérend O'Malley. Mais c'est fou ce que je suis émue ! s'écria-t-elle, extasiée, en se penchant inconsciemment vers lui.

Son attitude exprimait une telle ferveur, qu'O'Malley battit des paupières. « Ma parole, songeait-il, cette garce a déjà oublié son défunt mari... sans même attendre qu'il soit mis en bière ! »

— J'en suis ravi, Mabel. (Il tendit le bras, par-dessus la table, lui prit la main et la garda dans la sienne, tout en plongeant le regard au fond de ses yeux.) Vous ne pouvez savoir combien je compte sur vous.

— Oh, Révérend O'Malley, je ferais n'importe quoi pour vous être utile ! déclara-t-elle.

Il se contenait à grand-peine.

— Et maintenant, dit-il vivement, nous allons nous mettre à genoux et prier pour le salut de l'âme de votre malheureux mari.

Elle reprit immédiatement son sang-froid et s'agenouilla près de lui sur le sol.

— Seigneur, notre Sauveur et notre Maître à tous, recevez l'âme du défunt et bien-aimé frère, John Hill, qui a donné sa vie afin que se réalise notre modeste espoir de retourner en Afrique, notre mère-patrie.

— Amen, dit Mabel. C'était un bon mari.

— Vous m'entendez, Seigneur? Un bon mari et un homme juste et charitable et loyal. Recevez-le, Seigneur, et protégez-le, et témoignez aussi un peu de pitié et de clémence à sa malheureuse épouse, appelée à séjourner quelque temps encore dans cette vallée de larmes, sans plus pouvoir compter sur l'assistance d'un mari qui aurait comblé ses désirs et apaisé le feu de sa chair.

— Amen, murmura-t-elle.

— Et accordez-lui un nouveau bail sur la vie... Oh, oui, Seigneur, et un nouveau compagnon, car il faut que la vie resurgisse des profondeurs même de la mort, car la vie est éternelle, Seigneur, et nous ne sommes jamais que de pauvres humains.

— Oh oui! cria-t-elle. Oui!

Il se dit qu'il était temps de mettre fin à son boniment, sans quoi il allait se retrouver au plumard avec la veuve. Or, il ne fallait surtout pas compromettre ses plans — il fallait d'abord récupérer le fric!

Il prononça donc : « Amen ».

— Amen, répéta-t-elle, déçue.

Ils se relevèrent et elle lui demanda s'il voulait manger un morceau. Il répondit qu'il ferait bien un sort à une assiettée d'œufs brouillés, à quelques tranches de pain grillé et à une tasse de café. Elle l'emmena alors à la cuisine et le fit asseoir sur une des chaises tubulaires, au fond matelassé, devant une table également tubulaire, au plateau de masonite bien net. Puis elle se mit à préparer la collation. La cuisine était en harmonie avec le reste de l'appartement — réchaud électrique, réfrigérateur, percolateur, mixer à œufs, batteur de purée et autres accessoires, disposés en ordre serré, gaiement colorés et admirablement hygiéniques.

Mais O'Malley n'était fasciné que par les ondulations de ce corps, sous le déshabillé de soie bleue. Il voyait Mabel s'agiter, se baisser, pour prendre la crème et les œufs dans le réfrigérateur, pivoter vivement, comme si elle voulait tout mettre en train à la fois, et balancer ses hanches, en circulant entre le réchaud et la table.

Quand elle s'assit enfin en face de lui, elle se sentit trop empruntée pour proférer une parole. La rougeur qui s'insinuait lentement sous le bistre de son visage lisse lui donnait un éclat ensoleillé. Le repas fut excellent — le bacon grillé à point, les œufs moelleux à souhait, les toasts bien dorés sous le glacié de beurre. La marmelade d'orange était d'importation anglaise et le café-perco noir, fort et agrémenté de crème épaisse.

O'Malley entretint la conversation en faisant l'éloge du mari décédé, dont la perte allait être si durement ressentie par ceux du mouvement pour le Retour en Afrique, mais, bientôt, il guetta avec impatience le moment où Mabel se déciderait à aller se coucher. Il fut soulagé quand elle se leva pour empiler la vaisselle dans l'évier et se retira dans sa chambre, après un timide « bonne nuit » et le souhait qu'il dormît bien.

Il attendit un certain temps, puis, quand il fut certain qu'elle s'était assoupie, il entrouvrit sa porte sans bruit. Il prêta un moment l'oreille au chuchotement régulier de son souffle, puis, ayant rallumé dans la pièce de séjour, il ouvrit la porte plus grande pour mieux voir. Si elle s'était réveillée, il aurait prétendu qu'il cherchait la salle de bains, mais il n'eut pas à mentir : Mabel dormait paisiblement, la main gauche serrée entre ses jambes et la droite jetée négligemment en travers de sa poitrine découverte. Il referma la porte, décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Je voudrais parler à Barry Waterfield, s'il vous plaît, dit-il, dès qu'on lui eut répondu.

Une voix ensommeillée et hargneuse déclara :

— C'est plus l'heure de téléphoner aux clients, merde alors ! Appelez demain.

— Je débarque du train, insista Deke, et je ne suis que de passage. À cinq heures quarante-cinq, je reprends le train pour Atlanta. J'ai un message important à lui transmettre — un truc qui ne peut pas attendre...

— Minute... fit la voix.

Enfin une autre voix s'éleva au bout du fil, éraillée et lourde de méfiance :

— Qui c'est ?

— Deke.

— Ah bon !

— Écoute et dis rien. J'ai la police aux fesses. Je me planque chez la femme à John Hill — le petit gars à nous qui s'est fait rectifier... (Il donna le numéro de téléphone et l'adresse.) Personne ne sait que je suis là, à part toi... Si c'est la même qui te répond, dis-y que tu t'appelles James. Je l'affranchirai... Pour l'instant, mets-toi à la carre... Bon, maintenant raccroche.

Il entendit le dé clic lorsque le récepteur fut raccroché, mais prêta l'oreille pour se rendre compte si la ligne était toujours branchée — ce qui aurait laissé supposer une écoute. Rassuré, il raccrocha à son tour et se coucha. Il s'allongea sur le dos, le cerveau assailli par des milliers de pensées. Il finit par s'en débarrasser et s'endormit.

Il rêva qu'il traversait, en courant et l'épouvante au cœur, un bois obscur, qu'il apercevait soudain la lune à travers les branches et que les arbres avaient des formes féminines, avec des seins pendants comme des noix de

coco. Brusquement, il tombait dans un puits, un puits tiède, qui l'enlaçait dans une étreinte douce et humide. Il connut une délicieuse extase.

— Oh, Révérend O'Malley ! criait Mabel.

La lumière de la chambre semblait traverser son corps, sous la mince chemise de nuit à volants, ouverte sur un sein épanoui et brun. Elle tremblait violemment et les larmes ruisselaient le long de ses joues.

Encore secoué par son propre rêve, O'Malley quitta son lit d'un bond et enlaça la taille tremblante de la femme. Il sentait la palpitation de la chair chaude et ferme, agitée par des sanglots convulsifs.

— Oh, Révérend O'Malley, j'ai eu un rêve affreux !

— Allons, allons ! fit-il, en l'attirant contre lui. Les rêves, ça ne veut rien dire.

Elle se dégagea de son étreinte et s'assit sur le bord du lit, le menton au creux des mains.

— Oh, Révérend Malley, dit-elle d'une voix sourde. J'ai rêvé que vous aviez une horrible blessure, mais, quand je suis venue vous secourir, vous m'avez jeté un regard plein de méfiance, comme si vous me soupçonniez de vous avoir trahi...

Il s'assit près d'elle et se mit à caresser doucement son bras.

— Jamais je ne vous soupçonnerai de trahison, affirma-t-il d'une voix apaisante, tout en comptant les mouvements légers de sa main le long du bras nu et souple.

Il estimait qu'une femme devait capituler à la centième caresse.

— Ma confiance en vous est absolue, reprit-il. Jamais je n'aurai à souffrir par vous. Par vous je ne connaîtrai que joie et félicité.

— Oh, Révérend Malley, je me sens si peu digne... dit-elle.

Doucement, et sans cesser de compter les mouvements de sa main, il la renversa sur le dos, tout en poursuivant :

— Étendez-vous maintenant et n'ayez pas de remords à cause d'un rêve stupide. S'il m'arrive un coup dur, ce sera la volonté de Dieu. Tous, nous devons nous incliner devant la volonté de Dieu. Et maintenant, répétez après moi : « Si le malheur s'abat sur le Révérend O'Malley, ce sera la volonté de Dieu. »

— Si le malheur s'abat sur le Révérend O'Malley, ce sera la volonté de Dieu, dit-elle docilement, d'une voix étouffée.

— Nous devons tous nous incliner devant la volonté de Dieu.

— Nous devons tous nous incliner devant la volonté de Dieu.

— La volonté divine doit être respectée, reprit-il.

— La volonté divine doit être respectée.

— Ceci est la volonté divine, articula-t-il avec une insistance hypnotique.

— Ceci est la volonté divine, répéta-t-elle extasiée.

Quand il se fut jeté sur elle, elle songea que c'était encore la volonté divine et cria :

— Ooh, vous êtes vraiment merveilleux !

VII

Fossoyeur parcourut quelque cinq cents mètres en direction de la 7^e Avenue, et Harlem changea de visage. À quelque distance de là, vers le sud, on rejoignait l'extrémité nord de Central Park et son grand lagon en croissant. Mais c'est au nord de la 116^e Rue que commence la 7^e Avenue prestigieuse, avec ses bars luxueux et ses cabarets : *le Shalimar, chez Sugar Ray, Dickie Well's; chez Count Basie, le Small's, le Coq Rouge, l'Hôtel Thérèse*. C'est là que se trouve aussi la *Librairie Nationale Commémorative d'Afrique* qui édite une revue historique consacrée aux deux milliards d'Africains et autres populations non blanches à travers le monde, et qui est le siège de l'authentique Mouvement pour le Retour en Afrique. C'est là que se succèdent les instituts de beauté, les boîtes à mangeaille, les entreprises de pompes funèbres et les églises. Mais, à hauteur de la 113^e Rue et à cette heure tardive, la 7^e Avenue semblait déserte et ses vieux immeubles cossus, bâtis en pierre, étaient obscurs.

De la voiture, Ed Cercueil appela le commissariat et entendit le lieutenant Anderson dans le récepteur.

— Rien de neuf ?

— La Criminelle interroge un chauffeur de taxi noir qui a chargé deux Blancs et une femme de couleur devant chez Small et qui les a déposés tout au bout de Bedford Avenue, à Brooklyn. Le taxi prétend que les hommes n'avaient pas une allure à être clients de chez Small et que la femme avait tout de la pute.

— Donnez-moi son adresse, au taxi, et le nom de sa compagnie.

Anderson donna les noms et l'adresse, mais ajouta :

— La Criminelle a l'air de vouloir garder ça pour elle. Quant à O'Hara, on n'a rien sur lui... Et vous, où vous en êtes ?

— On va faire un tour à la planque à camés de Hijens — le Stade-où-l'on-pique — et on tâchera de loger un camé du nom de Loboy, qui pourrait être au parfum.

— Hijens ?... Je vois... C'est au bout de Edgecombe, du côté de chez Roger Morris, pas vrai ?

— L'a déménagé. L'est installé dans la Huitième maintenant. On se demande pourquoi les Fédés, ils l'alpaguent pas, le type. Qui c'est qu'il arrose ?

— Faut pas me le demander, à moi. C'est en dehors de ma circonscription.

— Eh bien, c'est pas en dehors de la nôtre.

Fossoyeur et Ed Cercueil « couvraient » en effet tout le territoire de Harlem, bien qu'il y eût trois commissariats dans le district.

Les deux policiers descendirent la 110^e Rue, remontèrent la 8^e Avenue et firent le plein près du square. Vers la 112^e Rue, ils croisèrent un vieux marchand de chiffons et de ferraille, qui poussait sa voiturette chargée, selon toute apparence, de ferraille et de chiffons, car la balle de coton avait été bâchée.

— Tiens ! Le vieux Tonton Bud ! fit Ed Cercueil. On le cuisine un petit coup ?

— Non, il jactera pas, et puis on est pressés.

— Dommage qu'il soit pas bavard, il doit voir un drôle de cirque la nuit, au cours de ses tournées.

S'ils avaient su qu'il trimbalait une balle de coton, ramassée dans la 137^e Rue, ils lui seraient tombés dessus comme un essaim sur un pot de mélasse. Mais ils se contentèrent d'arrêter leur voiture et d'obliquer vers le bar au coin de la 113^e. Au bout du bar, un homme et une femme échangeaient de menus propos avec le barman. Fossoyeur traversa la salle et poussa la porte marquée «Toilettes». Ed Cercueil, lui, s'arrêta vers le milieu du comptoir. Le barman jeta un bref coup d'œil à l'un et à l'autre, puis s'approcha vivement d'Ed Cercueil et se mit à essuyer la surface nette du bar avec un chiffon humide.

— Et pour Monsieur, ce sera ? fit-il.

C'était un individu grand et mince, aux épaules voûtées, au teint pâle, à la fine moustache, aux cheveux plats et rares. Il avait un petit air soigné, avec sa chemise bien blanche et sa cravate noire. «Bien trop soigné de sa personne pour ce coin sinistre», songea Ed Cercueil.

— Bourbon-glace !

Le barman hésita une seconde, et Ed Cercueil ajouta :

— Deux.

L'homme pâle parut soulagé.

Fossoyeur sortit des toilettes comme le barman emplissait les verres.

— Vous êtes nouveaux dans le quartier, n'est-ce pas, messieurs ? demanda le barman, histoire de parler.

— Pas nous, répondit Fossoyeur, mais vous !

Le barman eut un vague sourire.

— Vous voyez cette marque, là-bas, sur le bar ? demanda Fossoyeur.

Le barman examina le bois, couvert de graffiti, de X, de dessins et de signatures.

— Quelle marque ?

— Venez, je vais vous montrer, dit Fossoyeur en remontant vers le fond.

Le barman s'avança lentement, la prudence cédant le pas à la curiosité. Ed Cercueil suivit. Fossoyeur pointa le doigt sur la seule zone vierge du comptoir. Le barman regarda. Le couple, près de l'entrée, se tut pour observer la scène d'un œil captivé.

— Je vois rien, déclara le barman.

— Regardez de plus près ! ordonna Fossoyeur en glissant la main dans sa veste.

Le barman se pencha encore.

— Je vois toujours rien, dit-il.

— Eh bien, relevez la tête alors !

Le barman releva la tête pour se trouver face à face avec le 38 nickelé à canon long de Fossoyeur. Ses yeux manquèrent lui sortir de la tête et sa figure vira au jaune verdâtre.

— Regarde encore ! ordonna Fossoyeur.

Le barman avala sa salive, mais resta sans voix. Le couple au bout du bar, croyant qu'il s'agissait d'un braquage, se glissa dehors et se fondit dans la nuit. Ce fut comme un tour de passe-passe — ils étaient là, et, soudain, ils n'étaient plus là.

Avec un ricanement, Ed Cercueil franchit les « Toilettes » ouvrit le « Débarras » et donna le signal au moyen du clou, caché sous le torchon sale. Ce clou-contacteur alluma une lampe dans l'entrée de l'appartement, au pre-

mier étage, où le vigilant de service feuilletait des bandes dessinées. Le vigilant se tourna vers l'ampoule rouge, qui aurait dû transmettre le signal du barman, annonçant l'arrivée d'inconnus. Mais l'ampoule resta obscure. Il appuya sur un bouton, et la porte, au fond du débarras, s'ouvrit dans un bourdonnement étouffé. Ed Cercueil poussa la porte donnant sur le bar et fit signe à Fossoyeur, puis, d'un bond, il regagna la porte secrète, pour l'empêcher de se fermer.

— Bonne nuit, dit Fossoyeur au barman.

Le barman allait répondre, mais, au même instant, deux feux s'allumèrent sous son crâne, il eut le temps d'apercevoir la voie lactée, puis son ciel s'obscurcit. Un camé, qui allait franchir la porte de la rue, vit Fossoyeur frapper le barman en travers du crâne et, sans poser le pied à terre, pivota sur son talon et détala dans la nuit. Quant au barman, il s'effondra derrière le comptoir, anesthésié. Fossoyeur avait calculé son coup pour l'endormir le temps nécessaire. Sans un regard pour la forme prostrée, il s'élança vers les « Toilettes » et, à la suite d'Ed Cercueil, passa la porte camouflée du « Débarras » pour gravir un escalier étroit.

L'étage ne comportait pas de palier. La porte, qui avait la largeur de l'escalier, s'ouvrait directement sur la dernière marche.

À mi-chemin, Fossoyeur toucha le bras d'Ed Cercueil.

— Ce serait trop risqué de donner l'artillerie, dit-il. Vaut mieux jouer franco.

Ed Cercueil acquiesça.

Ils finirent de monter l'escalier. Fossoyeur frappa à la porte selon le rythme convenu et resta devant le judas, afin qu'on pût le voir.

Derrière la porte, dans le petit vestibule, la table, encombrée de magazines illustrés, était surmontée d'un casier à alvéoles multiples, où les camés déposaient leurs armes avant d'être autorisés à pénétrer dans la planque. Une chaise rembourrée, près de la table, était occupée à longueur de journée par les vigilants successifs. Dans l'encadrement de la porte, à gauche, étaient piqués plusieurs clous. Le clou de dessus donnait l'alerte dans le Stade-où-l'on-pique, en cas de rafle.

Le vigilant examina Fossoyeur, en retenant le volet du doigt. Il ne le reconnut pas.

— Qui vous êtes ? demanda-t-il.

Fossoyeur découvrit son insigne.

— Jones et Johnson, officiers de police du commissariat.

— Vous voulez quoi ?

— On veut causer à Hijenks.

— Tirez-vous, les poulets. On a personne de ce nom.

— Vous voulez que je fasse sauter la serrure à coups de pétard ? explosa Ed Cercueil.

— Me faites pas rigoler, répondit le vigilant. C'te porte, elle est blindée, et pour la démolir, faut se lever tôt !

— T'emballe pas, Ed ! souffla Fossoyeur, puis, s'adressant au vigilant : « C'est bon, mon joli, on attendra. »

— Ici on a juste quelques gars qui se réunissent pour la prière en commun et la plus grande gloire du Seigneur ! expliqua le portier, dont la voix trahissait néanmoins une certaine inquiétude.

— Qui c'est, le Seigneur, en l'occurrence ? demanda Ed Cercueil d'une voix rude.

— Pas vous, toujours ! répondit le portier.

Un silence suivit. Ils entendaient, cependant, le vigilant

qui s'agitait derrière la porte. Enfin, une deuxième voix leur parvint.

— Qui c'est, Joe ?

— Des poulets bougnoules, du commissariat.

— Attends un peu qu'on se retrouve, Joe, grinça Ed Cercueil. On verra bien qui des deux est le plus bougne !

— T'as qu'à me regarder maintenant, crâna Joe, à qui la présence de son patron redonnait courage.

— Ta gueule, Joe, fit la voix.

Puis ils entendirent le « clic » léger du judas qui se rouvrait.

— C'est Fossoyeur et Ed Cercueil, Hijenks, dit Fossoyeur. On veut juste quelques tuyaux.

— Hijenks ? Connais pas ! déclara Hijenks.

— Peu importe le nom, concéda Fossoyeur. On cherche après Loboy.

— Après quoi ?

— L'a p'têt vu quelque chose au cours du râble, où l'équipe à Deke O'Hara, celle du Retour en Afrique, s'est fait ratisser.

— Vous croyez pas qu'il était dans le coup, tout d' même ?

— L'est pas dans le coup, déclara Fossoyeur avec calme, mais il se trouvait du côté de la Cent trente-septième Rue et de la Septième Avenue quand les camions sont rentrés dans le décor.

— Comment vous savez ça ?

— Son équipier s'est fait écraser par le camion des truands.

— Eh bien... commença Hijenks.

Mais le vigilant l'interrompit :

— Leur dites rien, à ces bourriques, patron !

— Ta gueule, Joe, quand j'aurai besoin de tes conseils, je te ferai signe.

— On le chopera de toute façon, même si on doit ramener les Fédés pour faire sauter cette lourde. Par conséquent, s'il est chez vous, vous feriez bien de nous l'envoyer. Vous vous épargneriez pas mal de souci, et à nous aussi.

— À c'te heure-ci, vous avez une chance de le trouver au boxon de Sarah, qu'est dans la Cent cinquième Rue. C'est le secteur espingot... Vous connaissez ?

— Sarah est une vieille copine.

— Vous m'en direz tant ! fit Hijenks. En tout cas, je sais pas où il crèche, le mec.

La conversation était terminée et il n'y avait pas lieu de remercier pour le tuyau. Il s'agissait là d'une transaction purement commerciale.

*

Ils roulèrent à travers la ville, suivant la 110^e Rue, puis longèrent les vieux immeubles bien entretenus qui donnent sur l'extrémité nord de Central Park et le lagon, et abritent une population noire aisée. Cette rue calme prend le nom d'Avenue de la Cathédrale, à son extrémité ouest, vers la Rivière de Hudson, en hommage à la Cathédrale St-Jean de Dieu, qui est la plus belle église de New York. C'est une rue de transition, sa section ouest, du côté de la cathédrale, est encore habitée par les Blancs, mais les gens de couleur ont pris possession de la partie est, au-delà de Morningside Avenue, qui donne sur le parc. À hauteur de la 5^e Avenue, les deux policiers traversèrent le rond-point où les bus sont contrôlés et parqués. Et puis, brusquement la rue devint sordide, malpropre, grouillante

de Portoricains de toute teinte, entassés dans ces monstrueux taudis, au point qu'on croyait voir les murs lépreux se dilater sous la pression de la chair humaine. La langue anglaise cédait le pas à l'espagnol, les Harlémiens de couleur cédaient le pas aux Portoricains de couleur.

Le temps qu'ils atteignent Madison Avenue, la ville s'était transformée en citadelle portoricaine, aux mœurs portoricaines, avec ses boutiques, ses restaurants, ses bureaux et ses entreprises, portant les enseignes et des inscriptions en espagnol et proposant des marchandises portoricaines.

— Les gens, ils causent de Harlem, dit Fossoyeur, mais ce coin est cent fois plus moche.

— Ouais, répondit Ed Cercueil, mais quand les Portoricains, ils ont la peau assez blanche, on les considère comme des Blancs, tandis qu'un bougne, il a beau avoir la peau claire, il restera toujours négro.

— Vingt dieux, gars, nous autres, on est jamais que des poulets, on n'est pas le Bon Dieu, dit Fossoyeur, en virant cap au sud, dans Lexington Avenue, vers le 105^e Rue.

L'appartement de Sarah était au dernier étage d'un immeuble de brique vétuste, qui avait connu des jours meilleurs. L'étage au-dessous était occupé par un clan portoricain, groupant un si grand nombre de familles qu'elles mangeaient, dormaient, faisaient la cuisine ou l'amour à tour de rôle, pendant que les autres patientaient dans la rue. Deux radios y beuglaient à pleine puissance nuit et jour, et leur clameur augmentée du brouhaha habituel produit par ses habitants — conversations, rires et querelles — noyait tous les sons provenant de chez Sarah. Quant aux familles des étages inférieurs, leur opinion n'entraît pas en ligne de compte.

Fossoyeur et Ed Cercueil arrêtaient la voiture au bas de la rue et firent le reste du trajet à pied. Personne ne leur prêta d'attention : ils étaient hommes après tout, et Sarah était sous-broche. Des hommes ne cessaient d'entrer chez elle ou de sortir de chez elle — des Blancs, des Noirs, des Jaunes, des bruns, des flics ou des voyous. Sarah n'avait-elle pas déclaré un jour que tout le monde était le bienvenu dans sa maison, sauf les femmes ? Elle versait une dîme pour bénéficier de l'indulgence policière et chacun savait qu'elle en croquait. Mais, à l'occasion, elle affranchissait aussi les truands.

À peine entrés dans la pénombre du hall, Fossoyeur et Ed Cercueil furent assaillis par une odeur d'urine.

— La première mesure à prendre dans la lutte contre le taudis, c'est d'installer des urinoirs, déclara Fossoyeur.

Ed Cercueil qui commençait à percevoir des relents plus complexes de cuisine, de corps humains, de chiens, de cosmétiques de basse qualité, répondit :

— À quoi bon ?

Puis ils remarquèrent les graffiti sur les murs : des noms, des cœurs, des formules obscènes, des organes génitaux, les mille et une manières de s'accoupler dans un espace restreint. Mais la puanteur diminuait au fur et à mesure qu'ils escaladaient les cinq étages, et les murs portaient moins de tatouages. Le palier de Sarah leur parut presque propre.

Ils frappèrent à la porte peinte en rouge. Elle leur fut ouverte par une jeune Portoricaine au sourire éclatant, qui n'avait même pas pris la peine de regarder par le judas.

— Bonsoir, *Señores*, dit-elle.

Ils pénétrèrent dans un vestibule, aux murs hérissés de

crochets. En hiver, une soubrette était chargée par Sarah de débarrasser les clients de leurs chapeau et pardessus, mais en été, cela ne s'imposait pas.

— On veut causer à Sarah, dit Fossoyeur.

La gosse désigna une porte close.

— Entrez donc ! Vous n'avez pas besoin de la voir pour ça !

— Non, c'est toi qui vas entrer, et tu vas nous l'envoyer ici.

Le sourire de la jeune personne s'effaça.

— Qui vous êtes ?

Les deux officiers exhibèrent leur insigne.

— Police !

La gosse émit un ricanement désobligeant, pivota sur ses talons et disparut dans la grande pièce de devant. Elle avait laissé la porte entrebâillée et les deux policiers pouvaient voir le salon que Sarah appelait sa « salle de réception ». Le plancher était recouvert d'un simple lino, uni et ciré. Des sièges s'alignaient le long des murs, sauf dans le coin réservé à un juke-box illuminé. Pour les clients, il y avait des fauteuils, pour les filles, des chaises à dossier droit. Mais la plupart étaient installées sur les genoux du client, à moins qu'elles ne fussent en train de danser, ou d'accomplir de menues corvées pour le miché — lui apporter à manger ou à boire par exemple. Toutes les filles étaient vêtues de la même et sommaire tunique qui s'arrêtait à mi-cuisse, mais les couleurs de ces tuniques étaient différentes. Toutes les filles étaient des Portoricaines au teint clair, certaines blondes, d'autres châtaines, d'autres brunes. Toutes avaient des chaussures dorées aux talons hauts, toutes étaient jeunes. Elles virevoltaient à travers la pièce, offrant un spectacle plaisant et pittoresque.

Le juke-box diffusait en sourdine une musique de blues et deux couples dansaient. Mais la plupart des clients étaient restés au fond de leur fauteuil, buvant des whisky-soda et mangeant du poulet frit, accompagné de pommes à l'huile, afin de garder toute leur énergie pour d'autres activités.

Près du juke-box, s'ouvrait un long couloir peu éclairé, sur lequel donnaient de petites chambres fonctionnelles, deux salles de bains et un boudoir mitoyen à la cuisine pour les clients avides d'intimité. Le boudoir était somptueusement meublé de deux divans bas, de plusieurs petits canapés, d'un tourne-disque et d'une machine à sous.

Au fond de l'appartement, dans la cuisine, une femme, à la peau brune sombre et à l'allure maternelle, faisait frire le poulet, distribuait des pommes à l'huile et des cocktails, tout en surveillant sa caisse. La « crèche » de Sarah était constituée de deux appartements réunis en un, et la cuisine se trouvait au bout du deuxième appartement. Les autres pièces du fond étaient réservées à Sarah.

Fossoyeur fit remarquer :

— Si on lâchait la bride à nos frères de couleur, les affaires ici feraient un drôle de boum !

Ed Cercueil ne répondit que par un grognement.

Ils virent Sarah déboucher du couloir et traverser le salon. C'était une personne noire, à l'opulente poitrine, dont les cheveux blancs formaient de petits tortillons serrés, semblables à des ressorts à boudin. Sa figure avait une rondeur lunaire, son nez était camus, ses lèvres sombres, son sourire d'un blanc aveuglant. Elle portait une robe de satin noir, aux manches longues et au décolleté chaste, et une petite montre-bracelet en platine, sertie de diamants.

Un trousseau de clefs ballottait à son cou au bout d'une chaîne d'or.

Elle s'avança vers eux, souriant de toutes ses dents, mais ses yeux luisaient d'un éclat froid derrière les verres polis des lunettes. Elle referma la porte.

— Salut, les gars, dit-elle, en leur serrant la main à tour de rôle. Comment ça va ?

— Ça va, Sarah. Et toi ? Les affaires ? demanda Fossoyeur.

— Les gens sont bourrés d'oseille et ça pète le feu. Vous savez ce que c'est, 'Soyeur. La fesse, c'est toujours rentable, même quand le coton et le maïs sont en braise — suffit qu'il y ait du fric.

— Dommage que vous soyez pas femme de président, comme Mme Roosevelt !

— C'est pourtant vrai, ma parole ! Pour moi, c'est la femme idéale !

— On cherche Loboy, Sarah, dit Fossoyeur avec rudesse, agacé par l'aplomb de la sous-broche.

Le sourire de Sarah s'effaça.

— Qu'est-ce qu'il a fait, 'Soyeur ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Pour l'instant, on s'en fout de ce qu'il a fait ou pas fait. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'il a pu voir. On veut lui causer.

— Je sais ce que ça veut dire ! Mais il est plutôt excité, en ce moment, et emmerdé...

— Vous voulez dire *chargé* ?

Elle le toisa :

— Cherchez pas à me la faire au bide, 'Soyeur.

— Allons, Sarah, on va mettre les choses au point : vous savez que Deke O'Hara s'est fait serrer, ce soir ?

— J'ai entendu ça à la radio.

— Deke, on s'en fout, déclara Fossoyeur, mais il y a ces quatre-vingt-sept sacs, durement gagnés par nos frères de race, qu'ont été paumés dans la combine, et on cherche à les récupérer. Y a des chances que Loboy, il ait vu les salopards en question.

— J'entrave, 'Soyeur, dit Sarah. L'est à vous. (Brusquement, son sourire réapparut.) Je ferai tout pour aider les nôtres.

— Je vous crois, fit Ed Cercueil.

Toujours souriante, elle retourna dans la salle de réception et ferma la porte. Quelques minutes plus tard, elle réapparaissait, accompagnée de Loboy.

VIII

Personne ne savait où dormait Tonton Bud, le chiffonnier. Tout au long de la nuit, on pouvait le rencontrer dans les rues de Harlem. Personne ne savait non plus ce qu'il pouvait bien y trouver qui eût quelque valeur marchande. Car à Harlem personne ne jette rien qui soit de valeur. Pourtant il faisait ses rondes, remplissait sa voiturette à deux roues et, quand se levait le jour, on le voyait apparaître dans des lieux étranges, ou des Blancs dépeñillés aux yeux d'escarboucle lui payaient quelques *cents* pour les chiffons, les vieux papiers, le verre et la ferraille qu'il avait ramassés. En fait, à la belle saison, il dormait dans sa charrette à bras. Il la garait dans quelque ruelle ombreuse, où personne ne s'étonnait de voir un chiffonnier dormir dans sa propre guimbarde, blotti sur de la toile à sac qui servait de matelas, sans se laisser émouvoir par le bruit des moteurs, les cris des enfants, les jurons et les bagarres des hommes, les bavardages des femmes, les clameurs des sirènes de police. Rien ne troublait le sommeil de l'Oncle Bud.

Mais, ce soir-là, comme la balle de coton remplissait entièrement la charrette, il disposait de quelques loisirs

avant le lever du jour. Il trouva donc un emplacement convenable entre deux voitures en stationnement, dans la 112^e Rue, non loin de Lenox Avenue, repoussa quelques déchets, se coucha en chien de fusil sur le paquet de coton et s'endormit instantanément.

*

Après trente-cinq ans de truquage, de vol, de mensonge et de mouchardage, Deke O'Hara, pour la première fois, était dépassé par les événements. Personnifiant le Révérend O'Malley, chef du Mouvement pour le Retour en Afrique, il avait fait l'amour avec Mabel Hill, dont le mari bien-aimé, encore couché à la morgue, avait donné sa vie pour sa cause à lui, Deke O'Malley. Et, pour tout arranger, Mabel avait murmuré qu'elle avait peur de se retrouver seule dans son lit et s'était endormie dans ses bras. Son bras maintenant était douloureux sous le poids de sa tête. Il se maudissait d'avoir agi comme un gamin. Cette femme ne pouvait rien lui apporter, sinon des ennuis. Il n'avait pas moyen de la laisser tomber après tant d'imprudentes confidences. Tout bien réfléchi, il ne voyait plus du tout à quoi elle pourrait lui servir. De plus, il s'était persuadé qu'il rentrerait dans son fric d'une façon ou d'une autre. En effet, si quelqu'un à Harlem était au courant de quelque chose, ce quelqu'un n'allait pas manquer de lui refiler le tuyau. Car, à Harlem, tous les gens de couleur — les régul', les tocards ou les agrinches — se coalisent contre l'homme blanc quel qu'il soit. Ils n'allaient donc pas, de propos délibéré, couvrir un Blanc, arnaqueur d'un Noir, même si ce Noir n'était qu'un faisandier et méritait d'être arnaqué. Oh oui, il allait le récupérer, son article, sûr et

certain ! Mais la greluce, qu'est-ce qu'il allait pouvoir en foutre ?

*

Fossoyeur et Ed Cercueil emmenèrent Loboy dans la 137^e Rue et lui firent répéter ses gestes et raconter ce qu'il avait vu au cours de son passage dans le quartier. Loboy commença par protester. Il était blindé comme un char de combat, car il avait carburé à la blanche. Il piquait du nez au beau milieu d'une phrase, ou chassait des grains de poussière imaginaire de ses revers.

— Je n'ai rien fait, moi, et vous avez rien contre moi. D'abord, j'ai été mal fichu toute la journée. J'étais au fond de mon lit.

Ed Cercueil lui administra une demi-douzaine de claques les larmes montèrent aux yeux du camé.

— Vous avez pas le droit de me taper ! s'indigna Loboy. Vous avez rien contre moi.

— Non, j'ai rien contre toi, répondit Ed Cercueil. Je cherche simplement à te sortir de la vape.

Il réussit à réveiller l'attention de Loboy, mais ce fut tout. Loboy voulut bien reconnaître qu'il avait aperçu le conducteur du camion à viande qui avait culbuté Lève-tôt, mais fut incapable de le décrire.

— C'était un Blanc, c'est tout ce que je sais. Pour moi, les Blancs, ils se ressemblent tous.

Il n'avait pas vu les autres occupants descendre du camion de livraison et n'avait pas remarqué ceux du camion blindé. Il avait sauté la grille qui entoure l'église, avait filé par la ruelle jusqu'à la 136^e Rue, puis s'était rabattu sur Lenox Avenue.

— Elle est partie de quel côté, la femme ? demanda Fossoyeur.

— Je me suis pas arrêté pour voir où elle allait, déclara Loboy.

Ils le laissèrent rentrer chez lui et décidèrent d'en faire autant. En été, ils prenaient leur service à 20 h, pour terminer à 4 heures du matin. Or il était plus de 4 heures.

Quand ils s'arrêtèrent au commissariat pour signer le registre, ils étaient d'humeur chagrine, crevés de fatigue, et n'avaient pas progressé d'un pas dans leur enquête. Le lieutenant Anderson, de son côté, leur déclara qu'il n'y avait rien de nouveau. Il faisait surveiller Iris, la femme de Deke O'Hara, durant la nuit, mais Deke n'avait pas fait d'autre tentative pour la rejoindre. Ed Cercueil sentit se réveiller la douleur de son nez meurtri.

— On aurait dû interroger le taxi qu'a emmené ces trois Blancs à Brooklyn, au lieu de perdre notre temps avec Loboy, dit Fossoyeur.

— Rentrez chez vous et prenez un peu de repos, fit le lieutenant Anderson. Ça ne sert à rien de se casser la tête.

Il avait l'air hâve, épuisé. La journée torride et âpre, qui s'était déjà distinguée par l'abondance de menus délits, avait été couronnée par la découverte de l'arnac du Retour en Afrique et par le hold-up. Et le lieutenant était las des crimes et des criminels, las aussi bien des flics que des malfaiteurs, las de Harlem et des gens de couleur. Ce n'est pas qu'il manquât de sympathie pour les Noirs — ils n'y pouvaient rien si leur teint était sombre. Et il avait une réelle affection pour ses deux officiers de police noirs, Fossoyeur et Ed Cercueil, les as du service. En fait, il s'appuyait sur eux. C'est grâce à eux, sans doute, qu'il se maintenait à son poste. Il commandait en second au com-

missariat, après le capitaine, et était seul responsable de l'équipe de nuit. C'est lui qui prenait la barre dès que le capitaine avait fini sa journée et, sans ses deux cracks, il n'aurait peut-être pas su faire face à ses obligations. Oui, Harlem était une ville sournoise et féroce et il fallait être plus sournois encore et plus féroce pour y faire régner un semblant d'ordre. Il comprenait pourquoi les gens de Harlem étaient ainsi. Il était conscient des effets pervers du racisme et il s'efforçait d'entretenir de bons rapports avec les Noirs de sa circonscription. Mais pour l'instant, il en avait plus que soupé, des Noirs, et n'avait qu'une envie — rentrer chez lui, dans sa paisible maison de Queens, au fond d'un quartier de Blancs, embrasser sa femme blanche, se pencher sur le berceau de ses deux gosses blancs et aller se coucher, à son tour.

Aussi, lorsque le téléphone sonna et qu'une voix anonyme psalmodia : « ... Là où pousse le coton, où mûrit le maïs »... le rouge de la colère lui monta-t-il au front.

— Va faire ton numéro au cirque, panouille ! brailla-t-il et il rabattit le récepteur avec violence.

Ses deux premiers collaborateurs eurent un sourire de sympathie. Ils n'avaient pas entendu la voix au bout du fil, mais ils devinaient à la réaction de leur chef qu'un tordu quelconque venait de lui communiquer un tuyau à la mie de pain.

— Vous finirez par vous y faire, si le Bon Dieu vous prête vie, dit Fossoyeur.

— Ça m'étonnerait, répondit le lieutenant Anderson.

Fossoyeur et Ed Cercueil se décidèrent à rentrer chez eux. Ils vivaient dans la même rue, à Astoria, Long Island, et prenaient leurs voitures particulières pour le trajet aller et retour. Et même, d'habitude, ils ne prenaient qu'une

voiture et faisaient le chemin ensemble. Leur bagnole de service, la petite conduite intérieure cabossée, au moteur gonflé, restait au garage du commissariat.

Mais, cette nuit-là, quand ils voulurent la garer, ils constatèrent qu'elle avait été volée.

— Eh bien, ça nous manquait ! s'exclama Ed Cercueil.

— En tout cas, déclara Fossoyeur, je n'ai pas l'intention de retourner au quart pour déclarer le vol. Y a qu'à attendre qu'elle revienne !

— T'as raison, bon sang ! fit Ed Cercueil. Sinon, on n'aura pas fini de se faire mettre en boîte...

*

Pendant ce temps, Tonton Bud, qui était sorti de son sommeil, poussait sa voiture à bras le long de Lenox Avenue, vers la 125^e Rue. Une voiture de ronde, où avaient pris place deux policiers blancs, stoppa à sa hauteur.

— Qu'est-ce que tu trimbales dans ta brouette, papa ? demanda le flic, assis sur le siège arrière.

Tonton Bud s'arrêta, se gratta la tête, réfléchit.

— Oui... Voilà, pat'on... eh bien j'ai du ca'ton et puis du papier et puis quéqu'resso'ts de lit aussi, et quéqu'bouteilles et des chiffons...

— T'aurais pas de fric, des fois ? lança le policier. T'aurais pas quatre-vingt-sept mille dollars ?

— Que non, missi ! Mais je voud'ais bien...

— Qu'est-ce que t'en ferais, des quatre-vingt-sept mille dollars ?

Tonton Bud se gratta la tête de plus belle.

— Eh ben, missi, je me paie'ais d'abo'd une voitu'e à

b'as toute neuve et puis ensuite, je 'etou'ne'ais peut'êt' ben en Af'ique, répondit-il.

Il ajouta sotto voce :

— Au moins, y aura plus de fumiers de vot'espèce pour m'empoisonner l'existence !

Les flics n'entendirent pas cette réflexion, bien sûr, mais sa réponse les fit rire. Ils poursuivirent leur chemin.

Tonton Bud tourna dans la 121^e Rue et descendit jusqu'à un passage qui s'amorçait au confluent de la 125^e Rue et du pont de Tri-borough. Il s'arrêta enfin, près de l'eau, à l'entrée d'un petit dépôt de chiffons et de ferraille. Cette entrée, qui se trouvait à l'une des extrémités du terrain, était flanquée d'une plateforme en bois, à hauteur d'un plateau de camion, pour le matériel de récupération lourd et d'une baraque pour le préposé à la bascule. De l'autre côté, se dressait une sorte de hangar délabré contenant le bureau, et au-delà, on voyait une petite porte à claire-voie, réservée aux chiffonniers. Tonton Bud gagna la porte des chiffonniers, se coucha en boule sur sa cargaison et s'assoupit.

Un chien noir et pelé, de la taille d'un danois, s'approcha de la porte et l'observa de ses yeux jaunes. Une heure plus tard, un homme blanc, mal vêtu et mal rasé, pénétra dans le dépôt par la porte du bureau et attacha le chien à sa niche, au coin du hangar.

Puis il s'approcha de la petite porte de la palissade et cria :

— Allons-y, Tonton Bud ! Qu'est-ce que vous me ramenez-là ?

Tonton Bud se réveilla instantanément, se redressa et jeta à l'homme blanc un regard en coin.

— J'ai une balle de coton, Missi' Goodman.

M. Goodman parut stupéfait.

— Une balle de coton ?

— Pou' sû', fit Tonton Bud avec fierté, en découvrant la balle. De l'authentique coton du Mississippi.

M. Goodman ouvrit le cadenas de la porte et sortit pour examiner le colis. Il arracha quelques bribes de coton et les porta à ses narines.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il vient du Mississippi, ce coton ?

— Moi, le coton du Mississippi, je le 'econnaîtrais les yeux fe'més, déclara Tonton Bud avec aplomb. J'en ai assez 'amassé dans ma vie, pou''ed'esser la came !

Deux ouvriers noirs, vêtus de salopettes, s'approchèrent.

— Du coton ! s'exclama l'un d'eux. Ça alors !

— De quoi te fout' le mal du pays, pas vrai ? fit l'autre.

— C'est de ta daronne que tu t' languis ! jeta le premier, avec un regard en coulisse.

— Fais gaffe, mec, chahute pas la famille ! répondit le second.

Mais M. Goodman savait bien qu'ils ne faisaient que plaisanter.

— C'est bon, dit-il. Foutez-moi ça sur la bascule !

— Je vous en donne cinq dollars ! déclara M. Goodman.

— Cinq points ! cria Tonton Bud avec indignation. Vous vous rendez compte ? Du coton qui vaut trente neuf cents la livre !

— Vous vous croyez en dix-neuf cent quatorze, ma parole ! fit M. Goodman. De nos jours, le coton, on vous le donne pour rien.

Les deux manutentionnaires échangèrent, en silence, un regard.

— Moi, mon coton, je le donne pas pou' rien, déclara Tonton Bud.

— Où voulez-vous que je fourgue une balle de coton ? reprit M. Goodman. Ça intéresse qui, le coton brut ? Si c'était du coton de pharmacien, je ne dis pas...

Tonton Bud resta muet.

— Ça va ! Je vous en donne dix dollars ! fit M. Goodman.

— Cinquante ! contra Tonton Bud.

— V'là qu'il veut cinquante dollars maintenant ! s'exclama M. Goodman, en prenant ses ouvriers à témoin. J'en donnerais pas autant pour du cuivre !

Les ouvriers noirs ne bronchèrent pas, les mains dans les poches et la figure vide. Tonton Bud gardait un silence obstiné. Les trois Noirs faisaient front contre M. Goodman. Celui-ci se sentit pris au piège, et tout penaud aussi, comme s'il avait été surpris en train d'empiler Tonton Bud.

— Bon, puisque c'est vous, je vous en donne quinze dollars.

— Quarante ! marmonna Tonton Bud.

M. Goodman se mit à gesticuler avec passion.

— Je suis pas vot' père, tout de même, pour vous filer du fric au béguin ! (Les trois hommes fixaient sur lui un regard sévère). Vous me prenez pour qui ? Pour Abraham Lincoln ? Eh bien, y a erreur ! Je suis Abraham Goodman !

Les trois Noirs n'eurent pas l'air de trouver cela drôle.

— Vingt ! lança M. Goodman avec désespoir, puis il tourna les talons et se dirigea vers son bureau.

— Trente ! dit Tonton Bud.

Les manutentionnaires noirs remuèrent la balle de

coton, comme pour demander s'il fallait l'emporter ou la remettre à sa place.

— Vingt-cinq ! articula M. Goodman avec humeur. J'ai dû tomber sur la tête sans m'en rendre compte !

— Vendu ! fit Tonton Bud.

IX

Le lendemain matin, à neuf heures, le camion d'une entreprise en bâtiment s'arrêta dans la 7^e Avenue, devant un magasin en transformation. Naguère il y avait là une boutique de souvenirs, doublée d'un stand de cireur, qui avait de couverture à l'officine locale de la loterie des Iméros¹. Mais la maison avait été vendue et maintenant une haute palissade en camouflait la façade pour la durée des travaux.

On avait fait mille conjectures au sujet de la nature de la nouvelle entreprise. D'aucuns prétendaient que ce serait un bar, d'autres, une boîte de nuit. Mais le Paradis Small's n'étant qu'à quelques pas de là, les initiés rejetèrent ces hypothèses. Certains jugeaient que l'endroit convenait parfaitement à un salon de coiffure, ou à un institut de beauté; quelques abrutis optaient pour une maison de pompes funèbres. Mais les affranchis déclaraient qu'ils avaient vu livrer des meubles de bureau au cours de la nuit et soutenaient que, d'après des tuyaux sûrs qu'ils

1. Loterie des numéros : sorte de loterie gnoise très populaire parmi les Noirs.

avaient reçus, c'était Big Wilt Chamberlain, champion pro de basket et nouveau propriétaire du Small's, qui allait y installer une banque pour faire pendant à son cabaret.

Le temps que les ouvriers commencent à démolir la palissade qui cachait la façade, un petit groupe de badauds s'était rassemblé. Mais lorsqu'ils en eurent terminé, une vraie foule avait envahi la rue. Les Harlémiens, petits et grands, mâles ou femelles, jeunes ou vieux, ouvraient des yeux ronds.

Des glaces encadrées d'acier chromé remplaçaient les anciennes vitrines, et une plaque d'acier chromé recouvrait le soubassement, entre trottoir et fenêtres. Au-dessus des fenêtres, un grand panneau de bois, d'un blanc éclatant, portait en grands caractères noirs et hardis cette raison sociale :

GROUPEMENT POUR LE RETOUR DANS LE SUD.

et, plus bas :

*INSCRIVEZ-VOUS SANS TARDER. 1 000 DOLLARS L
PRIME AUX PREMIERS INSCRITS*

Les vitrines et les cloisons intérieures étaient ornées de dessins bariolés, représentant des ramasseurs de coton noirs, vêtus de salopettes, coupées, semblait-il, par un tailleur italien, en train de détacher délicatement d'énormes boules de coton de leur capsule rose tendre. Leurs sourires heureux découvraient des dents plus blanches que le coton lui-même. D'autres affiches montraient de bons Noirs, eux aussi de bleus vêtus, en train de planter du maïs avec des gestes de danseurs de cake-walk, la tête rejetée, la gorge gonflée par une chanson — une chanson qui ne pouvait être qu'un spiritual. Une certaine scène, imaginée par un artiste publicitaire particulièrement inspiré, présentait ces

mêmes bons Noirs en train de folâtrer, la journée de travail terminée, dans un espace ouvert devant un groupe de cases, du style pré-abolitionniste. Ces bonnes gens dansaient le twist, aux sons d'un banjo, tandis que le musicien, en chemise bayadère et à l'éblouissante denture, roulait des hanches, et que les anciens, à la tête chenue, suivaient les réjouissances d'un œil attendri, en tapant dans leurs mains; sur une autre affiche, un Blanc, très grand, très droit, aux cheveux blancs, à moustache et à bouc, portant la redingote et la cravate-lacet, distribuait de formidables liasses de billets de banque à de braves négros épanouis, alignés pour la distribution, avec la légende : PAIE HEBDOMADAIRE. Disséminés parmi les grandes affiches, des dessins de format plus modeste montraient des animaux, tiffornes à force d'embonpoint, et des nourritures variées, avec les légendes : « *Poulet-belle-cuisse* », « *Andouille en roulette* », « *Y a bon, jambon!* », « *Oh, Possum!* », « *Ah, Mélass'car!* », « *Vrai Whisky de maïs* », « *Babeurre et saute-le-banc* ».

Au milieu de toute cette allégresse et de toutes ces victuailles se dressaient, côte à côte, deux photo-montages agrandis : l'un illustrait la famine au Congo : guerres tribales, mutilations, corruption, privations et maladies, avec la légende : *Malheureuse Afrique*; l'autre illustrait le sort de la population noire du Sud — des gens bien nourris et réjouis, assis autour d'une table surchargée de nourriture, ou conduisant de grosses voitures; des enfants noirs, bien en rang, prêts à pénétrer dans leur école — un grand bâtiment moderne, flanqué de piscines; des vieux endimanchés pénétrant dans une église aux allures de Saint-Pierre de Rome. Personne ici ne semblait accomplir le moindre travail, et la légende proclamait : *Heureux Midi*.

Tout en bas, un grand panneau blanc, semblable à celui de la façade, portait cette inscription :

Transport gratuit, hauts salaires, avantages pour ramasseurs de coton, 1 000 dollars de prime à toute famille de cinq personnes en bonne condition physique.

Dans le coin, on lisait sur un petit écriteau :

On recherche : Une Balle de Coton.

À l'intérieur, les murs étaient ornés d'autres slogans et affiches de même veine. Des cotonniers et des épis de maïs en papier mâché jonchaient le plancher, entourant une balle de coton factice, avec, au-dessus, les mots :

« Notre Première Ligne de Défense ».

Sur le devant du magasin, mais placée de biais, il y avait une grande table-bureau avec une petite plaque au nom de : *« Colonel Robert E. Calhoun ».*

Derrière le bureau, le colonel Calhoun fumait placidement un manille à bouts coupés et observait d'un œil bien veillant la foule de Harlémiens assemblée derrière la vitre. Il ressemblait trait pour trait au colonel publicitaire distribuait la paie aux Noirs réjouis. Visage étroit et aquilin, couronné d'une lourde crinière neigeuse, grosse moustache tombante, bouc, yeux rapprochés, d'un bleu glacé, et dos cambré. Lui aussi portait la redingote, la cravate-lacet et, à l'annulaire de sa main gauche, longue et pâle, une chevalière aux initiales C. S. A.

Un jeune homme blanc et blond, tiré à quatre épingles, et, semblait-il, tout frais émoulu de cette bonne vieille Fac du Mississipi, était perché au bord du bureau du colonel, jambes ballantes.

— Allez-vous les haranguer ? demanda-t-il d'une voix cultivée, où perçait un léger accent du Sud.

Le manille changea de côté et le colonel en examina la

endre. Ses gestes étaient désinvoltes, son visage impassible, et sa voix, lente et mesurée, traînait un accent aussi épais qu'une coulée de mélasse en hiver.

— C'est pas le moment, fils, laissons-les mijoter un peu. Ces moricauds, faut pas les bousculer, ils se ramèneront tout seuls en temps et en heure.

À travers la fente de la vitrine, encombrée d'affiches, le jeune homme regardait la foule noire et agitée. Il semblait inquiet.

— On ne va pas rester là cent sept ans...

Le colonel releva la tête et lui sourit de ses dents parfaites, blanches et artificielles, mais ses yeux restaient froids.

— Vous êtes donc si pressé, fils? Vous êtes attendu quelque part?

Le jeune homme baissa les yeux, la lèvre maussade.

— Ces négros, ils me portent sur les nerfs, avoua-t-il.

— Allons, allons, pas de remords inutiles, fils, dit le colonel. N'oubliez pas que c'est pour leur propre bien qu'on fait ça. Faut apprendre à considérer leur cas avec amour et humanité.

Le jeune homme eut un sourire sardonique, mais ne répondit pas.

Au fond du magasin, deux bureaux placés côte à côte portaient l'écriteau : « *Demandes d'emploi* ». Les jeunes Noirs d'aspect soigné installés à ces bureaux remuaient des formulaires, afin de paraître occupés. Mais on devinait, à leur attitude, qu'ils tendaient l'oreille pour surprendre les propos échangés entre les Blancs.

Dehors, les Harlémiens donnaient libre cours à une juste indignation.

— C'est pas une honte!

— Ces peigne-cul, ils savent pas ce qu'ils veulent! Un jour, ils nous embarquent dans le Nord pour se débarrasser de nos colles et le lendemain, ils nous font du raccroc pour qu'on retourne dans le Sud.

— Ces peigne-cul, tout ce qu'ils méritent, c'est qu'on les roule dans le goudron et dans la plume¹.

— J'ai envie d'y aller, mec, et de lui dire, à ce colonel : « Vous voulez que je retourne dans le Sud, hein ? » Et il me fera : « Mais oui, mon gars. » Alors j'y dirai : « Vous me donnez le droit de vote ? » Et il me répondra : « Et comment, mon gars ! Tu peux voter à quatre mains, tant que tu ne fous pas de bulletin dans l'urne ! » Et j'y ferai : « Et vot' fille, vous me la donnez en mariage ? »

L'auditoire s'esclaffa, mais un mauvais coucheur ne goûta pas la plaisanterie. Il dit :

— Le v'là qui sort ! Qu'est-ce que t'attends ?

Une plantureuse mère de famille prononça :

— Attendez un peu ! Quand le Révérend O'Malle, saura ce qui se passe...

Le Révérend Deke O'Malley était au courant. Barry Waterfield, le policier bidon, celui qui était dégringolé du camion blindé, à la porte du terrain vague, après le meeting, avait téléphoné à Deke et l'avait mis au parfum. Deke l'avait alors délégué auprès du colonel, avec des instructions précises.

Barry était un grand gars, à la joue glabre, aux cheveux courts, au nez cassé de boxeur. Sa figure brun sombre avait d'ailleurs été cabossée en maint endroit au cours de sa carrière de garde de corps, de videur, de matraqueur et, enfin, de tueur. Il avait des yeux petits, à moitié voilés par

1. Punition populaire dans le sud des U.S.A.

du tissu cicatriciel et deux incisives en or. Le personnage était donc facilement repérable, ce qui limitait son efficacité. Mais Deke n'avait pas le choix.

Barry se rasa, brossa longuement ses cheveux, enfila un costume sombre et discret, mais ne sut résister à la cravate peinte, représentant un coucher de soleil orange sur fond de verdure.

Quand il se fut frayé un chemin à travers la foule et qu'il eut pénétré au Siège du Mouvement pour le Retour dans le Sud, les conversations cessèrent brusquement et les badauds noirs le suivirent des yeux. Personne ne le connaissait, mais, désormais, personne n'allait l'oublier.

Il s'avança droit sur le bureau du colonel Calhoun et dit :

— Colonel Calhoun, je suis M. Waterfield, du Mouvement pour le Retour en Afrique.

Le colonel Calhoun le toisa de son regard bleu et froid et pigea aussitôt à qui il avait affaire. Il ôta délicatement le manille blotti dans l'épaisseur de sa moustache et fit étinceler ses fausses dents.

— Qu'y a-t-il pour votre service... mm... Comment c'est déjà, votre nom ?

— Barry Waterfield.

— Barry ! Que puis-je faire pour vous, mon gars ?

— Eh bien, voilà... Il y a un certain nombre de braves gens que nous nous proposons de rapatrier en Afrique...

— En Afrique ? Mon pauvre garçon, vous êtes fou à lier ! Déraciner ces malheureux, les arracher à leur pays natal ! Et qui va financer cette stupide et coûteuse entreprise ?

— Eh bien, c'est justement ce qui nous embête. Il se trouve que hier soir, on avait fait un grand meeting pour

prendre les inscriptions des premiers partants, et voilà que des bandits nous ont volé l'argent des inscrits... Quatre-vingt-sept mille dollars!

Le colonel émit un sifflement étouffé.

— Vous êtes au courant, pour sûr ? reprit Barry Waterfield.

— Non. J'avoue que non. J'ai eu trop à faire avec notre organisation philanthropique... Mais je tiens à vous dire que je suis désolé pour ces pauvres familles abusées, bien qu'en fait elles dussent bénir le contretemps qui les a retenues ici. Si vous saviez ce que nous savons, vous ne songeriez pas à expédier ces braves gens en Afrique. La famine et la peste les guettent sur cette terre étrangère. C'est dans notre Sud qu'est leur vraie place. Nous aimons nos bons Noirs et nous les protégeons.

— Justement, c'est de ça que je voulais vous entretenir... Ces pauvres gens se sont décidés à changer de coin. Alors, comme il leur est impossible, dans les circonstances actuelles, de retourner en Afrique, ils auraient peut-être intérêt à redescendre dans le Sud...

— Voilà qui est parler, mon gars ! Vous n'avez qu'à me les envoyer, et on fera le nécessaire. C'est notre Sud américain, pays du bonheur, qui est leur vraie patrie.

Les deux jeunes, au fond de la pièce, écoutaient, maintenant, sans cacher leur curiosité, et, quand Barry répondit : « Je suis tout disposé à vous croire ! », leurs bouches s'ouvrirent de stupeur.

Le jeune homme blond qui, debout près de la fenêtre, observait la foule houleuse, commençait à la découvrir sous un jour nouveau. Ces gens lui apparaissaient candides et crédules, et il eut du mal à s'empêcher de sourire en songeant à quel point ce serait facile...

Puis une idée lui traversa l'esprit et, le sourcil froncé, un vague soupçon au cœur, il jeta un coup d'œil à Barry. « Ce négro, décidément, il y va trop franco pour être sincère », songeait-il.

Mais le colonel ne semblait être visité par aucun doute.

— Faites-moi confiance, mon gars, et nous prendrons soin de vos familles.

— Je vous fais confiance, Monsieur. Je sais que vous agirez au mieux de leur intérêt. Mais je crains que notre chef, le Révérend O'Malley, ne désapprouve ma façon de voir.

Une double rangée de fausses dents luisit sous la moustache neigeuse du colonel.

— Ne vous tracassez pas pour lui, mon gars ! On va s'occuper de lui et dénoncer son action anti-américaine.

Barry se pencha sur le bureau, baissa la voix :

— Pour tout dire, on a quatre-vingt-sept familles sur les bras — les valises faites, prêtes à partir. Si je pouvais leur annoncer que vous êtes disposé à leur payer leur prime...

— Mon gars, ils la tiennent, leur prime, pareil que s'ils l'avaient sur leur compte en banque ! Allez leur annoncer ça !

Ayant dit, le colonel roula le manille entre ses lèvres, pour découvrir, au bout d'un moment, qu'il s'était éteint.

Il le jeta sur le sol d'un geste négligent, en choisit un autre avec soin, dans un étui d'argent qu'il avait tiré de sa poche-poitrine. Puis il en coupa le bout avec un coupe-cigare, qu'il avait tiré de sa poche de veste, planta le cigare entre ses lèvres et le fit rouler derechef, afin d'en humecter le bout. Simultanément, Barry et le jeune homme blond firent jaillir la flamme de leur briquet, mais ce fut la flamme de Barry que choisit le colonel.

Barry reprit :

— Je tenais à préciser ce point, Monsieur. Mais il y a autre chose... Nous avons inscrit un millier de personnes et j'ai l'intention de vous vendre la liste complète...

Pendant un instant, le jeune homme blond et le colonel restèrent figés. Puis les dentiers du colonel étincelèrent, une fois de plus.

— Si j'ai bien entendu, mon gars, dit-il avec aisance, vous avez prononcé le mot « vendre ».

— Eh bien, Monsieur, répondit Barry, d'une voix plus basse et plus rauque, c'est normal que je vous demande un petit quelque chose, vu les risques. Vous comprenez, c'est une liste très secrète, et on a mis des mois pour dégouter tout ce monde et pour l'embringuer. Et s'ils apprenaient que je vous refile cette liste, ils seraient foutus de faire du schproum — même s'il s'agit de leur propre intérêt. Quant à moi, je voudrais bien aller me mettre au vert pour un temps. Vous me comprenez, Monsieur ?

— Mon gars, c'est parfaitement clair. (Le colonel tira quelques bouffées de son manille aux bouts tronqués.) Moi, j'aime bien jouer cartes sur table. Vous en voulez combien, de votre liste ?

— J'ai idée qu'avec cinquante dollars par famille, j'aurais mon compte.

— Mon p'tit gars, vous me bottez bien, tout nég' que vous êtes ! déclara le colonel. (Le blondinet plissa le front et ouvrit la bouche, comme pour placer son mot, mais le colonel ne lui prêta aucune attention.) Eh bien, voilà, Barry, je ne suis pas sans me rendre compte que votre situation est particulièrement délicate et je ne veux pas compromettre votre travail et votre crédit en vous laissant revenir dans ce bureau sous les yeux de vos frères de race, qui ne manqueront pas de concevoir des soupçons. Je vais

donc vous dire ce que vous allez faire. Vous allez m'apporter cette liste à minuit. Je vous attendrai dans ma voiture, au bord de la rivière, sous le métro aérien qui dessert le terrain de polo. Et vous serez payé recta. À cette heure-là, il fera noir et l'endroit sera désert. Vous ne risquez pas d'être aperçu.

Barry hésita. Il semblait déchiré entre la crainte et la cupidité.

— Pour ne rien vous cacher, Monsieur, moi, j'ai peur du noir, avoua-t-il.

Le colonel eut un gloussement amusé.

— Vous avez rien à craindre, petit gars. Le noir n'a jamais mordu personne. Et vous serez aussi peinard que dans les bras de Notre Seigneur. Je vous en donne ma parole.

Barry parut soulagé.

— Eh bien, Monsieur, si j'ai votre parole, je suis tranquille qu'il ne m'arrivera rien. Je serai au rendez-vous à minuit tapant.

Là-dessus, sans plus de cérémonies, le colonel le congédia du geste.

Le blondinet commença :

— Vous avez vraiment confiance en ce...

Pour la première fois, le colonel laissa paraître quelque agacement. Il fronça même les sourcils. Le jeune homme resta coi.

Quant à Barry, il avait remarqué, en traversant le magasin, le petit écriteau, portant les mots : « *Recherchons : une Balle de Coton.* »

Il y eut comme un déclic dans son cerveau, mais, malgré ses efforts, il ne parvint pas à évoquer un souvenir précis.

X

À 10 heures du matin, le colonel Calhoun, toujours installé à son bureau, prenait son petit déjeuner. Le repas venait de chez un traiteur, situé plus bas, dans la même rue. Le colonel semblait vouloir montrer aux badauds qui se pressaient derrière la vitrine et regardaient par les interstices, entre les affiches, quel serait leur régime s'ils signaient leur bulletin et retournaient dans le Sud. Ce petit déjeuner était donc composé d'un bol de bouillie de maïs noyée de beurre frais, de quatre œufs au plat, de six saucisses frites et assaisonnées «comme chez soi», de six galettes feuilletées «bonne-maman» épaisses de deux centimètres, fendues en deux et abondamment tartinées de beurre fermier, et d'un pot d'authentique mélasse au sorgo du Mississippi. En fait, le colonel, qui avait fourni ses propres provisions, avait pu mettre la main sur un cuisinier «du pays» pour les lui préparer. Près de son assiette se dressait un grand verre de bourbon, légèrement allongé d'eau claire.

La foule qui voyait le colonel enfourner la bouillie, les œufs et la saucisse, et mordre dans sa galette, ressentit un petit pincement au cœur. Et quand, sous ses yeux, il

arrosa les victuailles d'une épaisse couche de mélasse au sorgo, elle connut la vraie nostalgie.

Un homme déclara : « Je descendrais bien au pays pour casser la croûte, si j'étais sûr qu'on me retiendrait pas pour la nuit ! »

Un autre renchérit : « Quand je vois c'te bouffe, ça m' fait mal à l'estom', et ça m' fait mal au kiki aussi, comme si j'avais reçu un grand coup de couteau ! »

Bill Davis, le jeune homme bien propre engagé par le Révérend O'Malley en qualité d'agent recruteur pour le Retour en Afrique, pénétra au siège du Groupement pour le Retour dans le Sud, à l'instant où le colonel Calhoun avalait une énorme bouchée de bouillie à la mélasse, de saucisse et d'œuf. Bill se planta devant le bureau, la tête haute, l'air résolu.

— Colonel Calhoun, mon nom est M. Davis, proclama-t-il. Je représente le Mouvement pour le Retour en Afrique et j'ai à vous parler.

Le colonel leva sur Bill Davis son œil bleu et glacé, tout en mastiquant d'un mouvement lent et régulier. Mais il l'examina plus longuement qu'il ne l'avait fait pour Barry Waterfield. Quand il eut fini de mastiquer, il se rinça la bouche avec une goulée de bourbon à l'eau, s'éclaircit la gorge et dit :

— Revenez dans une demi-heure, quand j'aurai fini de manger.

— Ce que j'ai à vous dire, vous allez l'entendre tout de suite, rétorqua Davis.

Le colonel le regarda de nouveau, avec attention. Le blondin, qui était resté au fond du magasin, s'avança de quelques pas. Les deux jeunes Noirs, derrière leurs bureaux, cessèrent d'agiter des paperasses et prêtèrent l'oreille.

— Bon, eh bien, que puis-je pour vous... euh... c'est quoi, votre nom, déjà ?

— Mon nom est Monsieur Davis et je ne vais pas y aller par quatre chemins. Foutez le camp d'ici et qu'on ne vous revoie plus dans cette ville !

Le blondin commença à contourner le bureau et Bill Davis se mit en position pour lui balancer son poing à la figure. Mais, d'un geste, le colonel arrêta son subordonné.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda Calhoun.

— C'est tout, répondit Bill.

— Eh bien, vous l'avez dit !

Là-dessus, le colonel se replongea dans son repas.

Quand Bill réapparut, la foule se fendit pour lui livrer passage. Personne ne savait ce qu'il avait dit au colonel, mais, à tout hasard, l'assistance l'approuvait. Il avait affronté ce vieux schnock blanc et lui avait cassé le morceau. Il avait droit au respect général.

Une demi-heure plus tard, les manifestants apparurent, à croire qu'ils s'étaient tenus prêts, attendant le signal. Ils descendirent la 7^e Avenue, arborant une banderole « Retour en Afrique » et des placards où on lisait : « Homme blanc, va-t'en ! Homme noir, reste là ! » Les manifestants proprement dits étaient au nombre de vingt-cinq, mais près de trois cents supporters leur avaient emboîté le pas. Ils formèrent un demi-cercle devant l'agence du « Retour dans le Sud », puis s'ébranlèrent. Ils psalmodiaient, tout en marchant : « Tire-toi, homme blanc, pendant qu'il est temps ! Tire-toi, homme blanc, pendant qu'il est temps ! » Bill Davis, flanqué de deux Noirs d'un certain âge, s'était posté près de la porte.

La foule noire envahissait la chaussée, arrêtant la circulation, se pressait sur les trottoirs à perte de vue. L'atmosphère devenait tendue. Un jeune homme de couleur surgit en brandissant une brique avec l'intention évidente de la balancer dans la vitrine. Un supporter du Retour en Afrique l'empoigna et lui arracha la brique : « Pas de ça, fiston, dit-il. On manifeste dans le calme ! »

Soudain, la plainte lointaine des sirènes de police se propagea dans l'air. Le vagissement lugubre s'amplifiait rapidement. Les voitures de police s'approchaient, clamant leur angoisse, telles des âmes damnées.

La première stoppa, dans un cri strident, sur le côté de la rue interdit au stationnement, et deux agents blancs en uniforme bondirent sur la chaussée, pistolet au poing, en brailant : « Circulez ! Dégagez la rue ! Tout le monde sur les trottoirs ! »

Puis une autre voiture fit hurler ses freins et d'autres flics en jaillirent, brandissant leurs pistolets, comme les danseurs d'un ballet macabre et bien rodé. Puis une troisième apparut. Puis une quatrième.

La foule devint menaçante. Des incidents éclataient de proche en proche.

Un flic bouscula un homme. L'homme dit : « Me bousculez pas, vous ! » Le flic leva le poing. L'homme se mit en garde. Un autre flic intervint.

Une femme tomba et fut piétinée. Elle brailla : « Au secours ! À l'assassin ! » La foule se rabattit vers elle.

Enfin, le capitaine du commissariat arriva dans un camion-son de la police et parvint à rétablir l'ordre. La circulation avait été bloquée et les voitures immobilisées sur une longueur de six kilomètres. Lentement, elles commencèrent à se mettre en mouvement, et, derrière les

vitres des portières, des têtes curieuses cherchaient à déceler la cause de tout ce chambard. La foule, qui avait été refoulée sur les trottoirs, commençait à se disperser.

La capitaine parlementa avec Bill Davis et les deux hommes qui l'accompagnaient et qui étaient les conseillers juridiques du Mouvement pour le Retour en Afrique. Ils obtinrent que le piquet de manifestants ne comprenne plus que neuf personnes. Les autres piétinèrent donc aux alentours, en attendant les événements.

Le capitaine pénétra enfin dans l'Agence pour le Retour dans le Sud et interrogea le colonel Calhoun. Les papiers du colonel étaient en règle. Il fit état d'une autorisation pour l'embauche de la main-d'œuvre et sa transplantation dans le Sud. Le capitaine détacha alors dix policiers, qu'il mit en faction devant la porte de l'agence, pour le maintien de l'ordre, et deux voitures de police, pour le déblocage de la circulation.

Le jeune homme blond demanda au colonel Calhoun :
— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Le colonel Calhoun répondit : « C'est de la bonne publicité... » et alluma un nouveau manille. Puis il fut midi, et les deux jeunes employés noirs se faulèrent par la porte de derrière, pressés d'aller déjeuner.

*

Un peu plus tard, ce même après-midi, l'un des manutentionnaires de M. Goodman se trouva mêlé à la foule des manifestants pour le Retour en Afrique, qui faisaient les cent pas devant l'agence pour le Retour dans le Sud.

Il avait pris un bain, il s'était rasé et s'était habillé en propre pour la grande sortie du samedi. Et, soudain, son

regard tomba sur le petit écriteau dans la vitrine : « Recherchons : une Balle de Coton. » Il s'avança vers la porte. Un sympathisant du Retour en Afrique l'empoigna par le bras.

— Vas-y pas, mon pote ! Tu vas pas marcher dans leur combine à la mie de pain, quand même !

— Moi, je m'en ressens pas pour descendre dans le Sud. J'y ai jamais mis les pieds. Je veux juste lui causer, à ce carafon.

— Eh bien, si c'est ça, vas-y !

Le manutentionnaire s'avança vers le bureau du colonel Calhoun et déclara :

— Colonel, je suis le gars que vous cherchez. Je m'appelle Josh.

Le colonel Calhoun le toisa, comme de coutume, d'un œil bleu et froid. Il semblait peu intéressé.

Le jeune homme se tenait debout à côté de lui.

— Eh bien, Josh, en quoi pourriez-vous m'être utile ? fit le colonel en exhibant son dentier.

— Je peux vous avoir une balle de coton, répondit Josh.

Toutes les personnes présentes se pétrifièrent. Le colonel, qui retournait le manille entre ses lèvres, n'acheva pas son geste. Le jeune homme blond, qui s'apprêtait à s'asseoir, resta en suspens. Puis, brusquement, ils se réanimèrent. Lentement, sans le moindre changement d'expression, le colonel repiqua le manille entre ses lèvres et se mit à tirer dessus. Le jeune homme blond se redressa, puis se pencha légèrement pour dévisager Josh en silence.

— Vous cherchez bien une balle de coton ? fit Josh.

— Où pensez-vous trouver une balle de coton, mon gars ? demanda le colonel d'un ton négligent.

— Y en a une au dépôt de ferraille où je travaille.

Le jeune homme blond expulsa son souffle en un soupir déçu.

— Un chiffonnier nous l'a vendue pas plus tard que ce matin, poursuivit Josh, espérant obtenir une bonne offre.

Le jeune homme se raidit de nouveau, mais le colonel paraissait détendu et plein de bienveillance.

— Il ne l'a pas volée, au moins? On ne veut pas de marchandise volée ici, fit-il.

— Oh non, il ne l'a pas volée, Tonton Bud, ça, j'en suis sûr, protesta Josh. L'a dû la trouver dans un coin...

— Une balle de coton? fit le colonel, sceptique.

— Y a des chances, déclara Josh. Il passe ses nuits à draguer dans les rues de Harlem, et à ramasser les affaires que les gens ont foutues en l'air, ou alors paumées. Où voulez-vous qu'il vole une balle de coton?

— Et comme ça, il vous l'a vendue, ce matin même?

— Pour sûr... Du moins, c'est à M. Goodman qu'il l'a fourguée. M. Goodman, c'est le propriétaire du dépôt... Moi, je suis juste l'employé. Mais je peux vous l'avoir, cette balle.

— Quand ça?

— Eh bien, en ce moment, par exemple, y a personne là-bas. On ferme le samedi midi, et M. Goodman, il rentre chez lui. Mais je peux vous la chercher, la balle, s'il vous la faut vite.

— Comment ça?

— Eh ben, voilà... J'ai la clef du dépôt. Alors ça sert à rien de déranger M. Goodman. Je peux vous la vendre, moi-même, c'te balle.

— Dans ce cas, dit le colonel entre deux bouffées de cigare, on va vous prendre devant la gare de la Cent vingt-cinquième Rue, ce soir à dix heures.

Josh parut hésiter.

— D'accord... mais combien vous me payez ?

— Dites votre prix !

— Cent dollars, fit Josh.

Il attendit, le souffle court.

— Va pour cent dollars, fit le colonel.

XI

Étendue sur le divan de son salon, Iris lisait le magazine *Ébène*, tout en mangeant des chocolats. Depuis vingt-quatre heures, elle était l'objet d'une surveillance policière. Une auxiliaire de la police avait passé la nuit dans sa chambre à coucher et un agent était resté en faction dans son salon. Maintenant, un seul officier de police assurait sa garde, avec ordre de ne pas la perdre de vue. Il la suivait donc d'une pièce à l'autre, et gardait même un œil sur la salle de bains, bien qu'il y eût raflé toutes les lames de rasoir et les autres accessoires susceptibles d'être utilisés à des fins extrêmes.

Pour l'instant, assis dans un fauteuil rembourré, il feuilletait un livre intitulé : *Sexe et Races*, de W. R. Rogers, le seul livre qu'il y eût dans l'appartement à l'exception de la Bible et de la Vie de Marcus Garvey. Pour tout dire, l'officier de police s'ennuyait ferme. Cette mission n'était pas du tout à son goût. Mais le capitaine, qui avait la conviction que, tôt ou tard, Deke O'Hara chercherait à joindre sa femme, ou vice-versa, ne voulait rien laisser au hasard. On avait branché une écoute sur la ligne ; le standardiste avait pour consigne de repérer tous les appels de l'extérieur et

une voiture de ronde, dotée d'un téléphone, avec quatre policiers à bord, attendait dans la rue, à une cinquantaine de mètres de l'immeuble.

Le capitaine, en somme, se languissait de Deke, comme un damné d'un grand verre d'eau glacée.

Brusquement, Iris jeta son magazine et se redressa. Elle portait un ensemble de soie imprimée, dont la jupe s'était retroussée sur une cuisse jaune et tendre, épanouie au-dessus d'un bas de nylon fauve.

Le livre échappa aux doigts de l'officier de police.

— Qu'est-ce que vous attendez pour me boucler, nom d'un chien, et qu'on en finisse ? explosa Iris.

Sa voix vulgaire, éraillée, agaçait l'oreille du représentant de l'Ordre et sa sensualité poissarde le tracassait. C'était un homme casanier, bon mari et père de trois enfants, que ce corps voluptueux et parfumé, à l'animalité envahissante, mettait mal à l'aise. Son âme puritaine s'en offusquait et le remord assaillait son esprit. Mais il était parfaitement maître de ses impulsions.

— Je suis les instructions, Madame, répondit-il d'un ton conciliant. Mais si jamais vous vous décidiez à vous présenter au commissariat de votre plein gré, je vous accompagnerais volontiers.

— De la merde, répondit-elle, en lui jetant un regard dégoûté.

L'officier de police était de haute taille et d'âge mûr, le cheveu roux, le crâne dégarni, le dos légèrement voûté. Sa petite figure ratatinée entre d'énormes oreilles rouges lui donnait une apparence simiesque et sa peau blafarde était semée de grosses taches de son brunes. Il dépendait du commissariat du quartier et son complet d'été était si fripé qu'on pouvait croire qu'il avait dormi avec.

Iris l'évaluait du regard.

— Si t'étais pas si blêche, mon vicelot, on pourrait passer le temps à faire l'amour, déclara-t-elle tout à coup.

Un soupçon effleura le capitaine : c'était peut-être à cause de son physique que le capitaine l'avait mis sur le boulot... Son amour-propre en fut piqué. Mais il sourit et répondit sur le mode amusé :

— J'ai qu'à mettre ma tête dans un sac !

Elle esquissa un sourire, puis son regard s'éclaira, et l'on put lire sa résolution sur son visage.

— C'est bon, dit-elle en se levant.

Il parut affolé :

— J'ai dit ça pour rire, protesta-t-il niatement.

— Je vais me déloquer, mais toi, quand tu te ramèneras, faut pas qu'on voie autre chose que tes yeux et ta bouche.

Il sourit encore, l'air penaud :

— Vous savez bien que je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi pas ? fit-elle. T'as jamais sauté une fille comme moi.

Une rougeur ardente monta aux joues du policier. On aurait dit que sa figure avait pris feu. Il avait l'air confus du petit garçon surpris à s'amuser tout seul.

— Voyons, Madame, soyez raisonnable. Cette surveillance ne va pas durer éternellement...

Elle pivota vivement sur ses hauts talons et s'en fut vers la cuisine. Sa démarche suggestive était celle d'une putain racolant le client. Mais les consignes étaient là. Force lui fut de suivre Iris, tout en maudissant l'instinct qui mettait sa volonté à si rude épreuve.

Iris se mit à inspecter le garde-manger, sans lui prêter attention. Il l'observait, tout frémissant, comme s'il crai-

gnait qu'elle ne mette la main sur un pistolet. Mais elle finit par trouver ce qu'elle cherchait — un sac en papier marron.

Elle se retourna, tenta de lui enfiler le sac sur la tête, mais il fit un bond en arrière, les mains en avant, plus affolé que si elle avait brandi devant son nez un serpent à sonnette vivant.

— C'est pour voir si ça va, expliqua-t-elle, en enfilant le sac sur sa propre tête. Dis donc, tu serais pas de la pédale, des fois ?

Il fut outré : voilà qu'elle mettait sa virilité en doute ! Mais il se consola en songeant que, dans d'autres circonstances, il aurait troncé cette pute jaune jusqu'à ce qu'elle crie au secours.

Elle se faufila vers la porte, lui coula un regard oblique, l'effleura de la hanche. Puis, elle s'ébroua longuement, agita, d'un geste de défi, le sac au-dessus de sa tête, et pénétra dans la chambre.

Il se demanda si, là encore, il fallait qu'il la suive. « Cette garce, se dit-il, elle commence à me courir ! Et, après tout, y a pas qu'elle qui sache faire l'amour... Tiens, ma femme serait bien... » Il s'interrompit — ce genre de considérations n'allait le mener nulle part... Il abandonna la lutte et suivit Iris. « Un ordre est un ordre », songeait-il.

Il la vit, des ciseaux à ongles à la main, en train de couper des trous pour les yeux dans le sac en papier. Ses oreilles s'embrasèrent. Du regard, il chercha un téléphone dans la chambre, mais n'en vit pas. Mais ce qu'il voyait, bien malgré lui, c'était Iris en train de découper une fente pour la bouche. Et, tout naturellement, son regard dériva vers les grandes lèvres capiteuses de la femme. Elle les humecta et laissa pointer le bout de sa langue.

— Dites donc, Madame, vous exagérez ! protesta-t-il.

Elle fit semblant de ne pas l'entendre, évaluant du regard l'écart de ses yeux. Puis elle découpa les trous pour ses oreilles. Les oreilles du malheureux cuisaient. Iris, cependant, examinait son œuvre. L'officier de police en fit autant.

— Faut quand même que tu respires, mon mignon, pas vrai ? fit-elle et, promptement, elle découpa un rond à la hauteur du nez.

— Sortez de là ! cria-t-il. Vous allez vous asseoir et vous tenir tranquille !

Sa voix, qu'il aurait voulue sévère, était trahie par la boule qui lui obstruait la gorge.

Iris traversa la pièce, alla vers le petit pick-up posé sur une table près du mur, mit un disque de blues, lent et sensuel, et, pendant un moment, fit onduler son corps languoureusement, tout en faisant claquer ses doigts.

— Je vais être obligé d'user de la force ! avertit le policier.

Elle pivota, ouvrit les bras et avança sur lui :

— Use de ta force, mon mignon ! dit-elle.

Il lui tourna le dos et alla se planter sur le pas de la porte. Elle s'approcha de la glace, ôta ses boucles d'oreilles, son collier et se passa lentement les doigts dans les cheveux, tout en sifflant en sourdine un accompagnement au blues. Elle semblait se désintéresser de son compagnon. Puis, brusquement, elle enleva son corsage et fit tomber la jupe à ses pieds.

Le policier se retourna pour voir ce qu'elle faisait et manqua de s'étrangler.

— Faites pas ça ! brailla-t-il.

— J'ai bien le droit de me déshabiller dans ma propre chambre !

Il fit quelques pas, saisit la chaise devant la coiffeuse, la posa dans l'embrasure de la porte et s'y installa, avec une mimique farouche.

— C'est bon, allez-y ! dit-il, en se tournant de biais, afin de pouvoir veiller au grain du coin de l'œil.

Elle ajusta la glace pour qu'il puisse y voir son image, puis tira la combinaison par-dessus sa tête. Maintenant, son corps jaune et onctueux n'était plus vêtu que d'un soutien-gorge diaphane, sans bretelles, et d'une minuscule culotte noire, ornée de dentelle, qui cachait le porte-jarretelles.

— Si ça te fait peur, t'as qu'à rentrer chez toi ! railla-t-elle.

Il grinçait des dents, mais détournait obstinément le regard.

Alors, elle ôta culotte et soutien-gorge et, toujours plantée devant la glace, souleva ses seins et se mit à les caresser lentement. Avec son porte-jarretelles, ses nylons et ses hauts talons elle était plus nue que nue. Elle vit le flic qui l'observait à la dérobée dans la glace et se mit à rouler du ventre et des hanches.

Il avala. Depuis le cou et en remontant, il était en proie à une fureur noire, mais depuis le cou et en descendant, il était saisi d'une frénésie libidineuse. Ses entrailles n'étaient plus qu'un champ de bataille où s'affrontaient volonté et concupiscence. Quant à sa chair, elle subissait le contre-coup de ce conflit sous forme de tortures indicibles. Des zones entières de son corps s'étaient embrasées et il avait l'impression que les flammes lui sortaient des pores. Il se tortillait sur sa chaise, sous l'effet d'un malaise toujours croissant.

D'un geste éloquent, comme une strip-teaseuse qui se

dépouille de son dernier colifichet, elle ôta son soulier et le lui jeta au creux des genoux. Il l'envoya voler avec colère. Elle ôta l'autre soulier et le lança sur ses genoux. Cette fois, il refusa d'y toucher. Elle ôta ses bas et son porte-jarretelles, s'avança vers lui et les lui drapa autour du cou.

Il se leva d'un bond, comme un diable à ressort et couina :

— C'en est trop !

— Ça commence à peine ! répondit-elle, en se plaquant contre lui.

Il chercha à la repousser, mais elle s'accrocha à lui de toutes ses forces, le ventre en avant, l'enlaçant de ses jambes. Une odeur de femme échauffée et parfumée monta à ses narines et le submergea.

— Garce de pute ! grinça-t-il, en la faisant reculer vers le lit.

D'une torsion de hanche, elle se dégagea de son étreinte.

— Faut d'abord ôter tes frusques, pédoque ! siffla-t-elle. Ça peut attendre deux minutes, non ?

Il arracha sa veste, en grondant :

— Tu vas voir si je suis une pédale !

Il fut, néanmoins, assez lucide pour suspendre son étui à pistolet au bouton de porte extérieur, mais il faussa la fermeture à glissière de son pantalon et fit sauter les boutons de sa chemise. Allongée sur le lit, Iris fixait sur lui un regard de défi, image même de la pute éternelle qui hante le cerveau des puritains. Quand il fut nu, il s'élança sur elle, mais, une fois de plus, elle le repoussa.

— Faut d'abord enfiler ta cagoule, dit-elle.

Elle saisit l'objet et le lui plaqua sur la figure mais le devant derrière.

— Et allez donc ! cria-t-elle.

Aveuglé, il porta vivement les mains à son visage, pour arracher le sac, mais, plus prompte que lui, Iris avait soulevé le masque en papier et l'avait remis dans le bon sens. Les yeux, la bouche, le nez, les oreilles étaient maintenant visibles.

— Vas-y, mignon, vas-y ! cria-t-elle encore.

Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit. D'un bond, le policier quitta le lit, comme piqué par un aspic, et sa fièvre s'éteignit tel un lampion. Dans sa hâte, il renversa une chaise, se cogna les tibias, et emboutit le montant de la porte. Des jurons fusaient de ses lèvres en geysers obscènes. Son corps blanc, efflanqué, voûté, semé de poils roussâtres, se mouvait indécis, pareil à celui d'un ombie.

D'un geste preste et agile, Iris ouvrit un tiroir secret, au bas du lit, décrocha le récepteur du téléphone qui y était caché, hurla : « Au secours ! » et raccrocha précipitamment.

Le flic, dans son affolement, ne l'entendit même pas. Il prit la communication dans le salon, et prononça, tout oppressé :

« Henderson à l'appareil... » Mais la ligne était déjà coupée. Iris entendait le cliquetis du récepteur, tout en enfilant un manteau de sport et en ramassant ses chaussures.

— Allô ? Allô ? braillait le flic.

Iris s'élança hors de la chambre, ses souliers à la main. Elle prit pourtant le temps de fermer la porte à clef, de fourrer la clef dans sa poche, puis, toujours pieds nus, elle traversa la cuisine et sortit par la porte de service.

— Votre correspondant a raccroché, prononça la voix placide du standardiste.

Le flic s'était tout de suite douté que l'appel venait de la

voiture de police stationnée dans la rue. Sous son crâne, ce fut l'explosion de la panique, car il n'avait rien sur lui, pas même son pistolet. Il se précipita vers la chambre, arracha le pistolet à la poignée et voulut ouvrir, mais dut aussitôt se rendre à l'évidence : la porte était fermée à clef. L'épouvante le saisit. Il n'osait pas faire sauter la serrure d'un coup de pistolet, car ses collègues de la voiture de ronde seraient là d'un instant à l'autre et ça allait barder pour son matricule. Il voulut forcer la porte à coups d'épaule, mais le bois était solide et son épaule lui fit mal. Quant au sac à papier qui lui couvrait la tête, il l'avait complètement oublié.

Ses collègues de la voiture de ronde arrivèrent, coude au corps, et ouvrirent la porte d'entrée avec un pas. N'avaient-ils pas entendu dans leur récepteur une femme appeler au secours ?

Ils ne pouvaient savoir ce qui les attendait, mais étaient préparés au pire. Aussi pénétrèrent-ils dans l'appartement pistolet au poing. La première pièce était vide. Ils se hâtaient vers celles du fond, lorsque, soudain, ils se figèrent, comme s'ils s'étaient cognés dans un mur invincible et blindé.

Au bout du couloir, un homme blanc, le derrière à l'air, mais la tête dans un sac à papier et un étui de pistolet à la main, cherchait à faire sauter la porte de son épaule nue.

Ce fut une explosion de rire homérique et personne ne sut jamais qui avait donné le signal de la rigolade...

*

Iris descendit pieds nus l'escalier de service. Son manteau sport de gabardine mastic, sans boutons, était serré à

la taille par une ceinture et l'on ne pouvait deviner qu'il enveloppait un corps nu.

À la porte de service, qui donnait sur St-Nicholas Avenue, Iris enfila ses chaussures et jeta un coup d'œil dehors.

Devant l'entrée de la maison voisine, une voiture était arrêtée, son moteur tournant au ralenti. Une femme élégante en descendit et courut vers la porte. Iris la catalogua tout de suite : biznesseuse de 5 à 7, ou bourgeoise infidèle. L'homme au volant fit d'une voix étouffée : « À bientôt, mon lapin ! » La femme agita les doigts en réponse et disparut.

Iris s'approcha vivement de la voiture, ouvrit la portière et s'installa près du conducteur, avant même qu'il eût embrayé. L'homme se tourna vers elle et dit : « Salut, poupée ! » comme s'il la connaissait depuis toujours.

— Démarre, papa ! dit Iris.

Il décolla du trottoir, et se mit à remonter St. Nicholas Avenue.

— T'y cours, ou tu te barres ? demanda l'homme.

— Ni l'un ni l'autre.

Quand ils eurent atteint l'église de la 142^e Rue, elle ajouta :

— Tournez à gauche, et remontez vers Convent Avenue.

Il tourna à gauche, s'engagea dans la rue en pente, longea l'église, au niveau de Hamilton Terrace, et gagna la section calme de Convent Avenue, au nord de City College.

— C'est là, déclara-t-elle, lorsqu'ils furent à la hauteur d'un grand immeuble résidentiel. Et elle ajouta : « C'est au poil, Papa... »

— « Ça pourrait être mieux, fit-il remarquer.

— Plus tard, dit-elle, en sautant sur le trottoir.

— Tu reviens ? cria-t-il à sa suite, mais elle ne l'entendit pas.

Elle traversa la rue en courant, escalada les marches et s'engouffra dans le hall du grand immeuble cossu, qui comportait deux ascenseurs automatiques. L'un était libre. Elle monta au troisième étage, et gagna la porte, au bout du palier. Un homme au visage grave lui ouvrit la porte. Ses bretelles noires étaient plaquées sur une chemise d'un blanc éteint et retenaient un pantalon de serge foncée. Il avait l'allure trompeuse d'un diacre dans une église prospère.

— Je veux voir Barry Waterfield, dit Iris.

— Lui, il tient pas à vous voir, déclara le personnage. L'a déjà de la compagnie.

— Déhotte, bouffi ! dit Iris, en le bousculant. Et t'avise pas de gaffer par les trous de serrure.

Elle connaissait la chambre de Barry, mais la porte en était fermée, et elle dut frapper.

— Qui c'est ? fit une voix féminine.

— Iris. Dites à Barry de m'ouvrir.

La clef tourna et Barry, sommairement vêtu d'une robe de chambre de soie violette, s'effaça devant la visiteuse, mais il se hâta de refermer la porte dès qu'elle eut passé le seuil. Une femme, à la peau couleur banane et apparemment nue, était couchée dans le lit, le drap tiré jusqu'au menton.

Des vêtements recouvraient l'unique fauteuil, aussi Iris s'assit-elle sur le lit, sans prêter d'attention à la femme nue.

— Où il est, Deke ? demanda-t-elle à Barry.

Il eut une hésitation.

— Il va bien, dit-il enfin. L'a une planque sûre.

— Si t'oses pas causer, t'as qu'à écrire !

Il semblait de plus en plus mal à l'aise.

— Comment t'as fait pour filer ? demanda-t-il.

— Ça me regarde ! glapit-elle.

— T'es sûre d'avoir pas été suivie ?

— Me fais pas rigoler ! Si les flics te cherchaient, y a longtemps qu'ils t'auraient alpagué. Alors, t'as qu'à me dire où c'est qu'il se planque, Deke ; quant à la gamberge, tu la laisses à d'autres.

— Je vais lui passer un coup de bigo, dit-il, en déverrouillant la porte.

Iris se redressa pour le suivre, mais sentit, au même instant, contre sa hanche, la pression d'une jambe.

— Dis-y que je vais le voir, fit-elle.

Sans répondre, il sortit et tourna la clef de l'extérieur.

La femme couchée chuchota précipitamment :

— L'est chez Mabel Hill, à la Résidence Riverton...

Elle donna le numéro de la maison, celui de l'appartement et celui du téléphone.

— C'est Barry qui l'a dit, ajouta-t-elle. Je l'ai entendu.

Le visage d'Iris ne trahit aucune émotion.

— Mabel Hill ? répéta-t-elle. Y a bien une Mabel Hill que je connais vaguement... c'est la femme à John Hill, celui qui s'est fait rectifier.

— C'est elle, la poupée, murmura la femme.

Cette fois, Iris ne sut dissimuler sa rage. Barry revint et la dévisagea.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu l'as eu, Deke ? contra-t-elle.

Barry était un piètre comédien et elle comprit qu'il mentait, lorsqu'il lui répondit :

— Deke s'est tiré, mais il m'a laissé un message, comme quoi il va m'appeler. Il change de planque.

— Merci quand même, dit Iris en se levant.

La femme nue, sous le drap, parla :

— Attendez une minute, je vous ramène. J'ai ma bagnole en bas.

— Plus souvent ! fit Barry d'une voix rude, en la repoussant.

Iris poussa le verrou, ouvrit la porte : « Va te faire voir, bonnard de mes deux ! » dit-elle.

La porte claqua.

XII

Deke n'avait pas quitté l'appartement de Mabel, mais il y avait passé quelques mauvais quarts d'heure : la police, sous les traits de deux officiers de la Brigade Criminelle, s'était présentée à dix heures, pour faire subir à Mabel un contre-interrogatoire à son sujet. Caché dans un placard, il avait entendu tout ce qui s'était dit, les entrailles nouées à l'idée qu'il avait pu laisser traîner quelque objet compromettant, suant sang et eau à l'idée qu'ils pourraient perquisitionner dans l'appartement et suant tout court dans la chaleur suffocante et poussiéreuse du réduit. La poussière avait, en outre, irrité ses narines et il dut se mordre la lèvre pour retenir un éternuement. Enfin, sans arme, il se sentait tout désemparé et tout nu.

Puis ce fut la visite de l'homme des Pompes Funèbres qui faillit le surprendre dans la chambre et l'obligea à se cacher sous le lit. La discussion au sujet des frais d'enterrement dura si longtemps, que Deke finit par se demander si les deux avaient vraiment l'intention de porter le malheureux en terre, ou s'ils comptaient le garder au frais en vue d'une rançon.

Enfin, Mabel crut bon de faire le grand numéro de la

veuve éplorée, elle se lamenta sur son sort dans un déluge de larmes, piqua une crise de nerfs digne d'un meeting évangélique, et Deke dut la consoler en improvisant à son bénéfice l'éloge funèbre qu'il allait prononcer aux obsèques, le lundi matin. Tout en discourant, il envoyait John Hill aux cent mille diables et se maudissait de s'être laissé embringer par cette bourrique de veuve. Mais il finit par comprendre que toute cette frénésie hystérique s'apaiserait dans un lit. Plus tard, quand elle eut retrouvé assez de calme pour aller au rendez-vous avec le directeur des Pompes Funèbres et faire transférer le corps de la morgue, il se félicita d'être exempté de cette corvée macabre.

Il profita aussi de l'absence de Mabel pour appeler tous ses gros-bras et mit au point avec eux le travail de la soirée. Et lorsqu'elle rentra, plus excitée que jamais, elle trouva à qui parler. Ensuite, il traîna dans l'appartement, en caleçon, et but du bourbon à l'eau de seltz, pendant que Mabel, à la cuisine, s'occupait à il ne savait trop quoi. Soudain, le téléphone sonna.

C'était Barry. Il lui annonçait qu'Iris avait pris la tige et qu'elle cherchait à le joindre. Deke n'avait aucun envie de voir Iris, de plus il craignait qu'elle ne soit filée. Il donna donc à Barry des instructions en conséquence. Il préférait qu'Iris ignorât sa planque, pour le cas où la police la ramasserait. Les flics se débrouilleraient bien, le cas échéant, pour lui faire manger le morceau. Et puis, vingt dieux, elle était trop jalouse !

Avec humeur, il constata que Mabel avait écouté la conversation. Elle s'était confectionné un coca-cola glacé au citron et s'était assise près de lui.

— Heureusement qu'elle ne vient pas ! dit-elle.

— La jalousie est un des sept péchés capitaux, rappela-t-il.

Un instant il crut que Mabel allait avoir une nouvelle crise. Et il commençait à en avoir drôlement marre de ses crises.

Mais elle se contenta de poser sur lui un regard farouche.

— Oh, Révérend O'Malley, voulez-vous prier avec moi ?

— Tout à l'heure, grogna-t-il, en se levant pour remplir son verre.

Il était encore à la cuisine, en train de démouler des glaçons, quand la sonnette de l'entrée retentit. Les glaçons volèrent à travers les airs comme des oiseaux effarouchés, mais il ne prit pas le temps de les rattraper. Il repoussa le plateau dans son compartiment, fit claquer la porte du réfrigérateur et balança son whisky dans l'évier. Puis il s'élança vers le placard dans le couloir du fond, en face de la salle de bains, où étaient accrochés ses vêtements. En traversant la salle de séjour il fit signe à Mabel.

Dans le courant de la journée, il avait repéré le vieux revolver calibre 32 de John Hill et l'avait caché sur une étagère. Il s'en empara, sans ralentir sa course, et le serra dans sa main tremblante. Mabel était perplexe. Elle ne savait comment interpréter le signe de Deke : fallait-il ou non ouvrir la porte ?

La sonnette vibra de nouveau, longuement, avec insistance, comme si le visiteur savait trouver Mabel chez elle. Elle se décida à répondre. « De toute façon, songeait-elle, la chaîne de sûreté est mise. » Et puis même si la police surprenait le Révérend O'Malley dans l'appartement, elle n'aurait pas grand-chose à lui reprocher. Il était normal qu'il cherchât à récupérer le fric volé.

Mabel déverrouilla donc la porte et, aussitôt, quelqu'un

la poussa du dehors, mais la chaîne résista. Mabel aperçut alors le visage d'Iris qui grimaçait de rage.

— Ouvre cette porte, nom d'une pute ! grinça Iris de sa voix gutturale.

Ses lèvres se gonflaient, palpitaient et luisaient d'un éclat mouillé.

— L'est pas là, répondit Mabel, très décontractée, à l'abri de la porte bridée. Je parle du Révérend O'Malley, bien sûr...

— Je gueule un bon coup, j'ameute la police, et toi, t'auras qu'à lui resservir ton boniment ! menaçà Iris.

Force fut à Mabel de la laisser entrer. Elle referma la porte sur elle et raccrocha la chaîne. Iris, cependant, furettait déjà dans l'appartement comme un chien d'arrêt flairant le gibier.

Mais Deke avait tout entendu. Il sortit de son réduit, le corps en nage, le pistolet au poing.

— Tu peux pas te servir de tes méninges, nom de nom ? fit-il en s'adressant au dos d'Iris, qui prospectait la salle de bains.

Elle se retourna d'une pièce, et ses yeux se dilatèrent et flambèrent d'un feu noir, en voyant Deke vêtu de son seul caleçon. Son visage se convulsa, sous l'effet d'une jalousie démente. Elle ne voyait plus rien que son homme filant le parfait amour avec cette moins que rien.

— Espèce d'ignoble cochon ! cracha-t-elle d'entre ses lèvres palpitantes, dans un envol de postillons. Espèce de truqueur en peau de hareng ! Tu te débarrasses de moi et tu t'antifies avec c'te morue dessalée !

— Ta gueule ! fit-il d'un ton mauvais. Tu sais plus ce que tu dis !...

Mabel, qui s'était arrêtée dans l'embrasure de la porte

donnant sur la salle à manger, crut bon de mettre les choses au point :

— Le Révérend O'Malley, il cherche juste à récupérer notre fric. Sinon la police, elle va mettre la main dessus !

Iris lui fit face :

— Et au page, c'est comme ça que tu l'appelles aussi ? Tu lui dis « Révérend O'Malley » ? Ou alors, tu dis rien, parce que tu peux pas causer ?

— Je suis pas comme toi, moi ! rétorqua Mabel. Je fais ça comme le veut la nature !

Iris se jeta sur elle, cherchant à lui griffer la figure, et son manteau s'ouvrit soudain, dévoilant sa nudité. Mabel saisit Iris par les poignets et lui lança avec défi :

— Il m'a fait un gosse !

Iris, qui était stérile, perdit complètement la tête. Elle cracha au visage de Mabel et lui plaça un coup de pied dans les tibias. Mabel cracha au visage d'Iris et lâcha ses poignets pour lui empoigner les cheveux. Iris griffa le cou et les épaules de Mabel et lui déchira son peignoir. Deke, de sa main gauche, prit Iris au collet, le revolver toujours dans la main droite. Il était trop tard pour songer à le ranger et il ne voulait pas le laisser tomber sur le sol, de peur que le coup ne parte. Le manteau d'Iris fut arraché. Elle n'avait plus que ses chaussures. Deke, cependant, essayait de faire lâcher prise à Mabel, toujours agrippée à la chevelure d'Iris. Mais Mabel, zébrée de griffes et folle de rage, ne voulait rien savoir. Défigurée par la fureur, elle poussait des cris inarticulés.

— Ça suffit, les putes, crénom de nom ! grinça Deke.

Il se mit à frapper de son arme les doigts de Mabel. Il les écrasa sur le crâne d'Iris qui poussa un hurlement et traça huit balafres rouges le long de ses côtes. Deke lui

envoya son poing dans l'estomac, tandis que, de sa main gauche, il s'efforçait d'écartier Mabel, en tirant sur son peignoir. Le peignoir lui resta dans les doigts et Mabel fut nue, elle aussi. Iris s'acharnait sur elle comme une chatte en colère, et les égratignures qui couvraient son corps saignaient abondamment. Mabel lui fit basculer la tête en avant et la mordit à l'épaule. Iris, qui glapissait, la tête toujours baissée, aperçut le revolver dans la main de Deke. Aussitôt elle le lui arracha et vida le chargeur sur Mabel.

Les événements furent si rapides que le cerveau de Deke ne les enregistra pas tout de suite. Il avait bien entendu le tonnerre roulant des coups de feu, il avait bien vu le regard surpris et angoissé de Mabel, qui lâchait la chevelure d'Iris et lentement s'affalait. Mais c'était comme un cauchemar horrible, annonçant l'horrible réalité. Et puis, brusquement, cette réalité explosa sous son crâne comme une bombe à retardement. Frénétiquement, tout son corps entra en action, et son cerveau s'emplit d'un brouillard blanc et opaque. D'un direct du gauche, il frappa Iris à la poitrine et, d'un crochet du droit, à la gorge. Elle trébucha et il balança son pied nu dans son estomac. Comme elle se pliait en deux, il abattit son poing sur sa nuque et elle tomba à plat sur la figure.

Aussitôt, dans la tête de Deke, les explosions de la panique se succédèrent en chaîne, de plus en plus violentes. Il sauta par-dessus la forme prostrée d'Iris, fila vers le placard pour y prendre ses vêtements, mais, sur une impulsion, rebroussa chemin et ramassa vivement le revolver qu'Iris avait laissé tomber près d'elle. Il n'eut pas un coup d'œil pour Mabel. Obscurément, il se rendait compte qu'elle était morte, mais il se refusait à y penser. Et puis, en

un éclair, il se rappela qu'il n'avait pas de balles pour recharger l'arme, que ce revolver n'était pas le sien. Alors, brusquement, il le lâcha, comme si l'acier lui avait brûlé la main. Une fois de plus, il pivota sur ses talons, gagna d'un bond le couloir et fonça vers le placard. Le bouton de porte glissa entre ses doigts et l'un de ses hémisphères cérébraux éclata en blasphèmes tandis qu'une prière montait dans l'autre. Mais une certitude dominait tout : dans quelques minutes la police allait être là, car, même avant les coups de feu, il y avait eu dans l'appartement un barouf à réveiller les morts. Deke était sûr qu'un locataire au moins de cet immeuble de bourgeois noirs avait déjà téléphoné au commissariat. Il était convaincu surtout que la seule issue était la fuite, qu'il lui fallait débarrasser le plancher avant l'invasion policière. Sa vie était en jeu, oui... Et ces sacrées secondes qui galopaient, bordel de merde !... Mais il savait aussi qu'il n'aurait aucune chance de s'en tirer si sa tenue laissait à désirer. Quelque salopard méfiant ne manquerait pas de lui barrer la route... Or, il était désarmé.

Il s'habilla aussi vite qu'il put. «Grouille! Grouille! Grouille!» lui disait d'une voix intérieure. Et voilà ces sacrés doigts qui fondaient comme du beurre! Il mit bien sept cents ans — putain de sort! — à boutonner sa chemise et quelques siècles — misère de bonsoir! — à lacer ses souliers.

Il bondit vers la glace pour nouer sa cravate et s'assurer qu'aucune égratignure compromettante n'était visible sur sa personne. Sa figure sombre avait viré au gris poussière et ses yeux rétrécis avaient l'éclat sinistre du mauvais café, mais au moins les balafres étaient-elles bien camouflées!

Il hésitait entre deux solutions : descendre cinq étages par l'ascenseur et faire les deux derniers à pied, ou prendre l'échelle d'incendie et essayer de gagner le toit. Il ignorait comment était construit l'immeuble, si son toit était au même niveau que celui de ses voisins et s'il pouvait passer de l'un à l'autre. Et puis, il eut le sentiment qu'il oubliait quelque chose... et comprit, au même instant, que cette chose, c'était la vie d'Iris. La peur le poussait à retourner dans le salon, à reprendre le revolver et à achever la femme à coups de crosse, pour la réduire, une fois pour toutes, au silence.

Il sortit donc de la salle de bains et se précipita vers la pièce de séjour mais son élan fut brisé par des coups frappés à la porte. Alors, sur la pointe des pieds, il regagna la fenêtre de la chambre à coucher, qui donnait sur l'échelle d'incendie. Il l'ouvrit vivement, l'enjamba et se mit à descendre, sans même prendre le temps de réfléchir. De toute façon, il était trop tard pour peser sa décision. Il ne sentait même pas sous ses pieds les marches métalliques de l'échelle verticale. Anxieusement, il guettait une fenêtre ouverte.

L'échelle d'incendie aboutissait à une allée intérieure, desservant le bloc d'immeubles. Il ne pouvait donc être aperçu que par les locataires d'en face, ou par ceux de la maison qui se trouveraient à la fenêtre de leur chambre. À mi-chemin il aperçut un rideau agité par le vent, derrière une fenêtre à moitié ouverte. Il n'hésita pas. Il ouvrit la fenêtre toute grande et sauta à l'intérieur. L'appartement avait la même disposition que celui qu'il venait de quitter. La chambre à coucher était vide. Il la traversa sur la pointe des pieds, en faisant des vœux pour que les autres pièces le soient aussi, mais bien décidé à continuer son chemin, dût-il tomber sur un repas de noces.

Pendant qu'il gagnait le couloir du fond, il entendit une femme chanter dans la cuisine contiguë à la pièce de séjour. Il parvint à la porte, pour constater qu'elle était verrouillée et protégée par une chaîne. Sans bruit, en retenant son souffle, il poussa le verrou et ôta la chaîne. Les secondes tournoyaient autour de lui, elles le submergeaient. À la cuisine la chanson s'arrêta. Vivement il referma la porte et gagna au pas de course l'escalier de service. Une fois sur le palier, il entendit une voix féminine et lointaine qui demandait :

— Henry ? Où tu es, Henry ?

Il dévala l'escalier comme un bombardier en piqué et ne s'arrêta que dans le sous-sol. Des pas s'approchaient. Il se figea derrière la porte fermée de la cave, composa son visage et se mit à inventer des explications pour justifier sa présence en ces lieux. Mais les pas ne ralentirent pas et leur bruit décrut. Prudemment, il glissa un regard dans la cave. Il ne vit personne. Alors, il s'avança dans le sens opposé à celui des pas et arriva devant une porte métallique, fermée au verrou Yale. Il poussa le verrou, entrouvrit la porte et colla son œil à la fente.

Il reconnut la 135^e Rue. Une foule noire et dense déambulait sur les trottoirs, en chemise ou en maillot. Deux hommes mangeaient des pastèques devant la voiturette du marchand, qui avait rangé ses fruits sur un lit de glace. Des gosses se pressaient autour d'une autre voiture à bras, plus petite, où l'on vendait des cornets de glace pilée, arrosée de sirop. Les femmes échangeaient à tue-tête de menus propos, un pochard ondoyait le long de la rue en maudissant la terre entière, un mendiant aveugle s'ouvrait un chemin en frappant le sol de sa canne blanche et en faisant sonner sa sébille, un chien s'oubliait au milieu du trottoir,

une brochette d'hommes prenaient le frais sur les marches de l'église. Tout paraissait normal. Deke franchit le seuil, traversa la rue et se perdit rapidement dans le remous de l'humanité noire.

XIII

Quand Fossoyeur et Ed Cercueil vinrent prendre leur service à huit heures, le lieutenant Anderson leur annonça :

— On a retrouvé votre bagnole, abandonnée au coin de la Cent soixante-troisième Rue et Edgecombe Drive. Qu'est-ce que vous en dites ?

Fossoyeur cala une cuisse sur le coin du bureau, mais Ed Cercueil recula dans l'ombre. Le spécial 38 à canon long de Fossoyeur faisait une bosse à hauteur de son omoplate. Il réfléchit à la chose, ricana :

— Moi, ce que j'en dis, c'est qu'elle a été fauchée. Et toi, qu'est-ce que t'en dis, Ed ?

— Je dis qu'elle a été fauchée, ou, alors, elle s'est tirée toute seule.

Perplexe, Anderson se tourna vers l'un, puis vers l'autre.

— Enfin... elle a été fauchée, ou non ?

Fossoyeur ricana encore :

— Vous croyez qu'on l'admettrait, si c'était le cas ?

— Je parie que c'est des mouflets qu'ont fait le coup, patron, dit Ed Cercueil.

Une légère rougeur monta aux joues du lieutenant Anderson. Il hocha la tête. L'humour très particulier de

ses deux premiers collaborateurs lui échappait parfois et le déroutait. Mais il savait aussi qu'ils n'y mettaient aucune malice. Il savait, d'autre part, que quand ils flairaient quelque chose d'intéressant, l'atmosphère autour d'eux se chargeait d'électricité. Or, ce n'était pas le cas. Elle se chargea, d'ailleurs, d'électricité quelques secondes plus tard, lorsqu'il leur dit :

— On a ramassé la poule à Deke O'Hara, la nommée Iris... Une affaire de meurtre...

Les deux officiers de police se raidirent, dressèrent l'oreille. Mais aucun ne dit mot. Ils savaient que des explications allaient suivre. Ils attendaient.

— On l'a cueillie dans l'appartement du gars qui s'est fait flinguer dans le braquage du Retour en Afrique... Le nommé John Hill. La femme de ce John Hill a été abattue de cinq balles, elle était déjà morte à l'arrivée de la police. Les deux bonnes femmes étaient à poil et portaient sur le corps des traces de coups et des égratignures, ce qui laissait supposer qu'elles ont eu une drôle d'explication, toutes les deux. Des locataires avaient appelé la police bien avant que les coups de feu éclatent... Ils ont dit qu'il y avait un sacré boucan dans un appartement voisin — des frangines qui se crépaient le chignon!... Une arme a été retrouvée sur le plancher — un revolver trente-deux... Il avait servi quelques minutes plus tôt et tout semble indiquer que c'est bien l'arme du crime. Il est à l'armurerie pour le moment... Les empreintes de la suspecte ont été relevées sur la crosse et sur la détente, mais elles sont à moitié effacées par celles, très nettes, d'un homme. Les gars à la Criminelle, ont donc l'impression que l'homme a manipulé le calibre en dernier — si ça se trouve, c'était Deke. Des vérifications ont lieu au « piano ». On va bientôt être fixés.

Fossoyeur et Ed Cercueil s'entre-regardèrent, mais restèrent muets.

— Iris affirme n'avoir pas vu Deke là-bas. Elle reconnaît être montée chez Hill pour chercher son jules, mais prétend qu'il n'y était pas. Une heure plus tôt, elle avait réussi à se tailler de son appartement, grâce à une feinte — vous allez sûrement en entendre parler... Elle avoue donc s'être bagarrée avec la femme Hill, mais soutient qu'elle lui a arraché l'arme des mains et qu'elle l'a abattue alors qu'elle se trouvait en état de légitime défense. Mais aucune empreinte récente ou ancienne de la femme Hill n'a été relevée sur l'outil...

D'un même mouvement, les deux officiers de police tournèrent la tête vers Anderson.

— Vous voulez l'interroger ? fit-il.

De nouveau, les deux autres échangèrent un regard.

— Il s'est passé combien de temps entre les coups de feu et l'arrivée des poulets ? demanda Fossoyeur.

— Deux minutes et demie, peut-être bien...

— C'est à quel étage ?

— Au sixième. Mais l'ascenseur est rapide et Deke aurait eu le temps de descendre et de brûler la politesse à nos hommes, expliqua Anderson qui devinait leur pensée.

— S'ils étaient tous à poil, ça paraît difficile, déclara Ed Cercueil.

Anderson sentit le feu lui monter aux joues. Lieutenant dans la police de Harlem, il n'avait rien d'un innocent, mais il était toujours un peu embarrassé par le langage direct de ses subordonnés.

— Et, dans ce quartier-là, fallait qu'il soit nippé, ajouta Fossoyeur.

— Et pas qu'à moitié, renchérit Ed Cercueil.

— Il y avait bien une fenêtre ouverte, au fond de l'appartement, reprit Anderson. Une fenêtre qui donne sur l'échelle d'incendie. Mais personne ne semble avoir aperçu Deke sur l'échelle en question... (Il feuilleta les rapports sur son bureau.) Il y a une femme, tout de même, au troisième étage, qui a téléphoné au commissariat, comme quoi elle a entendu sa porte s'ouvrir. De plus, elle a trouvé la chaîne décrochée. Mais rien n'a été touché dans son appartement. Les gars de la Criminelle ont trouvé ouverte la fenêtre donnant sur l'échelle, mais la femme affirme que c'est elle qui l'a ouverte. Et les empreintes qui ont pu être faites sur la porte d'entrée ont été brouillées par le fils de la locataire qui est entré et ressorti.

— Eh bien, on tient le bon bout, déclara Fossoyeur.

— Deux innocents ! fit Ed Cercueil.

— Tu parles ! On va toujours lui causer, à Iris...

Iris fut sortie de la cellule où elle attendait l'audience préliminaire de nuit, et conduite dans la salle des interrogatoires au sous-sol, connue dans la pègre de Harlem sous le nom de « bergerie » car, disait-on, le « mouton » s'y faisait engraisser à longueur d'année.

C'était une pièce insonorisée et aveugle, avec, en son milieu, un tabouret rivé au sol, et, tout autour, des projecteurs assez puissants pour donner de la transparence au plus noir des suspects.

Seul le globe du plafond était allumé, quand le gardien introduisit Iris. Elle vit d'abord Fossoyeur, debout près du tabouret. Puis, quand la porte fut refermée et verrouillée derrière elle, elle distingua la silhouette imprécise d'Ed Cercueil, adossé au mur, dans l'ombre. Sa figure ravagée par le vitriol évoquait ces masques de carnaval qui font peur aux petits enfants. Iris eut un frisson.

Fossoyeur prit la parole :

— Assieds-toi, ma belle ! Dis-nous un peu comment va la santé ?

Elle lui fit face, pleine de défi.

— Je causerai pas dans cette ratière. Y a des micros partout !

— Pour quoi faire ? dit Fossoyeur. Ed et moi, on est bien capables de se rappeler tout ce que tu nous dégoiseras.

Ed Cercueil s'avança d'un pas. Il ressemblait au tueur mort de la pièce *Winterset*, émergeant, la nuit, de l'East River.

— Ça t'empêche pas de t'asseoir, dit-il.

Elle s'assit. Ed s'approcha encore. Fossoyeur brancha la rangée de projecteurs. Iris se mit à ciller. Ed Cercueil voulut lui administrer une claque, mais il vit sa figure, et sa main resta en suspens.

— Eh ben ! fit-il. Eh ben !

La chair jaune, lisse, pommadée et parfumée d'Iris présentait la gamme presque complète des couleurs du spectre solaire — du bleu-noir à l'orange flamboyant. Son cou était tuméfié, un de ses seins avait doublé de volume et des égratignures zébraient sa figure et sa gorge pour se perdre sous ses vêtements.

— Ç'aurait pu être pire ! déclara Fossoyeur.

— Comment ça ?

Elle plissait les yeux dans l'aveuglante lumière. Les ecchymoses et les meurtrissures semblaient avoir été peintes sur sa peau, soudain diaphane.

— T'aurais pu crever.

Elle haussa les épaules, imperceptiblement.

— Vous trouvez que c'est pire ?

— Merde, t'es toujours en vie, intervint Ed Cercueil.

T'as donc une chance de ramasser huit mille sept cents dollars de prime, si tu nous donnes un coup de main.

— Et ce meurtre à la graisse d'oie qu'on veut me foutre sur le dos ?

— À toi de te débrouiller, répondit Fossoyeur.

— Et c'est pas du bidon, ajouta Ed Cercueil.

— Où c'est qu'il est, Deke ? demanda Fossoyeur.

— Si je savais où il est, cet enfoiré, je vous le dirais tout de suite !

— C'est pourtant bien pour le chercher que t'es montée chez les Hill ?

— Hé oui... Même que je l'ai trouvé là-bas ! reconnut elle. Et en caleçons, encore ! Y avait de quoi se foutre e rogne, avouez !... Et, d'abord, si j'ai flingué c'te espèce d morue, c'est pour ça !... Mais je peux pas vous dire où s'est tiré, ni comment... Il m'avait cognée et j'étais dans les pommes !

— Et comment t'as fait pour fausser compagnie à l'officier de police qui te gardait ?

Elle éclata de rire, brusquement, et la topographie de ses meurtrissures se modifia, à l'instar de ces photos, d'apparence anodine, qui recèlent des surimpressions scabreuses.

— Ça, c'était un peu chouette ! dit-elle. Un truc comme ça, ça ne peut arriver qu'à un Blanc !

Fossoyeur lui jeta un coup d'œil amusé.

— Qu'est-ce que c'était au juste, le flanche du Retour en Afrique ? demanda-t-il.

— Vous êtes tombé de la dernière pluie, ma parole, pour pas redresser le coup !

— Je le redresse. Mais j'attends que tu me confirmes certaines choses.

— Bon. Allons-y... Il voulait donc se tirer avec l'oseille des souscripteurs. Mais, avant, il avait l'intention de partir en tournée à travers le pays. Il s'est donc fait équiper son camion blindé et les gardes étaient des hommes à lui. Tous les autres, c'étaient des caves... Les inspecteurs devaient arriver au bon moment et lui faciliter le boulot, en confisquant le fric sous prétexte d'enquête. Alors, comme, aux yeux des pigeons, il passait pour un type tout ce qu'il y a d'honnête, il n'avait rien à craindre. C'est la croisade de Marcus Garvey qui lui a donné l'idée de l'arnac...

— Je sais tout ça... Ce que je veux, c'est des faits précis.

Elle lui donna le nom et l'adresse de Barry Waterfield, dit Baby Jack Johnson, dit Gros Papa. Vas-y donc. Les deux gardes répondaient au sobriquet de Quatre-Quatre et de Freddy, mais elle ne connaissait ni leur vrai blase ni leur adresse. L'inspecteur décédé se faisait appeler Elmer Sanders. Tous venaient de Chicago.

— Il avait pas l'intention, des fois, de doubler sa propre équipe en se faisant braquer ?

Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

— Ça m'étonnerait, vu sa façon de faire après la corrida.

— Qui c'est qui a fait le coup, à ton idée ?

— Pour moi, c'est le Consortium. En tout cas, à part lui, je vois pas qui ça pourrait être.

— C'était pas le Consortium, déclara Fossoyeur.

— Alors, je peux rien vous dire. À part le Consortium, il craignait personne, du moins à ma connaissance. Notez bien qu'il me disait pas tout.

Fossoyeur eut un sourire torve, devant tant de candeur.

— T'as d'autres tuyaux à nous donner sur Deke ? demanda Ed Cercueil.

Elle se tourna vers l'endroit d'où venait la voix, mais Ed se tenait au-delà de la barrière lumineuse et elle ne le vit pas.

— J'ai la preuve, dit-elle, simplement.

— Dans ce cas, on va l'agrafer.

— Allez-y!

— Tiens-toi prête!

— Je suis prête.

*

Avant de quitter le commissariat, ils s'arrêtèrent au bureau du lieutenant Anderson pour organiser la filature de Barry Waterfield.

Fossoyeur expliqua :

— On va brancher nos indics sur Deke. S'ils dégottent un tubard, ils vous téléphonent ici et vous nous passez le message dans la bagnole.

— D'accord, dit Anderson. J'aurai une ou deux voitures prêtes à partir, en cas d'urgence.

— Y aura pas d'urgence, déclara Ed Cercueil.

Là-dessus, ils le quittèrent.

Ils se mirent à contacter tous les indics disponibles. Ils récoltèrent de multiples renseignements sur une multitude de crimes impunis et de criminels en fuite, mais, sur Deke, rien. Bien entendu, ils notèrent soigneusement les informations reçues — pour plus tard. Et à tous les indics, ils laissèrent les mêmes consignes : « Tâchez de "loger" Deke O'Hara. Il se planque quelque part en ville... Téléphonnez le tuyau au Commissariat. Vous demandez le lieutenant Anderson, vous lui dites ce que vous avez à dire, vous raccrochez et vous mettez les bouts... »

La méthode était épuisante et ingrate, mais ils n'avaient pas le choix. Harlem compte cinq cent mille habitants de couleur et des planques innombrables. On prétend même que des rats d'égout s'y sont égarés. Aussi, sans indics, aucun crime ne serait jamais résolu à Harlem, à moins que l'auteur n'en soit pris en flagrant délit.

*

Barry téléphona à Deke du bar Bowman, sis au coin de la place Saint-Nicholas et de la 155^e Rue. Selon les instructions, il le fit à dix heures juste. La sonnerie retentit, une fois, deux fois, trois fois. Et, soudain, un signal d'alarme illumina dans son crâne — un sixième sens l'avertit que la police était sur les lieux et qu'elle recherchait l'origine de l'appel. Il laissa tomber le récepteur, comme on lâche un serpent ramassé par inadvertance, et se hâta vers la sortie. Son grand corps, sanglé dans un complet quelque peu tapageur, se mouvait avec une grâce inattendue. La barmaid le suivit du regard, en haussant le sourcil : le voilà bien pressé, tout d'un coup ! Mais Barry, après avoir jeté cinquante *cents* sur le comptoir pour payer sa bière de trente-cinq *cents*, sortit rapidement en cherchant des yeux un taxi.

L'équipe métropolitaine de base-ball avait fait, ce jour-là, un match doublé sur le terrain de polo, à l'extrémité nord de la 155^e Rue, et les chauffeurs de taxi optimistes maraudaient encore dans le secteur. Barry en prit un qui descendait vers le centre.

— Au coin de la Cent quarante cinquième et de Broadway, lui dit-il.

À peine s'étaient-ils engagés dans la 145^e Rue, que

Barry perçut la plainte étouffée d'une sirène de police, qui semblait se rapprocher du bar Bowman.

Broadway est une rue de transition. Le Harlem noir bute contre elle, du côté est, mais sa partie ouest est habitée par un mélange de Portoricains et de Blancs laissés-pour-compte. Barry descendit au croisement est, traversa la chaussée, gagna d'un pas vif la 149^e Rue et descendit vers la rivière Hudson. Ayant parcouru un demi-block, il pénétra dans un petit immeuble, fort bien tenu, et monta à pied trois étages.

La petite femme vive, délurée, et, ma foi, quasiment blanche, qu'Iris avait surprise nue dans le lit, vint lui ouvrir. La porte n'était pas encore refermée qu'elle parlait déjà :

— Iris, elle a tué Mabel, tout de suite en sortant d'ici.. tu te rends compte ? Elle est en taule, à l'heure qu'il est ! Ça vient de passer à la radio...

Sa voix montait, excitée.

— Et Deke ? fit-il, tout crispé.

— Oh, il s'est tiré. Les flics sont après lui... Tu veux un verre ?

Il parcourut vivement du regard l'appartement — deux pièces-cuisine — comme s'il redoutait quelque piège. L'endroit n'était pas mal agencé pour une location meublée, mais Barry n'était pas à même de l'apprécier. Il se disait que Deke avait sûrement cherché à le toucher pendant son absence.

— Ramène-moi chez moi, dit-il.

C'était plus un ordre qu'une requête.

La femme commença à faire la moue, mais, après un coup d'œil à son amant, elle céda sans un mot.

Cinq minutes plus tard, Paul Robinson, jeune officier

de police noir, chargé, avec son équipier Ernie Fisher, de la filature de Barry, vit son « crâne » descendre d'une décapotable fermée, devant un immeuble, au coin de la 142^e et de Convent Avenue, et monter rapidement les marches. Paul était au volant d'une Ford noire, dotée de plaques ordinaires et immatriculée à Manhattan. Elle stationnait le long du trottoir opposé, le capot tourné vers l'est.

Il appela le lieutenant Anderson par téléphone-radio et annonça : « Il vient d'arriver. »

— Le lâchez pas ! répondit Anderson.

Quand Barry eut atteint le troisième étage, il vit, sur le palier, un jeune homme qui attendait l'ascenseur. Ce jeune homme était Ernie Fisher... Pendant deux heures, il avait fait mine de guetter sur ce palier la cabine descendante. Cette fois, il la prit. Une fois dans la rue, il monta dans une conduite intérieure Chevrolet bicolore, arrêtée devant l'entrée, le capot tourné vers l'ouest. Paul, cependant, descendait de la Ford, traversait la chaussée, pénétrait dans l'immeuble, sans un regard pour son équipier, et reprenait la garde au troisième étage, en faisant semblant d'attendre la cabine.

Le propriétaire à face de diacre annonça à Barry qu'il avait eu plusieurs coups de fil urgents d'un certain M. Bloomfield. Ce Bloomfield avait d'ailleurs laissé un message : « Si Barry ne voulait pas de la voiture, il avait un autre acheteur sous la main ! »

Barry passa vivement dans le salon et appela M. Bloomfield.

— Bloomfield à l'appareil, répondit une voix qui ne semblait guère correspondre à ce patronyme.

— Monsieur Bloomfield, je la veux, la voiture, déclara

Barry. Et je suis d'accord pour faire affaire tout de suite. J'étais justement sorti pour réunir la somme...

M. Bloomfield dit : « Je vous attends à mon bureau », et raccrocha.

— J'arrive, Monsieur Bloomfield! promit Barry au récepteur muet.

Mais avant de partir, il fit une halte dans sa chambre. Il accrocha sous son aisselle un étui contenant un colt automatique 45, et mit une veste de popeline noire et de coupe sport pour mieux camoufler l'arme. En sortant, il vit, près de l'ascenseur, un jeune homme, qui, impatientement, malmenait le bouton d'appel. Mais il n'y avait rien dans l'allure de cet inconnu qui provoquât sa méfiance, ou rappelât un souvenir. Barry attendit la cabine à côté de lui et, ensemble, ils descendirent au rez-de-chaussée. À peine arrivé, le jeune homme partit d'un pas rapide, dévala les marches, traversa la chaussée... Mais déjà Barry l'avait oublié.

Devant l'immeuble une Chevrolet était en train de démarrer et un taxi obliquait vers l'emplacement libéré, mais Barry lui fit signe. Le taxi de Barry s'éloigna du centre, à travers City College, longea le monastère qui donne son nom à Convent Avenue, puis descendit la côte vers la 125^e Rue. La Chevrolet le précédait toujours. Quant à la Ford, qui avait exécuté un virage abrupt au milieu de la chaussée, elle suivait le taxi à une centaine de mètres.

Au carrefour de Convent Avenue et de la 121^e Rue, la Chevrolet tourna à gauche, à tout hasard. Le taxi, lui, vira brusquement à droite. Derrière, la Ford prit de la vitesse.

Barry avait aperçu la Ford dans le rétroviseur. Il ordonna au chauffeur de stopper devant un bar. La Ford fila sans

ralentir. Son conducteur, les yeux fixés sur la route, tourna à gauche au premier croisement. Barry fit virer le taxi sur place et mit cap sur le secteur Est. Il ne s'inquiéta pas de la Chevrolet qui décollait du trottoir, près de la 8^e Avenue. Elle ressemblait à des milliers d'autres Chevrolet. Il dit au chauffeur de prendre à droite et de le déposer au Theresa Hotel, dans la 7^e Avenue.

La Chevrolet continua son chemin le long de la 125^e Rue.

Barry pénétra dans le hall d'entrée, mais, aussitôt, fit demi-tour, redescendit sur le trottoir et dit au portier de lui appeler un autre taxi. Il ne remarqua pas la Ford noire qui attendait devant le bar de Ray Sugar Robinson. Le nouveau taxi descendit jusqu'à la 116^e Rue, où il tourna brusquement à droite. La Ford continua sans ralentir. Mais, parmi les voitures qui débouchaient dans la 116^e Rue venant de Lenox Avenue, il y avait plusieurs conduites intérieures Chevrolet.

Le feu rouge fit stopper le taxi à hauteur de la 8^e Avenue. Cependant, mêlée au flot de la circulation, une conduite intérieure Ford remontait vers le nord. Mais la ville était pleine de conduites intérieures Ford et Barry ne lui accorda aucune attention. Quand le feu passa au vert, il ordonna au chauffeur de tourner une fois de plus à droite et de s'arrêter à mi-chemin du premier croisement. La Ford noire n'était plus en vue. Quant à la Chevrolet, elle poursuivit sa route.

Paul arrêta la Ford en double file au coin de la 117^e Rue et, à pied, regagna en toute hâte la 8^e Avenue. Il aperçut Barry qui pénétrait dans une salle de billard, un peu plus bas. Paul traversa la 8^e Avenue sans quitter des yeux la porte de la salle. Il se planta sur le trottoir opposé, face à l'entrée.

Les pochards et les camés du samedi soir piétinaient en foule, dans la rue, ou vacillaient sur le seuil des débits, tout en brailant. Paul ne se distinguait d'aucun de ces échantillons humains, sauf, bien entendu, des tapins en train de faire le rade.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'une conduite intérieure Chevrolet débouchait de la 117^e Rue, cap au sud, et s'arrêtait en double file, à proximité de la 116^e.

Paul traversa la chaussée, fit mine de pousser la porte de la salle de billard, puis, se ravisant, poursuivit d'un pas nonchalant son chemin vers la 117^e Rue. La Chevrolet démarra, vira vers l'est dans la 116^e Rue et stoppa derrière le tournant, en double file et hors de vue.

Ernie appela le lieutenant Anderson.

— Il vient d'entrer dans une salle de billard de la Huitième, annonça-t-il.

Il donna le nom de la salle et son adresse.

— Ne le perdez pas de vue ! recommanda Anderson.

Puis il téléphona à Fossoyeur et à Ed Cercueil.

XIV

L'appel leur parvint pendant qu'ils discutaient avec un aveugle.

L'aveugle expliquait :

— J'ai vu cinq Blancs dans c'te tire, et ça a suffi pour me netter la puce à l'oreille. Puis la tire s'est arrêtée. J'ai vu un Blanc avec une barbiche sur le siège de devant. Il s'est penché par-dessus le chauffeur et il a fait signe à un p'tit gars de couleur qui traînait, depuis un moment, devant la gare. Je me suis retourné, comme si c'était le bruit de la portière qui m'avait surpris, et j'ai pris une photo. Je crois qu'elle est bonne...

Ed Cercueil, qui avait décroché le téléphone-radio, entendait la voix d'Anderson :

— Ça y est. Ils l'ont « logé ». Il se trouve, pour l'instant, dans une salle de billard de la Huitième.

Il donna le nom de la salle et l'adresse.

— On y va, répondit Ed Cercueil. Faut pas se laisser abattre...

— À vous de jouer, dit Anderson. Si vous avez besoin d'un coup de main, faites-moi signe !

Fossoyeur dit à l'aveugle :

— Garde ça pour nous encore un peu, Henry.

— Ça risque pas de s'abîmer, répondit Henry, en descendant précipitamment de voiture.

La 8^e Avenue était à cinq minutes de la Troisième, où ils étaient arrêtés. Fossoyeur couvrit la distance en trois minutes et demie, sans même klaxonner.

Ils repérèrent Paul dans la Ford noire, en face de la salle de billard. Il leur dit que Barry était à l'intérieur et qu'Eddie surveillait les arrières.

— Va avec lui, on ne sait jamais ! dit Fossoyeur. Nous autres, on monte la garde de ce côté-ci...

Ils casèrent leur voiture dans l'emplacement libéré par Paul et attendirent.

— Tu crois qu'il est en train de contacter Deke ? demanda Ed Cercueil.

— Moi je crois rien, répondit Fossoyeur.

Les minutes s'écoulaient.

— Si on touchait un dollar de l'heure chaque fois qu'on fait le poireau devant la plaque d'un voyou, moi je prendrais un congé et j'irais à la pêche, déclara Ed Cercueil.

Fossoyeur ricana :

— Ma parole, c'est du vice ! Justement, moi, ce qui ne me plaît pas dans la pêche, c'est d'attendre.

— T'as peut-être raison, dit Ed Cercueil. Sauf qu'il y a moins de risques.

— Merde alors ! Si le danger te faisait peur, Ed, tu te serais fait encaisseur de traites !

À son tour, Ed Cercueil ricana :

— Pas à Harlem, en tout cas, 'Soyeur ! À Harlem, y a pas plus risqué que d'encaisser des traites.

Le silence se fit. Ils songeaient aux mille raisons qui

empêchent les gens de Harlem d'honorer leurs traites. Ils songeaient aussi aux 87 000 dollars qu'on avait volés à des gens, si démunis déjà qu'ils avaient faim même en dormant.

— Si je le tenais, ce salopard, je le ferais marrer à cinquante *cents* de l'heure, j'y ferais remuer de la merde, déclara Ed Cercueil.

— Y aura jamais assez de merde, dit Fossoyeur. Y a trop de démerdards dans ce bas-monde.

Des hommes entraient et sortaient de la salle de billard. Certains étaient connus des policiers, d'autres ne l'étaient pas, mais aucun ne les intéressait.

Une heure passa.

— Tu crois qu'ils se sont tirés ? hasarda Ed Cercueil.

— Comment veux-tu que je sache, vingt dieux ! Si ça se rouve, ils font le poireau, comme nous.

Une voiture stoppa devant la salle de billard en double file. Les deux policiers se redressèrent sur leur siège. La voiture était une limousine Lincoln Mark IV, conduite par un chauffeur, aussi étonnante dans ce quartier qu'une apparition surnaturelle.

Le chauffeur, un Noir en uniforme, descendit et franchit vivement la porte de la salle de billard. Quelques secondes plus tard, il reprenait sa place au volant et embrayait. Soudain Barry apparut à son tour. Il s'arrêta un instant sur le trottoir pour inspecter la rue dans les deux sens. Puis il jeta un coup d'œil vers le trottoir opposé. Ed Cercueil s'était aplati sur le siège, tandis que Fossoyeur cherchait assidûment une tête de connaissance parmi les clodos massés près d'une porte cochère.

Barry se retourna, frappa à la vitre de la salle. Un autre personnage surgit et monta vivement dans la limousine,

près du chauffeur. Ce fut enfin Deke qui sortit. Il se faufila prestement entre deux voitures en stationnement et monta à l'arrière. Barry prit place à côté de lui. La limousine démarra aussitôt, comme une fusée, mais dut ralentir au feu rouge de la 125^e Rue.

Fossoyeur fut obligé d'exécuter un virage au milieu de la chaussée. Le temps qu'il redresse, la limousine avait disparu.

— On a eu tort de ne pas demander du renfort, fit Ed Cercueil.

— Il est plus temps, marmonna Fossoyeur, en catapultant la voiture gonflée hors du flot plus lent de la circulation.

Il fila, droit vers le nord, en remontant la 8^e Avenue sans prendre la peine d'étudier l'itinéraire.

— Où c'est qu'on va, bon sang ? demanda Ed Cercueil

— J'en sais foutre rien ! avoua Fossoyeur.

— Merde ! fit Ed Cercueil écœuré. Un jour on paume not' chignole et, le lendemain, on paume not' crâne !

Fossoyeur stoppa le long du trottoir, dans la 145^e Rue.

— On va réfléchir un petit coup, proposa-t-il.

— Réfléchir à quoi, bordel de bonsoir ?

Ils n'étaient pas loin de l'endroit où Ed Cercueil s'était fait vitrioler et le souvenir du drame s'imposa à lui. Son visage fut tirillé par un tic et ses nerfs se nouèrent.

Fossoyeur lui jeta un bref coup d'œil, puis détourna le regard. Il devinait l'émotion d'Ed, mais jugeait que le moment était mal choisi pour s'y abandonner.

— Dis donc, fit-il, leur bagnole était certainement volée. Comment tu expliques ça ?

Ed Cercueil reprit ses esprits.

— Ils ont peut-être rancart, ou alors ils se cavalent.

— Pourquoi veux-tu qu'ils se cavalent, tout d'un coup ? S'ils avaient eu le fric, y a longtemps qu'ils se seraient tirés.

— Une idée... Y a ce coin, sous le pont...

Fossoyeur réfléchit.

— On peut toujours voir, dit-il enfin. De toute façon, on a rien à perdre...

*

Les deux agrinches, qui avaient piloté le camion blindé de Deke, occupaient cette fois encore le siège avant. Le même agrinche tenait le volant. Homme de main de son état, il était également un spécialiste du vol de voitures. Il passa les phares en atteignant l'extrémité de Bradhurst venue, quitta la voie qui desservait le terrain de polo et arrêta entre deux piliers du pont de la 155^e Rue.

— Allez tapisser la bagnole, vous deux, ordonna Deke. On vous attend là.

Les deux hommes de main descendirent, en enjambant prudemment les armes couchées sur le plancher, se séparèrent dans la nuit, et partirent, chacun de son côté.

Deke tira une grande enveloppe d'une poche intérieure et la tendit à Barry.

— Voici la liste, dit-il.

Il l'avait établie à l'aide de l'annuaire de Manhattan, Bronx et Brooklyn, et l'avait dictée à la sténo permanente de l'Hôtel Thérèse.

Barry n'eut pas l'air enchanté. Inquiet, nerveux, il doutait que le colonel laissât échapper en sa présence un tuyau intéressant.

— Plus souvent qu'il paiera cinquante sacs pour ce papelard, dit-il.

Il accepta néanmoins le papier d'une main incertaine, et le fourra dans sa poche intérieure, à l'abri du pistolet.

— Bien sûr que non, admit Deke. Mais discute surtout pas avec lui. Réponds à ses questions et prends ce qu'il te filera.

— Merde alors, Deke... Je pige pas... protesta Barry. Qu'est-ce qu'ils ont à voir, ces péquenots du Sud, avec nos quatre-vingt-sept sacs ?

— T'occupe. La gamberge, c'est mon business, répondit Deke froidement. Et donne-moi ton outil.

— Merde alors ! Tu veux que j'aille voir ce tordu l'estomac à l'air ? T'exagères, quand même...

— Qu'est-ce que tu veux qu'il t'arrive ? On est tous là, à te couvrir ! Vingt dieux, mec, tu seras aussi peinarde que dans les bras de Not' Seigneur.

Barry avait sorti son pistolet. Brusquement, un souvenir lui revint.

— C'est ce qu'il m'a dit aussi, le Colonel !

— Et il a eu raison, fit Deke, qui ôta le pistolet de son étui et le fourra dans la poche droite de sa veste.

Ils se turent, absorbés dans leurs réflexions. Une seconde plus tard, les deux hommes de main émergèrent de la nuit et reprirent leur place sur le siège avant.

— Y sont là-bas, près du métro aérien, dit le chauffeur qui, à travers les ténèbres, s'était remis à piloter la voiture, à croire que ses yeux émettaient des rayons X.

Les camions et voitures des équipes d'ouvriers, préposés au nettoyage du stade, allaient et venaient dans le terrain sombre, sous les voies du métro et sous le pont qui, le jour, servait de parking auxiliaire, leurs phares illuminant, par instants, la nuit. Même la limousine noire du colonel fut prise, un instant, dans un faisceau de lumière, mais elle

ne pouvait surprendre dans ce secteur, où les millionnaires s'arrêtaient la nuit pour discuter des futurs chantiers de construction, une fois que le stade serait démoli. La Lincoln longea le terrain, loin de la zone éclairée et s'arrêta derrière un camion à remorque, garé pour la nuit.

Les deux hommes de main ramassèrent leurs fusils, sortirent, chacun par une portière, et se postèrent à l'arrière du camion. Leurs fusils étaient des automatiques Savage, chargés de balles de 190, à pointe de plomb et équipés de viseurs télescopiques.

— C'est bon, fit Deke. T'énerve pas !

Barry hocha la tête, comme pour se débarrasser d'un mauvais pressentiment.

— Si j'avais écouté ma mère, dit-il, je serais pas là à faire le couillon...

Il descendit de voiture. Deke descendit aussi par la portière opposée. Il vit Barry longer le camion-remorque, puis s'enfoncer dans l'obscurité. Bientôt, sa veste noire et son pantalon gris sombre furent happés par les ténèbres. Deke s'arrêta près de son homme de main.

— Comment ça se présente ? demanda-t-il.

Dans le viseur télescopique, Barry apparaissait comme un homme-tronc, mais nettement profilé. La croix du viseur se coupait au beau milieu de son dos.

— Qu'il lui arrive rien, surtout !

— D'ac.

Quand Barry se fut arrêté, deux autres silhouettes surgirent de la nuit, épaule contre épaule, comme des frères siamois. L'homme de main rectifia sa mire pour avoir, dans son champ de vision la limousine et ses occupants. Ses yeux, peu à peu, s'habituèrent à l'obscurité et, dans le

halo de lumière réfléchi, la scène lui apparaissait clairement. Le colonel occupait le siège avant, à côté du jeunot blond, installé au volant.

Barry était maintenant encadré par deux hommes de race blanche. Un autre lui faisait face. Il fouilla Barry, tira l'enveloppe de la poche intérieure de sa veste et la tendit au colonel. Le colonel l'empocha sans même la regarder. Et, brusquement, les deux individus qui se tenaient près de Barry lui saisirent les bras et les tordirent derrière son dos. Le troisième s'avança tout contre lui.

*

Fossoyeur éteignit ses phares lorsqu'il parvint à la zone obscure et sinistre qui s'étend à l'ombre du pont. Dans la pâle lueur, réverbérée par les phares des camions, et qui filtrait du haut des cintres, on découvrait une forêt de piliers métalliques, dressés comme des sentinelles dans les ténèbres menaçantes. Sur le visage d'Ed Cercueil la peau tressautait comme animée d'une vie indépendante, et Fossoyeur, le cou gonflé, s'étranglait dans son col.

Il engagea la voiture dans la zone obscure et laissa le moteur tourner au ralenti et en silence.

— Faudrait qu'on charge nos batteries, dit-il.

— J'ai ce qu'il faut, déclara Ed Cercueil.

Fossoyeur opina de la tête dans le noir, sortit son revolver nickelé calibre 38, à canon long, et remplaça trois cartouches par des balles traçantes. Ed Cercueil tira à son tour son « spécial », en tous points semblable à celui de Fossoyeur, fit tourner le barillet une fois et posa l'arme sur ses genoux. Fossoyeur, lui, fourra son engin dans la poche de sa veste. Puis, immobiles dans la nuit, ils prêtèrent

l'oreille, guettant un bruit qu'ils n'étaient pas du tout sûrs d'entendre.

*

— Alors, où est-il, ce coton ? demanda le colonel à Barry, d'une voix si brève qu'elle le cingla comme une gifle.

Et, soudain, dans le cerveau de Barry, la lumière se fit. Il se rappela le petit écriteau, dans la vitrine de l'agence pour le Retour dans le Sud, demandant une balle de coton. Il se rappela vaguement avoir aperçu une balle de coton sur la chaussée, au cours de la poursuite du camion à viande. Ses yeux se plissèrent. « Miséricorde ! » songea-t-il. Puis il perçut le danger de l'heure et se sentit pris dans l'étau de l'épouvante. Son corps se glaça, comme vidé de tout son sang, pendant que la terreur explosait dans son cerveau. Fievreusement, il cherchait la réponse qui, peut-être, allait lui sauver la vie. Il n'en trouva qu'une qui, à son avis, pouvait satisfaire le colonel.

— C'est Deke qui l'a ! lâcha-t-il.

Et puis, ce fut comme si tout arrivait en même temps : le colonel esquissait un geste ; les deux Blancs, qui maintenaient Barry, resserraient leur étreinte ; le troisième tirait de sa ceinture un couteau de chasse ; Barry faisait un écart, repoussant derrière lui l'homme qu'il avait à sa droite, et l'explosion puissante, brutale et parfaitement reconnaissable d'un gros fusil de fort calibre, déchirait la nuit, suivie d'une deuxième détonation, rapprochée comme un écho.

Le tueur, à côté de Deke, avait abattu le Blanc — celui qui se trouvait derrière Barry — d'une balle au cœur. Cette balle puissante, destinée au gros gibier, avait tra-

versé le Blanc de part en part pour pénétrer dans la poitrine de Barry, juste au-dessus de son cœur et se loger dans son sternum. L'autre tueur, posté à l'arrière du camion, avait jeté son dévolu sur le Blanc agrippé au bras gauche de Barry. La balle traversa le poumon de ce Blanc, ricocha sur une côte et buta sur son os iliaque. Les trois hommes tombèrent en même temps.

Le troisième Blanc pivota sur ses talons et se mit à courir à l'aveuglette. L'énorme limousine fit un bond en avant, tel un fauve, renversa le fuyard et passa sur son corps, comme sur une bosse de la chaussée.

— La bagnole ! hurla Deke.

Les tueurs crurent comprendre qu'il leur donnait l'ordre de remonter en voiture, aussi se retournèrent-ils tout d'une pièce et foncèrent vers la Lincoln.

— Bande d'emmanchés ! grinça Deke, en s'élançant à leur suite.

*

Fossoyeur avait quelque trois mille mètres à parcourir à bord de sa voiture pour gagner le lieu du drame. Ses phares éblouissants, braqués dans la direction d'où était venu le bruit, trouaient l'obscurité. Ed Cercueil, cependant, braillait dans le téléphone-radio :

— À toutes voitures ! Rabattez-vous sur le terrain de polo ! Cernez-le !

La Lincoln contournait le capot du camion sur le chapeau des roues, lorsqu'elle fut prise dans les phares de Fossoyeur. Ed Cercueil se pencha par la portière et lâcha une balle traçante. Elle laissa derrière elle une longue traînée incandescente, manqua l'arrière, déjà à peine visible, de la

Lincoln et alla se planter dans le sol, qui pourtant n'en pouvait mais. Et puis le camion se dressa devant les poursuivants.

*

— Arrête! Faut ramasser Barry! gueula Deke à son chauffeur.

Le chauffeur pesa sur le frein, les pneus raclèrent le sol et la voiture s'arrêta net. Deke en sortit d'un bond et s'élança vers le tas de corps inertes et grotesques. Le Blanc, qui était passé sous les roues de la limousine, se tortait encore dans les affres de l'agonie. Deke, en passant, le frappa de la crosse de son 45 et lui fit éclater le crâne. Puis il se mit en devoir de tirer Barry de sous les cadavres.

— Non! glapit Barry, qui souffrait mille morts.

— Pour l'amour du Ciel... dis le mot!... cria Deke.

— Coton... chuchota Barry.

Et aussitôt, le sang jaillit de sa bouche et son grand corps retomba, soudain et à jamais apaisé.

*

Fossoyeur contourna le camion à telle allure que la petite voiture dériva et que la balle traçante d'Ed Cercueil, destinée au réservoir d'essence, fracassa la vitre arrière de la Lincoln Mark IV et mit le feu à la toile de la capote. La Lincoln partit tout droit dans un élan irrésistible, telle une fusée, puis se mit à zigzaguer dangereusement dans le noir. Ed Cercueil envoya une autre balle traçante qui creva la portière arrière, puis il continua de tirer dans la nuit, tandis que la Lincoln reprenait de la vitesse et disparaissait.

Fossoyeur lâcha l'accélérateur. Il avait sauté par la portière et s'était élancé vers Deke, avant même que la voiture fût arrêtée. À son tour, Ed Cercueil sautait par la portière opposée, sur le plat de ses semelles, tout prêt à renforcer le tir de son équipier de la seule balle qui lui restait. Mais ce fut inutile. Deke les avait vus arriver. Il avait vu la Lincoln disparaître. Il lâcha donc le pistolet et leva les mains. Il voulait vivre.

— Tiens, tiens, tiens ! Qui c'est qu'est là ? s'écria Fossoyeur en s'avançant pour lui boucler les menottes aux poignets.

— La bonne surprise ! fit Ed Cercueil en écho.

— Je veux mon avocat ! déclara Deke.

— Tout viendra en son temps, mon mignon, tout viendra en son temps.

XV

Il était une heure du matin. La Brigade Criminelle, après une descente sur les sinistres lieux du drame, était repartie. Le médecin légiste, après examen des quatre corps, avait fait son rapport : « Décès constaté à l'arrivée », et les corps avaient pris le chemin de la morgue. La limousine du colonel avait disparu, tout comme la Lincoln, et des recherches étaient entreprises. Les dix-sept voitures de ronde, qui avaient cerné le quartier pour prévenir la fuite des malfaiteurs, avaient repris leurs tournées régulières. Les ouvriers préposés au nettoyage du terrain de polo étaient retournés à leur travail. La ville vivait, respirait, dormait comme de coutume. Et son pouls battait toujours au même rythme. C'est ça, New York ! Mais les pères des quatre-vingt-sept familles noires qui avaient investi mille dollars sur un rêve — sur le rêve de retourner en Afrique — ne trouvaient pas le sommeil. Ils se tracassaient, ils se demandaient si jamais ils allaient récupérer leur fric.

Quant à Deke, il se trouvait dans la salle des interrogatoires. Assis sur le tabouret rivé au sol, il faisait face au barrage des projecteurs. Il avait un petit air fragile, trans-

lucide et, sous la lumière éblouissante, sa figure avait pris cette coloration mauve orangée, que l'on voit aux putains trop poudrées, au lieu de virer au gris terne, qui est le teint normal du Noir terrorisé.

— Je veux mon avocat ! répéta-t-il pour la centième fois.

— Il dort, ton débarbot, à c'te heure-ci ! répliqua Ed Cercueil sur le mode badin.

— L'est sûr de râler si on le réveille, renchérit Fossoyeur.

Le lieutenant Anderson leur avait laissé le prévenu en priorité et ils étaient d'humeur joviale. Ils avaient leur client bien à leur main.

Deke, en revanche, n'était pas à la fête.

— Vous cherchez les embêtements, vous les trouverez ! menaçait-il. Vous n'avez aucune charge contre moi, sauf cette présomption de meurtre, et j'ai le droit d'exiger la présence de mon avocat.

— Quoi ? Quel meurtre ? dit Fossoyeur.

— Bon sang de bois ! Nous, on cherche juste à savoir qui c'est qu'a l'oseille ! expliqua Ed Cercueil.

— Et quand on le saura, on n'aura plus qu'à aller le chercher où il est, et on le rendra à tous ces pauv' gens que t'as arnaqués, ajouta Fossoyeur.

— Arnaqués, mon cul ! déclara Deke. L'affaire est tout ce qu'il y a de régulière.

Fossoyeur lui administra une claque si puissante que le corps de Deke s'incurva d'un côté, comme celui de l'homme-caoutchouc. La gifle d'Ed Cercueil le remit d'aplomb. Ils se mirent à le frapper à tour de rôle et, bien-tôt, son cerveau flotta à la dérive, mais aucune trace de coup n'était visible.

Enfin, ils lui laissèrent reprendre son souffle et ses esprits.

— Allez, on recommence tout ! déclara Fossoyeur.

Les yeux de Deke avaient un éclat orange dans l'aveuglante lumière. Il ferma les paupières. Un filet de sang coula de chaque côté de sa bouche.

Il s'humecta les lèvres et les essuya du revers de la main.

— Vous me faites mal, dit-il. (On aurait dit que sa langue s'était épaissie.) Mais vous pouvez pas me tuer. Et c'est ça qui compte !

Ed Cercueil brandit le poing, mais Fossoyeur le retint par le bras.

— Doucement, Ed, dit-il.

— Que j'y aille doucement, avec ce tas d'ordures ? éclata Ed Cercueil. Que je ménage ce doubleur, ce chieur à sa mère !

— On est poulets, on n'est pas des juges, rappela Fossoyeur.

Ed Cercueil maîtrisa sa colère : « Encore heureux que je sois pas le grand Dab, nom de nom ! dit-il. J'y foutrais un groin, au milieu de sa figure, à ce salaud, et j'y ferais fouiller la terre sur toute la surface du globe et j'y ferais tasser la terre qu'il aura fouillée ! »

Fossoyeur eut un petit rire amusé.

— T'entends ça ? fit-il à Deke.

Deke fut sur le point de lancer un vanne, mais se ravisa.

— Vous perdez votre temps, dit-il. Le Mouvement pour le Retour en Afrique, dont j'étais le promoteur, est tout ce qu'il y a d'honorable. Et je sais rien de cette fusillade, sauf que je passais dans le coin, que j'ai vu le mec en train de caner et que j'ai voulu lui porter secours.

Ed Cercueil tourna le dos au prévenu, disparut dans la

zone d'ombre, mais claqua si fort le mur du plat de la main que cela fit un bruit de détonation.

Fossoyeur, cependant, refoulait son envie de démolir la mâchoire de Deke. Son cou se gonflait et les veines de ses tempes se tordaient comme des racines. Sa voix était devenue toute grêle et toute sèche :

— Nous cherche pas, Deke, parce que tu vas nous trouver — on va te sortir de là et on va te filer une danse à coups de crosse jusqu'à ce que tu crèves — et tant pis si on écope !

Deke le crut sur parole. Cela se voyait à son regard. Il resta muet.

— On la connaît, ta combine du Retour en Afrique. Et on a le dossier du F.B.I. sur Quatre-Quatre et sur Freddy, en plus. Et on s'est fait communiquer les fiches de Barry et d'Elmer par la police du comté de Cook. Et on connaît aussi ton casier. Et on sait que tu ne l'as pas, le fric, sinon il y a longtemps que tu te serais tiré. Mais ce qui est sûr, c'est que t'as la clef...

— Quelle clef ? demanda Deke.

— La clef qui ouvre la porte qui mène à l'oseille.

Deke secoua la tête.

— Je suis pas dans le coup, déclara-t-il.

— Écoute, ma salope, dit Fossoyeur. De toute façon, t'es bonnard. On tient la preuve.

— D'où vous la tenez ?

— On la tient d'Iris, répondit Fossoyeur.

— Si elle vous a dit que le Mouvement pour le Retour en Afrique, c'est un arnac, elle n'est qu'une foutue garce et une menteuse, et je me gênerais pas pour le lui dire en face !

— D'accord.

Trois minutes plus tard, Iris faisait son entrée dans la salle des interrogatoires, accompagnée du lieutenant Anderson et de deux officiers de police blancs.

Elle se planta devant Deke et le regarda dans les yeux.

— Il a buté Mabel Hill, déclara-t-elle.

La face de Deke se convulsa de rage. Il voulut se jeter sur sa femme, mais les deux officiers de police l'empoignèrent.

— Mabel, elle s'est rendu compte que la combine du Retour en Afrique, c'était du bidon, poursuivit Iris, alors elle a voulu avertir la police. Y avait déjà son mari qui s'était fait descendre, et puis le fric qu'elle avait paumé dans le coup, alors elle allait pas le rater, Deke !

Elle parlait avec une apparente sincérité.

— Tu mens, saleté !

— J'ai bien essayé de le défendre, expliquait Iris, mais elle m'a volé dans les plumes. Alors pendant que j'étais en train de parer les coups tant bien que mal, lui, il m'a agrafée par-derrière. Il m'a fourré son pistolet dans la main et il a tiré. J'ai voulu lui enlever l'outil, mais il m'a envoyée dinguer et il me l'a repris.

Deke avait l'air accablé. Il se rendait compte que cette version des événements était tout à fait plausible. Il savait que si Iris se présentait devant la Cour, tout de noir vêtue, l'air à la fois douloureux et plein de promesses, les paupières baissées, le geste hésitant, elle convaincrail l'auditoire. Déjà il imaginait la prison de Sing-Sing et sa chaise chauffante, et déjà il se voyait installé dessus.

Il eut pour sa femme un regard résigné :

— Ils te paient combien ? demanda-t-il.

Elle négligea de répondre à sa question.

— Y a des faux papiers où c'est prouvé que le mouve-

ment pour le Retour en Afrique, c'est rien que de l'estampe. Ils sont planqués à la maison, ces papiers, dans la reliure d'un bouquin qui s'appelle : *Le Sexe et la Race*. (Elle adressa à Deke un sourire suave.) Salut, gros tas !

Là-dessus, elle lui tourna le dos et gagna la porte.

Les deux officiers blancs échangèrent un regard, puis se tournèrent vers Deke.

Anderson semblait gêné.

— Qu'est-ce que ça te fait, comme effet ? demanda Ed Cercueil à Deke, d'une voix grinçante.

Fossoyeur accompagna Iris à la porte. Quand il l'eut remise entre les mains du gardien, il lui fit un clin d'œil. D'abord surprise, elle cligna de l'œil en retour, puis se laissa emmener.

Deke était comme vidé. Son visage n'exprimait ni la souffrance, ni la peur, mais un total abattement. Il avait tout du condamné attendant l'exécution. Pour un peu, on lui aurait envoyé un prêtre.

Anderson et ses deux assistants blancs quittèrent la salle sans lui donner un regard.

Fossoyeur reprit :

— Donne-nous la clef en question, et on oubliera le meurtre.

Deke leva sur lui un œil lointain. Il semblait indifférent à tout.

— Allez vous faire voir ! dit-il.

— Eh bien, file-nous les quatre-vingt-sept sacs, et on ne parle plus du reste ! insista Fossoyeur.

— Allez vous faire foutre ! répondit Deke.

Ils le remirent entre les mains du gardien, qui le reconduisit dans sa cellule.

— J'ai comme une impression qu'on a laissé échapper quelque chose, dit Fossoyeur.

— C'est sûr, fit Ed Cercueil. Mais quoi ?

*

Ils parlaient d'Iris, dans le bureau d'Anderson. Comme d'habitude, Fossoyeur avait posé une cuisse sur le coin du bureau et, comme d'habitude, Ed Cercueil s'appuyait au mur, dans un coin d'ombre.

— Elle s'en tirera jamais, avec son histoire, déclara le lieutenant Anderson.

— Vous avez p'têt' raison, admit Fossoyeur, mais, en tout cas, elle lui a foutu une drôle de trouille, à Deke.

— Ça vous a facilité la tâche, au moins ?

Fossoyeur prit un air chagrin.

— Rien du tout ! fit Ed Cercueil d'une voix morne. Faut dire qu'elle a eu tort de l'assommer comme ça... On croyait pas, nous, qu'elle allait l'accuser d'un meurtre.

Fossoyeur eut un gloussement :

— Elle a vraiment déballé la marchandise !

Les joues d'Anderson se colorèrent un peu.

— Alors, où vous en êtes ?

— Nulle part, avoua Fossoyeur.

Anderson poussa un soupir :

— C'est affreux de voir des gens s'entre-dévorner comme des bêtes fauves ! dit-il.

— Merde, ça me paraît bien normal, à moi, déclara Fossoyeur. Tant qu'il y aura des jungles, y aura des bêtes fauves.

— Vous vous souvenez du taxi noir qui a chargé trois Blancs et une femme de couleur, avant-hier soir, après le braquage ? demanda Anderson pour changer de sujet.

— Quand les camions se sont fichus dans le décor ? Il les a chargés devant chez Small, pas vrai ? Et il les a emmenés à Brooklyn ? On devrait peut-être lui causer, à celui-là...

— Inutile. Les gars de la Criminelle l'ont, à tout hasard, embarqué à la morgue et il a identifié les corps de ses trois clients.

Fossoyeur s'agita et Ed Cercueil se pencha en avant. Pendant un moment, ils réfléchirent en silence. Enfin Fossoyeur déclara :

— Ça devrait me donner une idée... (Puis il ajouta :) Mais ça me donne rien !

— En tout cas, ça prouve qu'ils se trouvaient à Harlem, non loin des camions accidentés, hasarda Ed Cercueil.

— Merde, ça explique aussi leur décès rapide, déclara Fossoyeur. Si Deke les a fait liquider, il n'y a pas trente-six raisons.

Anderson feuilletait les rapports, sur son bureau.

— On a retrouvé la Lincoln. Elle a été abandonnée dans Broadway, sous le pont du métro aérien qui enjambe la 125^e Rue. On y a relevé la marque de vos balles, et les fusils étaient encore à l'intérieur... les flingueurs, hélas, n'ont pas été retrouvés, mais la Criminelle a fait publier des avis de recherche.

— Vous cassez pas la tête pour ces oiseaux-là, fit Ed Cercueil. C'est bien rare qu'ils volent encore.

— Ils sont pas de l'espèce qui vole, ajouta Fossoyeur. C'est du gibier de potence, qui va pas tarder à subir son sort.

— Et nous on va pas tarder à aller casser la croûte. J'ai mon estomac qui émet des S.O.S.

— Ma parole, c'est vrai ! approuva Fossoyeur. Napo-

l'éon a dit : « La femme pense avec son cœur et l'homme avec son estomac. » Et, justement, on a pas mal à penser, nous autres...

Anderson éclata de rire :

— De quel Napoléon s'agit-il ?

— De Napoléon Jones, gloussa Fossoyeur.

— C'est bon, Napoléon Jones, dit Anderson. Mais n'oubliez quand même pas les malfrats.

— Plus souvent ! répondit Ed Cercueil. C'est eux qui nous la paient, notre croûte !

*

Ils mangèrent chez Mammy Louise, elle avait vendu sa charcuterie, flanquée d'une minuscule salle de restaurant, pour une rôtisserie, du genre raffiné, et ouverte toute la nuit. M. Louise étant décédé, un joli garçon noir, aux cheveux aplatis et aux complets fantaisie, avait pris sa place. Mais le bouledogue anglais qui, autrefois, veillait sur M. Louise et l'empêchait de courir le guilledou, était toujours là, oisif désormais, et désolé, semblait-il, de ne plus voir la ronde et courte silhouette de M. Louise, qu'il se plaisait tant à terroriser. Le nouveau jeune homme, en effet, n'avait pas une tête à se laisser boucler à la maison, bouledogue ou pas bouledogue.

Les deux policiers avaient pris place à une table du fond, face à l'entrée. La rôtisserie, devant laquelle s'affairait un chef tout de blanc vêtu, se trouvait à leur droite. À leur gauche, un juke-box beuglait un morceau de Ray Charles.

Le Joli Cœur de Mammy Louise, qui jouait son rôle de patron avec une arrogance musquée, s'avança pour prendre la commande.

— Bonsoir, Messieurs, qu'est-ce que ce sera pour vous, aujourd'hui ?

Fossoyeur leva la tête :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Côtes grillées, pieds grillés, poulet à la broche... Il y a aussi de l'andouille, de l'amourette de porc, de l'oreille et de la queue de porc-salade...

— Si le cochon était tout en viande, vous seriez au chômage, je parie, fit remarquer Ed Cercueil.

Le jeune homme eut un sourire éblouissant.

— Nous avons aussi du jambon-purée, fèves et maïs, et de la hure aux pois chiches...

— Et les soies, vous les servez avec quoi ? demanda Fossoyeur.

Le jeune homme commençait à perdre patience :

— Vous choisirez votre garniture, Messieurs, répondit-il avec un sourire crispé.

— Allez, te vante pas ! marmonna Ed Cercueil.

Le sourire du jeune homme s'effaça.

— Bon, intervint vivement Fossoyeur. Vous nous apporterez deux doubles portions de côtes grillées, avec, comme légume, des pois chiches, du riz et du gombo. Et une salade mélangée avec de la tomate et de l'oignon, et, pour finir, deux tranches de tarte aux pommes bien épaisses, et deux glaces à la vanille. Ce sera tout.

Le jeune homme sourit derechef.

— Un petit en-cas !

— Ouais, on a besoin de garder la tête claire.

Ils suivirent du regard le jeunot qui s'éloignait, avec un imperceptible tortillement des hanches.

— M. Louise doit se retourner dans sa tombe, soupira Ed Cercueil.

— Je le vois plutôt coursant une belle pépée, maintenant qu'il est débarrassé du bouledogue.

La salle était remplie de clients, pour la plupart jeunes, qui observaient les policiers à la dérobée, en venant remettre en marche le juke-box. Ed Cercueil et Fossoyeur prêtèrent soudain l'oreille :

— C'est Pres'... dit Fossoyeur, en inclinant la tête. Et Sweets...

— Y a aussi Roy Eldridge, ajouta Ed Cercueil. Mais c'est qui, la basse ?

— Je le connais pas, çui-là, et la guitare non plus, avoua Fossoyeur. Je deviens vieux, faut croire !

— C'est quoi, ce disque ? demanda Ed Cercueil à un jeune garçon planté près du juke-box.

La petite môme qui accompagnait l'amateur de jazz les regarda, l'œil rond, comme des bêtes curieuses, mais le garçon répondit, gêné :

— *Ris pour ne pas pleurer...*

Ils écoutèrent en silence, puis le serveur apporta la commande. La table se couvrit de nourriture. Fossoyeur eut un petit rire satisfait :

— On dirait que la disette est à nos portes, dit-il.

— On va lui tordre le cou, déclara Ed Cercueil.

Le serveur apporta trois sauces différentes, du vinaigre, une assiette de pain jaune de maïs et une motte de beurre de campagne.

— *Bon appétit*, dit-il.

— *Merci, M'sieur*¹, répondit Ed Cercueil.

— Un Noir français, constata Fossoyeur quand le serveur se fut éloigné.

1. En français dans le texte.

— Une bonne chose, la guerre, fit Ed Cercueil. Et puis, sans elle, on serait encore bouclés dans le Sud.

— Ouais, mais, maintenant, ces sacrés Blancs, ils veulent remettre ça, pour nous y ramener !

La conversation s'arrêta là. La nourriture exigeait toute leur attention. Ils mastiquèrent la chair succulente, arrosée de sauce chaude, et rongèrent les os durs, avec une délectation quelque peu bruyante. Le chef, en les regardant manger, se sentit ému et fier.

Quand ils eurent fini, Mammy Louise sortit de sa cuisine. Son corps affectait la forme d'un ballon-météo, monté sur pattes, et surmonté d'un ballon pilote, qui tenait lieu de tête. La figure noire et ronde de Mammy, sous le mouchoir de cotonnade rouge, ruisselait de sueur, mais elle avait mis un gros tricot sur sa robe de lainage noir. Ses ancêtres, esclaves, fugitifs, alliés à une tribu d'Indiens du Sud, avaient donné naissance à une race nouvelle connue sous le nom de Geechie, et la langue maternelle de Mammy était une série de grincements, ponctués de grognements. Elle parlait aussi l'américain, mais avec un accent, et l'odeur qu'elle dégageait était celle d'un ragoût de bouc.

— Ça va-t-y, bande de sales flicards ? fit-elle, avec bonne humeur, en manière de salut.

— Ça va, Mammy Louise. Et vous-même ?

— J'ai froid, déclara-t-elle.

— Vot' nouvel amour ne vous tient donc pas chaud ?

Elle lança un coup d'œil au gardien, qui, à l'autre bout de la salle, éblouissait de son sourire deux clientes.

— Les vieilles peaux comme moi, elles prennent sans discuter ce que le bon Dieu leur envoie ! Je me plains pas.

— Si vous n'avez pas à vous plaindre, nous non plus, dit Fossoyeur.

Un homme passa la tête par la porte et dit quelques mots au Joli Cœur. Le Joli Cœur se hâta vers leur table.

— Votre voiture appelle, dit-il.

Ils se levèrent d'un bond et, sans prendre le temps de payer, gagnèrent vivement la rue.

XVI

Au bout du fil, le lieutenant Anderson annonçait :

— Un corps vient d'être trouvé dans un dépôt, sous la jonction de la Cent vingt-cinquième avec le pont Triborough.

— Et alors ? fit Ed Cercueil.

— Et alors ? répéta Anderson. Vous ne faites plus partie de la maison, ou quoi ?... Allez sur les lieux et voyez le macchab' ! Faut-il que je vous rappelle que le vol et le meurtre sont contraires à la loi ?

Ed Cercueil avait chaud aux oreilles.

— On y va, dit-il d'un ton respectueux.

— C'est un monde ! marmonna encore Anderson avant de raccrocher.

Fossoyeur ricanait tout en engageant la voiture dans le flot de la circulation.

— Tu t'es fait ramasser, hein, mon copain ?

— Ouais, le patron, il s'est énervé.

— Que ça te serve de leçon. Le crime, c'est pas une rigolade.

Ed Cercueil répondit :

— Ça va. N'en jette plus.

Ils trouvèrent sur les lieux le sergent Wiley, qui dirigeait les hommes de la Brigade Criminelle. Ces hommes prenaient des moulages d'empreintes de pas, relevaient des empreintes de doigts et prenaient des photos. Un jeune médecin légiste, au visage rose, rédigeait son rapport : « Mort constatée à l'arrivée », tout en sifflotant allégrement.

— Et voilà mes vieux potes, les dresseurs de fauves, fit Wiley en les accueillant. Vous affolez pas, le clébard est crevé.

Ils jetèrent un coup d'œil au chien mort, puis parcoururent le terrain d'un regard serein :

— Qu'est-ce qu'il y a à voir ici ?

— Un autre cadavre, c'est tout ce que j'ai à vous montrer, déclara Wiley. Mon cinquième depuis le début de la soirée.

— Vous étiez sur le coup, au terrain de polo ?

— Sur le coup ! Merde alors, tout ce que j'ai trouvé en arrivant, c'est quatre refroidis. Le vivant, vous me l'avez soulevé !

— On vous le donne !

— Pour quoi faire ? Si vous n'avez rien pu en tirer, moi, il m'intéresse pas !

— On ne sait jamais. Peut-être que vous lui taperez dans l'œil, vous !

Wiley sourit. Il ressemblait plus à un professeur de science politique de la Nouvelle Université qu'à un officier de police de la Criminelle, mais Fossoyeur et Ed Cercueil le connaissaient : c'était un poulet flegmatique et malin.

— Venez que je vous pilote, dit-il en les guidant vers le hangar où le corps avait été découvert, et que je vous donne les coordonnées : on a trouvé dans le portefeuille de la victime une carte de Sécurité Sociale. Son nom serait

Joshua Deavine, domicilié dans la 121^e Rue Ouest. Il est mort d'un coup de couteau qui lui a traversé le cœur. Pour le moment, on n'en sait pas plus.

Les policiers inspectèrent méthodiquement le hangar, encombré de ferraille et de débris en tous genres. Trois allées avaient été tracées parmi les entassements d'objets hétérogènes, qui touchaient au plafond de tôle ondulée. Ces travées s'amorçaient à l'entrée du hangar et s'en allaient en éventail jusqu'au mur du fond. Tout l'espace disponible était occupé, à l'exception d'un emplacement vide, à l'extrémité de la travée centrale.

— Y a quelqu'un qu'a embarqué quelque chose, fit remarquer Ed Cercueil.

— Je me demande qui peut être tenté par ces saloperies, fit Wiley, en désignant les piles de boîtes de carton écrasées, les vieux bouquins, les vieux magazines, les tas de chiffons, les postes de radio et les machines à coudre délabrées, les outils rouillés, les mannequins défoncés et les pièces de ferraille non identifiables.

— Le gars a bien été tué pour quelque chose, insista Ed Cercueil. J'en dirais pas autant pour le chien.

— Si ça se trouve, c'est un crime de pédés, hasarda Fossoyeur. Le gars est peut-être venu ici en compagnie d'un Blanc. Ça s'est déjà vu, ces trucs-là...

— J'y ai pensé, dit Wiley, mais, avec le chien crevé, ça ne tient pas.

— Il aurait bien tué le clebs aussi, si ça lui simplifiait le travail, dit Ed Cercueil.

Wiley haussa les sourcils :

— À Harlem, une affaire, ce n'est jamais simple !

— Il aurait bien fait n'importe quoi, insista Ed Cercueil, pour un bon salaire !

— C'est possible, concéda Wiley, mais il y a un hic. On a trouvé dans la poche de la victime une boulette de viande, qui m'a tout l'air d'être empoisonnée. J'en conclus que le chien a été empoisonné avant son arrivée par un inconnu... À moins que Joshua n'ait emporté deux boulettes empoisonnées — ce qui me paraît peu probable.

— Moi, c'est cet espace vide qui me turlupine, dit Fossoyeur. Il y a peut-être quelque chose qu'est tombé du camion des braqueurs, l'autre soir... Quelque chose qui serait à sa place ici... quelque chose qui puisse échouer dans un dépôt de ferraille...

Wiley hocha la tête.

— Ces gens-là ont pu perdre un pistolet dans la bagarre. Mais je ne vois pas ce qu'ils auraient pu semer qui intéresserait un marchand de chiffons et de ferraille, et qui pourrait remplir cet espace vide.

— Y a qu'une façon de le savoir, dit Fossoyeur.

Wiley opina de la tête.

La porte de l'appentis-bureau avait été forcée par les hommes de Wiley, mais rien ne semblait manquer. Les quatre policiers pénétrèrent dans le bureau, et Wiley joignit par téléphone M. Goodman, à son domicile de Brooklyn.

M. Goodman parut horrifié :

— J'ai droit à toutes les tuiles, moi ! s'écria-t-il. Un bon petit gars, et si honnête ! Il n'aurait pas fait de mal à une mouche !

— Votre présence ici est indispensable, déclara Wiley. Il faut que nous sachions ce qui manque dans votre entrepôt.

— Ce qui manque ! brailla M. Goodman. Vous n'allez pas me dire que Josh a été tué par des voleurs ! Y a qu'un

marchand de chiffons et ferraille qui peut s'intéresser à mon stock, et, pour que ça en vaille le coup, il lui aurait fallu un camion !

— Tout ce que l'on vous demande, c'est de venir jeter un coup d'œil ici.

— *Mein Gott*, à une heure pareille ! Vous me dites que Josh est mort... Pauvre petit gars !... Mon cœur, il saigne pour lui... Mais je n'ai aucune chance de lui rendre la vie maintenant, à deux heures du matin ! Et n'allez pas croire que je puis m'y reconnaître dans ces tas de vieux papiers et de ferraille ! N'y comptez pas ! C'est comme qui dirait une décharge publique ! Et si un mec m'a embarqué un tombereau de vieux déchets, je ne le lui disputerai pas. On verra bien à quel endroit il a chargé son camion, ou alors ce voleur est fou !... Et ma Reba qui s'est réveillée !... Elle se fait du mauvais sang à l'idée de me voir partir à pareille heure pour ce coin perdu, plein de tueurs sadiques !... Le mieux, c'est que vous emmeniez Josh à la morgue et moi, je viendrai reconnaître le corps, lundi, dans la matinée.

— Monsieur Goodman, il est indispensable...

Mais M. Goodman avait raccroché. Wiley agita le crochet : « Monsieur Goodman ! Monsieur Goodman ?... » Mais ce fut la Centrale téléphonique qui lui répondit. Wiley se tourna vers les deux autres, déclara : « Il a raccroché ! » et raccrocha à son tour.

— On va l'envoyer chercher, dit Ed Cercueil.

Wiley lui jeta un coup d'œil :

— À quel titre ? Moi, faut que j'aie une ordonnance du tribunal, pour le faire sortir de Brooklyn.

— Y a mille façons d'écorcher un chat, fit remarquer Fossoyeur.

— Je ne veux pas les connaître, déclara Wiley, en se dirigeant vers la cour. J'aime mieux rester dans l'ignorance.

Ils s'arrêtèrent un moment devant le corps du chien. Le jeune légiste au visage coloré passa près d'eux, en chantant gaiement :

— *Je s'rai content quand tu s'ras mort, vieille canaille !
Je m'amuserai comme un fou d'te voir foutre dans le trou,
je s'rai content quand tu s'ras mort...*

Fossoyeur et Ed Cercueil échangèrent des regards. Wiley s'en aperçut et dit :

— Après tout, c'est un gagne-pain comme un autre !

Fossoyeur renchérit :

— Le macchab', ça rapporte !

La voiture de la morgue arriva, embarqua le cadavre de l'homme et celui du chien. Wiley donna à ses subordonnés le signal du départ.

— J'ai bien envie de vous laisser cette affaire, dit-il à Fossoyeur et à Ed Cercueil.

— On l'a, répondit Ed Cercueil. Dormez sur vos deux oreilles.

*

Une fois seuls, les deux policiers inspectèrent méthodiquement le terrain.

— Partout ailleurs, dit Ed Cercueil, le vol aurait été le mobile le plus vraisemblable. Mais pas ici.

— Ça sert à rien de jouer aux devinettes, répliqua Fossoyeur. Y a qu'à aller chercher Goodman.

— Allons-y, fit Ed Cercueil.

Ils fermèrent le hangar, éteignirent les lumières et, len-

tement, traversèrent la cour vers la sortie. Puis, comme ils s'engageaient sur la chaussée pour regagner leur voiture, une masse noire surgit de sous le pont, tel un bolide. Sans chercher à savoir ce qui leur arrivait dessus, ils piquèrent un galop, car une longue expérience policière leur avait enseigné qu'un mouvement dans l'ombre était synonyme de danger. Quand ils eurent compris que le bolide était une voiture noire lancée à tombeau ouvert, ils s'aplatirent sur l'asphalte, de l'autre côté de la chaussée. Mais ils n'eurent pas le temps de sortir leurs armes. Un essaim de balles de mitrailleuse s'égaila au-dessus de leur tête, au passage de la voiture. Une flamme jaillit, illuminant la nuit, le silence explosa, puis subitement le tumulte cessa, comme il avait commencé. Pendant un bref instant, on put entendre la sourde plainte d'un gros moteur poussé à la limite de sa puissance, puis le silence se fit. Le bolide ne s'était évanoui comme un mirage.

Entre-temps, Fossoyeur et Ed Cercueil avaient tiré leurs revolvers, mais ils restèrent prudemment couchés sur le pavé, guettant, par-dessus l'épaule quelque cible mouvante. Mais rien ne bougea. Ils se décidèrent enfin à gagner en rampant l'abri de leur voiture, sans cesser de scruter l'obscurité. Ombres furtives, ils s'installèrent sur le siège avant, le souffle oppressé, l'œil attentif.

Au-dessus de leur tête, sur le pont, les phares des voitures avaient ralenti leur ronde et la rue était toujours vide, sinistre et obscure.

— Faut faire le rapport, dit Fossoyeur.

Ed Cercueil appela le commissariat et demanda Anderson. Il lui donna des événements un récit bref et précis.

— Mais pourquoi, bon sang ? s'étonna Anderson.

— J'y comprends que dalle, avoua Ed Cercueil. On a

aucun élément, aucun signalement, on a pas le numéro de la tire et on a pas le quart d'une idée.

— Je ne sais pas dans quel guêpier vous vous êtes fourrés — en tout cas, faites gaffe !

— D'accord. Pour l'instant, on file à Brooklyn pour ramener le patron du dépôt.

— Allez-y, si c'est vraiment nécessaire, mais, pour l'amour du ciel, pas d'imprudences ! Brooklyn n'est pas de notre ressort, et on risque d'avoir les pires emmerdements.

— C'est bon. On y va en sondeurs...

Fossoyeur embraya et suivit la rue sombre. Son front se plissait sous l'assaut de ses pensées.

— Ed, y a quelque chose d'important qui nous a échappé.

— T'as foutrement raison ! C'est les tueurs qui nous ont échappé !

— Je veux dire... y a pas une idée qui te trotte par la tête ?

— Si, j'ai idée qu'il serait temps de démissionner de la police, tant qu'on est en vie !

— Moi, j'ai idée que, quand les choses ont l'air trop dingues, c'est qu'elles le sont pas, s'obstina Fossoyeur, tout en s'engageant dans une voie transversale qui desservait l'autoroute de l'est.

— T'y crois vraiment, à ce boniment ?

— Je me demandais, justement, pourquoi la mort d'un manoeuvre dans un dépôt de ferraille a donné à quelqu'un l'envie de nous descendre.

— Oui... Quelle importance elle peut avoir, la mort de ce mec ?... Moi, je renifle le coup fourré.

— Moi pas. À moins que tu ne voies un rapport entre

le braquage de l'autre jour et cette affaire-ci... J'avoue que ça me laisse sceptique... Et puis, les gens, à Harlem, ils n'arrêtent pas de se faire tuer !

Ed Cercueil resta silencieux.

— Je crois bien que je commence à y voir clair, déclara brusquement Fossoyeur, en s'infiltrant, au mépris du feu rouge, dans le flot des voitures lancées sur l'autoroute.

*

M. Goodman était encore éveillé, quand ils arrivèrent. La nouvelle de la mort de Josh l'avait réellement ému, mais il était toujours opposé à l'idée de retourner à Harlem au milieu de la nuit, à seule fin d'inspecter son dépôt.

— À quoi ça vous avancera ? protestait-il. Qu'est-ce que vous espérez ? Les chiffons et la ferraille, ça n'intéresse pas les voleurs. Et le chien, si je l'ai mis là, c'est juste pour empêcher les clodos de dormir dans le dépôt, et les chiftirs, comme l'Oncle Bud, d'embarquer ma camelote pour la revendre à un collègue.

— Écoutez, Monsieur Goodman, l'autre soir, il y a quatre-vingt-sept familles noires — des pauvres gens — qui se sont fait voler mille dollars chacune, au cours d'un braquage...

— Oui, oui, j'ai lu ça dans les journaux. Ils voulaient retourner en Afrique, les bougres!... Eh bien ! Moi, je veux retourner en Israël, où j'ai jamais mis les pieds!... Non, vous trouvez ça raisonnable de guigner les grosses pommes dans le verger d'en face ? Au moins, ici, chacun, il est libre...

— D'accord, Monsieur Goodman, interrompit Fossoyeur, avec une feinte patience. Mais nous autres, on est

des poulets, on est pas des philosophes. Alors, on voudrait bien savoir ce qu'on vous a piqué, dans votre dépôt, et on peut pas attendre jusqu'à lundi matin, parce que, d'ici là, il peut y avoir mort d'homme, encore une fois. Même nous, on risque d'y passer...

— S'il faut y aller, j'irai, déclara M. Goodman, résigné. Ce serait quand même malheureux qu'un pauvre Noir se fasse encore tuer pour un tas de vieux déchets ! (Il ajouta d'un ton amer :) C'est à se demander où va le monde de nos jours, quand on pense qu'un type hésite pas à tuer son prochain pour quelques vieux rogatons — sans parler d'un pauvre chien innocent !

Il les fit entrer au salon, et alla s'habiller. Quand il réapparut, prêt à partir, il précisa :

— Reba, elle est pas contente.

Les policiers jugèrent préférable de ne pas discuter les sentiments de Reba.

*

Tout d'abord, M. Goodman déclara qu'il ne manquait rien dans son dépôt. Et rien ne semblait avoir été dérangé.

— Dire que je me suis tiré du lit, que je me suis rhabillé et que j'ai traversé la ville au beau milieu de la nuit — et tout ça pour rien ! geignit-il.

— Mais vous aviez bien quelque chose dans cet espace vide ? insista Ed Cercueil. Ça m'étonnerait que vous laissiez une place vide exprès !

— Je m'arrange toujours pour avoir une place vide, affirma M. Goodman, des fois qu'il m'arrive de la marchandise... (Et, soudain, il se rappela.) La balle de coton ! s'exclama-t-il.

Fossoyeur et Ed Cercueil se figèrent. Leurs narines palpitèrent comme les naseaux d'un setter flairant le gibier. Sous leurs crânes les pensées fusaient comme des éclairs.

— Oui, l'Oncle Bud m'a ramené, ce matin, une balle de coton. Et je l'ai posée là... Depuis, ça m'est complètement sorti de la tête... L'Oncle Bud, c'est un chiftir...

— On le connaît, Tonton Bud, interrompit Ed Cercueil.

— Alors, vous savez le reste : cette balle de coton, il a dû la ramasser la nuit, au cours d'une de ses tournées. (M. Goodman haussa les épaules, ouvrit les bras.) Vous pensez que je ne demande pas aux chiffres la facture de la camelote qu'ils m'amènent !...

— Maintenant, Monsieur Goodman, on sait tout ce qu'on voulait savoir, déclara Fossoyeur. On va vous conduire à une station-taxi et on va vous payer votre dérangement.

— J'en veux pas, d'argent, répondit M. Goodman. N'empêche que je suis curieux... Qui aurait l'idée de tuer un pauvre malheureux à cause d'une balle de coton ?

— C'est bien ce qu'on cherche à savoir, dit Fossoyeur, qui déjà s'était mis en mouvement pour regagner sa voiture.

*

À trois heures trente du matin, ils étaient de retour au commissariat et discutaient la nouvelle avec le lieutenant Anderson. Anderson avait déjà passé la consigne à toutes les voitures de ronde : « Rechercher et ramener l'Oncle Bud aux fins d'interrogatoire », mais la situation nécessitait une mise au point.

— Vous êtes sûrs que cette balle de coton se trouvait

bien dans le camion de livraison qui a pris part au braquage ? demanda Anderson.

— On a trouvé quelques fibres de coton brut dans ce camion. Et voilà Tonton Bud qui dégotte une balle de coton dans la rue et qui la fourgue à un chiffonnier en gros. Et voilà la balle qui disparaît et le manutentionnaire du dépôt qui se fait bousiller !... Tout ça, c'est pas du pour !

— Mais qu'est-ce qu'elle peut avoir de si précieux, cette balle de coton ?

— Elle dénonce les responsables. J'ai idée que, grâce à elle, on pourrait loger les braqueurs en un tournemain.

— Oui, mais n'oublions pas que le chien a été tué avant l'arrivée de Josh et de son assassin ! Si ça se trouve, le coton avait déjà été chouravé à ce moment-là.

— C'est possible. Il n'en reste pas moins que quelqu'un voulait, ce coton, et on a liquidé le seul mec qui aurait pu nous dire si ce quelqu'un l'a eu, en fin de compte, ou s'il a été pris de vitesse par un autre, fit remarquer Fossoyeur.

— Jouons pas aux devinettes, interrompit Ed Cercueil. Il s'agit de le retrouver, ce coton.

Fossoyeur lui lança un coup d'œil qui voulait dire : « Eh bien, vas-y, trouve-le ! »

Mais le téléphone sonna. Anderson décrocha et répondit dans le récepteur : « Oui... oui... oui... au coin de la Cent dix-neuvième et de Lenox... oui... eh bien, continuez à chercher... »

Il raccrocha.

— Ils ont retrouvé la charrette à bras ? s'écria Fossoyeur d'un ton à peine interrogateur.

Anderson opina du chef.

— Oui, mais l'Oncle Bud a disparu.

— Ça m'étonne pas, déclara Fossoyeur. Il doit être au fond de la rivière, à l'heure qu'il est.

— Ouais, fit Ed Cercueil d'un ton rageur. Ce sacré coton, il a fait souffrir l'homme noir dans le Sud, et, maintenant, il le tue dans le Nord.

— Au fait, j'oubliais, s'écria Anderson. Dan Seller, de la voiture quatre-vingt-dix, m'a signalé qu'il avait envoyé au commissariat un chiffonnier qui venait de trouver une balle de coton dans la Cent trente-septième Rue, le soir du braquage, juste après le carambolage des deux camions. Ce chiffonnier, un homme de couleur, était en train de charger le coton dans sa charrette — il s'agit sûrement de l'Oncle Bud ! Il lui a donc donné l'ordre d'emmener la balle au quart. Mais le bougre ne s'y est jamais pointé...

— Vous m'en direz tant ! s'exclama Fossoyeur d'un ton chagrin.

Anderson rougit.

— J'ai complètement oublié cette histoire. Après tout, il n'a jamais été question de coton jusqu'à maintenant...

— À propos de coton, dit Fossoyeur, que savez-vous d'un certain colonel Calhoun, qui a ouvert une agence sur la Septième Avenue avec l'idée d'embringuer des gens et de les expédier dans le Sud pour ramasser le coton ? Il appelle ça le Mouvement pour le Retour dans le Sud...

Anderson lui lança un regard circonspect.

— Laissez-le tranquille, celui-là ! fit-il. Je reconnais que sa combine est ridicule, mais elle est régulière. Il est venu ici et il a discuté le coup avec le capitaine. Il lui a montré sa licence et d'autres pièces justificatives et il lui a promis d'éviter tout incident fâcheux.

— Les gars du Retour en Afrique manifestent devant sa boutique, dit Fossoyeur. Ils ne veulent pas de ces coupures-là, à Harlem.

— On ne peut pas l'empêcher, déclara Anderson. Il n'y a pas de loi qui interdise d'ouvrir une agence de placement.

— Il a mal choisi son moment, en tout cas, insista Ed Cercueil. Il goupille cette affaire de Retour dans le Sud et de ramassage de coton juste après le braquage du Retour en Afrique. Si vous voulez mon avis, il le cherche, le coup dur.

Anderson feuilleta la pile de rapports.

— Hier soir, à dix heures, il a téléphoné pour signaler que sa voiture avait été volée juste en face de son agence, dans la Septième Avenue. Il a donné aussi son adresse. Il est descendu au Dixie Hôtel, dans la Quarante-deuxième Rue. Bon. On a donc fait les vérifications d'usage, vers minuit. À la réception de l'hôtel, on nous a dit qu'il était rentré chez lui à dix heures trente-cinq et qu'il n'avait pas quitté son appartement depuis. Son neveu était auprès de lui.

— C'était quoi, sa voiture ? demanda Fossoyeur.

— Une limousine noire, carrosserie spéciale, châssis Ferrari, plaques de Birmingham, Alabama. Mais ne le traquez pas celui-là. On a déjà assez d'emmerdements comme ça.

— Je me disais seulement que le coton, il pousse dans le Sud, hasarda Fossoyeur.

— Oui, et le tabac à Cuba !... Rentrez donc chez vous et prenez un peu de repos ! Rien ne peut plus se passer cette nuit, avec tout ce qu'il y a déjà eu !

— On y va, dit Fossoyeur. De toute façon, on ne peut plus faire grand-chose à l'heure qu'il est... Vous vous foutez le doigt dans l'œil, n'empêche ! L'affaire ne fait que commencer.

XVII

À Harlem, tous les événements de quelque importance se produisent dans les six premiers jours de la semaine, car le dimanche — la matinée du dimanche, en particulier — est consacrée aux exercices de piété.

Ceux qui n'ont pas la foi restent au fond de leur lit. Ainsi, les putains, les macs, les Grecs, les malfrats et les racketteurs de tout poil rattrapent le sommeil en retard. Les dévots, cependant, se lèvent, mettent leurs plus beaux atours et s'en vont à l'église. Les bars sont fermés, les magasins sont fermés, les rues sont vides, si l'on excepte les pieuses familles se rendant à l'église. Et les pochards ont tout intérêt à ne pas les cramponner.

Tous les journaux du dimanche avaient consacré un article à l'arrestation du Révérend O'Malley, promoteur du Mouvement pour le Retour en Afrique et soupçonné d'escroquerie et de meurtre. Les comptes rendus du braquage avaient été rafraîchis, corsés et illustrés de photos d'O'Malley, de sa femme et de la femme abattue.

En conséquence, dans l'église confessionnelle du Révérend O'Malley — l'Étoile de Cham — sise dans la 121^e Rue, entre la 7^e Avenue et l'avenue Lenox, les affiliés du mou-

vement pour le Retour en Afrique et les curieux se pressaient-ils en foule. Disséminés parmi les fidèles, il y avait même quelques Irlandais, lecteurs du *New York Times* non illustré, et qui croyaient que le Révérend O'Malley était l'un des leurs.

Ce fut le Révérend T. Booker Washington (aucun rapport avec le grand pédagogue noir), pasteur en second, qui célébra le culte. D'abord, il invita l'assistance à la prière en commun. Il pria pour le succès du Mouvement, il pria pour la récupération de l'argent volé, il pria pour les pécheurs, pour tous les honnêtes gens injustement accusés et pour la race noire persécutée.

Puis il fit son sermon, avec calme, dignité et émotion. Il parla de l'odieuse agression et de la mort tragique de M. et Mme Hill, membres de la congrégation et supporters zélés du Mouvement pour le Retour en Afrique. L'assistance l'écoutait, recueillie et silencieuse. Puis le Révérend Washington aborda avec simplicité et franchise l'inexplicable tragédie qui s'était abattue sur le Révérend O'Malley, cet homme de bien, à qui le Ciel semblait avoir réservé un destin singulier.

— On a bien l'impression que le Bon Dieu le soumet à des épreuves multiples, à l'instar de Job, afin de mesurer la force de sa foi, son endurance et son courage, en vue de quelque grande tâche qu'il compte lui confier.

— Amen, dit une frangine d'une voix incertaine.

Le Révérend Washington manœuvrait avec prudence, guettant la réaction de son auditoire, avant de s'aventurer sur un terrain plus glissant.

— Sa vie durant, cet homme noble et désintéressé a été victime de la cruelle malveillance des Blancs qu'aujourd'hui il défie en votre nom à tous.

— Amen ! fit la frangine d'une voix plus forte et plus confiante.

Quelques « Amen » timides lui firent écho.

— Je sais que le Révérend O'Malley est innocent de tout crime, déclara le Révérend Washington d'une voix forte et grave, où il laissa néanmoins percer une note passionnée. Je lui confierais volontiers tout ce que je possède, je lui confierais ma vie !

— Amen ! gueula la frangine en se soulevant sur son siège. C'est un homme de bien.

L'auditoire s'échauffait. Des murmures approbateurs coururent parmi les rangs des femmes.

— Il sortira vainqueur de cette campagne de médisance, il sera vengé ! tonna le Révérend Washington.

— Libérez-le ! glapit une femme.

— Il sera libéré par la justice ! rugit le Révérend Washington. Il obtiendra la restitution de notre argent et il nous ramènera en Afrique, notre patrie bien-aimée, loin de ce pays d'opresseurs !

Les « Amen » et les « alléluia » fusèrent et l'auditoire tout entier fut debout. Sous l'effet de l'émotion, ces gens voyaient déjà l'aurole des martyrs au front d'O'Malley, victime de l'injustice des Blancs.

— Ses chaînes seront brisées par le Seigneur et il viendra nous délivrer, tous autant que nous sommes ! conclut le Révérend Washington d'une voix éclatante.

Les partisans du Retour en Afrique le croyaient. Ils voulaient le croire. Ils n'avaient pas d'autre solution.

— Et maintenant nous allons faire la quête pour participer aux frais de la défense du Révérend O'Malley, ajouta le Révérend Washington d'un ton adouci. Et nous

déléguerons le frère Summers pour lui porter la somme récoltée en cette heure douloureuse.

La quête rapporta cinq cent quatre-vingt-dix-sept dollars, et le frère Summers fut envoyé séance tenante présenter l'argent au Révérend O'Malley. Le commissariat où O'Malley était gardé à vue, en attendant sa comparution devant le magistrat instructeur, n'était qu'à quelques centaines de mètres de l'église, et le frère Summers était de retour, porteur d'un message du Révérend O'Malley, avant que le service fût terminé. Il monta sur l'estrade et dit :

— Le Révérend O'Malley, dans sa cellule, consacre sa journée à prier pour vous, ses bien-aimés fidèles, à prier pour la prompte restitution de votre argent et pour votre retour en Afrique. Il m'a dit qu'il allait se présenter devant le magistrat instructeur, lundi, à dix heures, et dès sa libération, il reviendra parmi nous et reprendra sa tâche...

Le frère, conscient de l'importance de sa mission, avait du mal à dissimuler sa fierté.

— Que le Seigneur le protège et lui ouvre les portes de sa geôle ! cria une sœur.

Les autres répondirent avec ensemble : « Amen, amen. »

Les fidèles quittèrent l'église en bon ordre, le cœur rempli de confiance et d'une profonde compassion pour O'Malley, de satisfaction aussi d'avoir fait un beau geste.

Mais sur bon nombre de tables familiales, il y avait, ce jour-là, du poulet aux beignets, ou un rôti de porc aux patates douces, et l'on finit par oublier, pour un temps le crime et les criminels.

*

Fossoyeur et Ed Cercueil dormaient tard, le dimanche. Il était rare qu'ils fussent levés avant 6 heures. Leurs jours de congé étaient le dimanche et le lundi, sauf quand une affaire réclamait leur présence, et, cette fois-ci, ils avaient décidé de ne reprendre que le lundi l'enquête sur le braquage.

Fossoyeur avait rêvé d'un aveugle, qui déclarait avoir vu une balle de coton rouler dans la 7^e Avenue et s'engouffrer dans une maison, mais il se réveilla avant d'avoir su dans quelle maison elle était entrée. Un souvenir le sollicitait, cherchait à pénétrer sa pensée consciente. Il savait que la chose était d'importance, même s'il ne s'en était pas rendu compte sur le moment. Il resta étendu pendant quelque temps, reprenant en détail tous ses faits et gestes des jours précédents, mais il ne put se rappeler « la chose ». Elle se dérobaît toujours. Il était persuadé, pourtant, que s'il parvenait à s'en souvenir, il aurait résolu tous ses problèmes.

Il se leva enfin, enfila un peignoir de bain, passa dans la cuisine et prit deux canettes de bière dans le réfrigérateur.

— Stella ! cria-t-il.

Mais sa femme était sortie. Il vida une des canettes et se mit à errer dans l'appartement, l'autre canette à la main, absorbé dans ses réflexions, brassant ses souvenirs, mais sans succès.

Ses deux filles étaient parties camper et la maison lui parut sépulcrale. Il s'installa dans la pièce de séjour et feuilleta le numéro de la *Sentinelle*, paru le vendredi. C'était le magazine bi-hebdomadaire de Harlem, spécialisé dans les nouvelles locales. L'affaire du braquage occupait la plus grande partie de la première page. Il y avait des photos d'O'Malley, d'Iris, de John Hill et de Mabel.

Un article était consacré au Mouvement pour le Retour en Afrique d'O'Malley, un autre à celui de L. H. Michaux, un autre enfin au premier groupement, celui de Marcus Garvey. Il tourna les pages, et son regard s'alluma à la vue d'un encadré publicitaire du *Cotton Club*, avec la photo de Billie Belle, dans son numéro exotique, intitulé « La danse du Coton ».

— J'ai la cervelle tout en coton, se dit Fossoyeur, éccœuré, en jetant le journal sur la table.

Il alla décrocher le téléphone dans l'entrée et composa le numéro du commissariat de Harlem. Il eut au bout du fil le lieutenant Bailey, qui assurait la permanence du dimanche. Il lui demanda si la voiture du colonel Calhoun était retrouvée. Bailey lui dit qu'elle ne l'était pas et qu'il n'y avait toujours pas de nouvelles d'Oncle Bu. Fossoyeur demanda encore si on avait *logé* les deux flingueurs de Deke, mais Bailey dut avouer qu'eux aussi restaient introuvables.

— Enfin, tant que leur patron sera neutralisé, ils ne mordront personne, déclara Fossoyeur.

Ed Cercueil lui téléphona peu après. Il lui dit que sa femme Molly était sortie avec Stella et qu'il venait le rejoindre.

— D'accord, mais on parle de tout sauf des truands.

— Si on allait à la salle de tir de la Centrale et qu'on s'entraînait un peu ? proposa Ed Cercueil. J'ai juste fini de briquer mon rigolo.

— Eh bien, moi, je te propose d'aller vider quelques bourbons à l'eau pour nous mettre en forme. Ensuite on pourrait emmener nos souris faire un tour.

— D'ac, fit Ed Cercueil.

Le téléphone sonna, à peine Ed Cercueil avait-il rac-

croché. Le lieutenant Bailey annonça à Fossoyeur que les organisateurs du Mouvement pour le Retour dans le Sud étaient en train de rassembler des gens de couleur devant leur agence, pour les faire défiler dans la 7^e Avenue et qu'un coup dur était à redouter.

— Vous feriez mieux de venir avec Ed, conclut-il. Ces gens vous connaissent...

Fossoyeur appela Ed Cercueil et lui dit de venir avec sa voiture, car Stella avait pris celle de la famille.

Fossoyeur n'avait pas fini de s'habiller quand il vit arriver Ed Cercueil. Ils montèrent dans la conduite intérieure Plymouth, de couleur grise, et prirent la route de Harlem. Trois quarts d'heure plus tard, ils filaient à vive allure à travers la circulation dominicale de la 7^e Avenue, cap au nord. Au coin de la 125^e Rue et de la 7^e Avenue, un prédicateur improvisé, planté devant le bar « Choc à la Noix » attenant à l'Hôtel Thérèse, exhortait les passants à prendre exemple sur Jésus-Christ.

— Y a pas trente-six façons de faire vot' salut, braillait-il. Ou vous choisissez le bien et les voies du Christ, ou alors, vous choisissez le mal et les voies de Satan...

Quelques badauds s'étaient arrêtés pour l'écouter. Mais la plupart des promeneurs du dimanche passaient sans se retourner.

À l'angle opposé du carrefour, la branche harlémiennne des musulmans noirs organisait un meeting monstre devant la librairie Nationale Africaine, qui servait d'état-major au groupement de Michaux pour le Retour en Afrique. Des affiches portant des slogans recouvraient les murs du magasin : « *Maudits Blancs* »... « *Les Blancs mangent du chien* »... « *Allah est notre Dieu* »... *Hommes de race noire, unissez-vous !*...

Une plate-forme, équipée de haut-parleurs, avait été aménagée sur le côté de la librairie. Au pied de la plate-forme, était posé un cercueil noir, ouvert, portant l'écri-teau : « *Les restes de Lumumba* ». Le cercueil contenait des photos de Lumumba, vif et mort, des clichés de presse représentant la femme de Lumumba, les bras en croix, et gémissante. On voyait aussi un complet noir, celui qu'il portait le jour de son assassinat, s'il fallait en croire l'affi-chette, et des souvenirs divers. Le long du trottoir, les pavillons de toutes les nations africaines battaient sur leur hampe démontable. Des centaines de partisans formaient une haie dense le long du trottoir. Trois voitures de ronde étaient arrêtées à proximité, et des agents de police blancs montaient la garde sur la chaussée. Les Musulmans noirs, coiffés du fez symbolique, étaient alignés le long de la librairie, en laissant sur le trottoir, à la demande de la police, un sentier pour la circulation des piétons. Une voix puissante retentissait dans les haut-parleurs.

Fossoyeur et Ed Cercueil ne s'arrêtèrent pas. Au croise-ment de la 131^e Rue, ils rencontrèrent le défilé des parti-sans pour le Retour dans le Sud, qui, sur le trottoir opposé, se dirigeait vers le carrefour de la 125^e Rue. Les deux poli-ciers se rendirent compte aussitôt que le cortège allait emboutir, quelque huit cents mètres plus haut, le rassem-blement des Musulmans noirs et les affiliés du Mouvement authentique pour le Retour en Afrique. Et déjà quelques fidèles d'O'Malley se regroupaient au coin de la 129^e Rue pour attaquer les « Sudistes ».

D'autres voitures de police étaient échelonnées le long des trottoirs et d'autres policiers montaient la garde sur la chaussée.

Le cortège de manifestants pour le Retour dans le Sud

était constitué de voyous mercenaires, payés pour la circonstance. Rigolards, provocants, ils cherchaient, de toute évidence, le mauvais coup. Ils portaient des couteaux, affectaient une allure agressive, et semblaient mettre le monde au défi de les arrêter. Le colonel Calhoun marchait en tête, vêtu de sa redingote noire et coiffé d'un chapeau à larges bords. Ses cheveux argentés, sa moustache et son bouc blancs luisaient sous les rayons du soleil couchant. Il fumait un manille à bouts coupés ; grand, mince, droit comme un i, il avait l'allure nonchalante d'un maître d'école indulgent, qui ne se laisse pas impressionner par toute cette jeunesse, parfois turbulente, mais jamais foncièrement méchante. Le jeune homme blond fermait la marche.

Ed Cercueil s'arrêta en double file, juste avant le croisement de la 130^e Rue. Avec Fossoyeur, il gagna le parking surélevé au milieu de la 7^e Avenue, et ils examinèrent la situation.

— Toi, tu descends la Cent vingt-neuvième, et tu les retiens. Pendant ce temps, je vais faire faire demi-tour à ces frelots-là ! dit Fossoyeur.

— C'est vu, mon copain.

Fossoyeur se posta en face d'un poteau électrique, tandis que Ed Cercueil passait sur le trottoir de la 129^e Rue, face à la murette de ciment qui entourait le parking.

Quand les manifestants parvinrent au croisement de la 130^e Rue, Fossoyeur sortit son revolver calibre 38, à la crosse nickelée et au canon long, et logea deux balles dans le poteau.

— Garde-à-vous ! gueula-t-il.

Les voyous du cortège parurent chanceler.

À l'autre bout de la rue, la voix puissante d'Ed Cercueil

s'éleva : « Fixe ! » Et il plaça deux balles dans la murette de ciment entourant le parking.

La foule, qui se préparait à attaquer les manifestants, commença à refluer.

Les gens de Harlem étaient convaincus, en effet, que Fossoyeur et Ed Cercueil n'hésiteraient pas à abattre l'imprudent qui oserait franchir la ligne de démarcation imaginaire, matérialisée par les trajectoires de leurs balles. Le colonel, pourtant, s'engagea, imperturbable, dans la traversée de la 130^e Rue. Au moment où il franchissait la ligne invisible, Fossoyeur tira et fit voler son chapeau. Le colonel ôta le cigare de sa bouche, jeta à Fossoyeur un regard glacé, puis se retourna pour ramasser son couvre-chef. Fossoyeur, d'une balle, le lui fit sauter de la main. Le chapeau partit en vol plané vers le trottoir et le colonel le suivit. Comme il se baissait pour le saisir, Fossoyeur, d'une troisième balle, expédia le feutre dans la 130^e Rue.

Les voyous du défilé s'agitaient sur place, trop effrayés pour poursuivre leur marche, trop effrayés aussi pour rompre les rangs et détalier. Le blondinet, en queue de cor-tège, restait invisible.

— Demi-tour, droite ! hurla Fossoyeur. En avant, marche !

Les voyous avancèrent d'un pas incertain, exécutèrent un demi-tour à droite dans la 130^e Rue, et se mirent en marche vers la 8^e Avenue. Ils passèrent sans ralentir devant le colonel qui inspectait son chapeau troué.

La foule, au coin de la 129^e Rue, se replia vers la 8^e Avenue pour barrer le passage aux manifestants, mais Ed Cercueil traça une nouvelle et imaginaire frontière en logeant deux balles dans l'asphalte de la chaussée et brailla :

— Repos !

Quand les voyous du colonel Calhoun eurent parcouru quelque trois cents mètres, ils se dispersèrent. Le défilé était fichu et seul restait le colonel Calhoun qui, au beau milieu de la chaussée, examinait toujours son couvre-chef percé. Les habitants du quartier, qui étaient sortis sur le pas de leur porte pour profiter du spectacle, se gaussèrent de lui. Entre-temps, le blondinet avait rejoint son oncle et tous deux reprirent la 7^e Avenue pour regagner leur agence. Quelques Noirs leur emboîtèrent le pas, en riant et en lançant des quolibets. Quant aux Musulmans, ils avaient suivi la scène sans chercher à intervenir.

La foule, contenue par Ed Cercueil, parut se détendre. Des rires fusèrent.

— Ah les enfants de salauds ! s'exclama un luron enthousiasmé d'une voix forte et joyeuse. Ma parole, ils vous enverraient bien un pruneau dans les fesses, pour peu qu'on traverse une foutue ligne qu'on peut même pas voir !

— Dis donc, gars, tu vois ce vieux fumier de Blanc qui reconnaît plus son galurin ? Je parie que Fossoyeur, il lui aurait décollé le caberlot, s'il avait franchi cette sacrée ligne !

— Moi, j'ai vu ce vieux Ed Cercueil, un jour — il a tiré un chat dans le gras du ventre, parce que son ventre, au chat, il dépassait la ligne !

Ils échangèrent de grandes claques sur l'épaule, enchantés de leurs propres bobards.

Les policiers blancs lançaient des regards pleins d'inquiétude respectueuse à Fossoyeur et à Ed Cercueil, qui leur apparaissaient comme des dresseurs de fauves dans une cage pleine de tigres hérissés.

Ed Cercueil rejoignit Fossoyeur. Ensemble ils s'en furent vers le téléphone de campagne et appelèrent le lieutenant Bailey.

— Tout est réglé pour aujourd'hui ! annonça Fossoyeur. Bailey poussa un soupir de soulagement :

— Dieu merci ! Je ne tiens pas à avoir une sale histoire pendant mon tour de permanence...

— Vous avez plus à vous casser la tête, sauf pour quelques meurtres et quelques vols, déclara Fossoyeur. Ça ne vaut pas la peine de déranger le grand patron.

Bailey raccrocha, sans autre commentaire. Il savait qu'entre le grand patron et les deux officiers de police les rapports étaient quelque peu tendus. Tous deux avaient déjà été mis à pied, à diverses reprises, pour voies de fait et violences abusives, selon la formule du patron. Mais Bailey savait aussi que les policiers noirs à Harlem devaient se montrer féroces pour tenir en respect leurs frères de couleur, qui, de leur côté, ne demandaient qu'à jouer les fortiches. Aussi, dans le secret de son cœur, Bailey leur donnait-il raison. Mais, officiellement, il se refusait à prendre parti.

— Et nous voilà revenus à notre coton ! dit Ed, en regagnant la voiture.

— Bon sang ! soupira Fossoyeur. Moi aussi, je voudrais bien violer la loi, de temps en temps. Les bonnes parties de rigolade, c'est toujours pour les autres !

— T'as raison. Si on misait cinq dollars sur un canasson ?

— J'ai mieux que ça ! On va emmener nos bourgeoises dans un clandé et on va se taper du whisky de contrebande !

Ed Cercueil eut un gloussement :

— Banco ! dit-il.

Quand le téléphone sonna à 10 h 25, Fossoyeur cacha la tête sous l'oreiller et ce fut Stella, tout ensommeillée, qui répondit. Une voix brève, très nette et très pressante lui parvint.

— Ici le capitaine Brice. Je voudrais parler à Jones, s'il vous plaît.

Elle arracha l'oreiller qui recouvrait la tête de son époux.

— Le capitaine ! chuchota-t-elle.

Il saisit le récepteur, entrouvrit les yeux :

— Jones, marmonna-t-il.

Puis, pendant trois minutes, il écouta la voix précipitée, saccadée.

— D'accord, dit-il enfin, bien éveillé maintenant et les muscles tendus.

Il n'avait pas encore raccroché qu'il était déjà hors du lit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Stella d'une toute petite voix.

Comme toujours, elle était effrayée et affolée par ces convocations matinales.

— Deke s'est évadé, expliqua Fossoyeur. Deux collègues ont été tués.

Il avait déjà enfilé son caleçon et son maillot de corps et était en train de mettre son pantalon.

À son tour, Stella sauta du lit et s'en fut vers la cuisine.

— Tu veux un café ?

— Pas le temps.

— Un Nescafé alors, dit-elle avant de disparaître.

En chemise et pantalon, Fossoyeur commença par s'as-

seoir au bord du lit pour enfiler des chaussettes propres et mettre ses souliers. Puis, dans la salle de bains, il se passa de l'eau sur la figure et brossa ses cheveux courts et crépés. Sa figure sombre, cabossée et mal rasée, avait quelque chose d'effrayant. Il le savait, mais il n'y pouvait rien. S'il se rasait, de précieuses minutes seraient gâchées. Il noua sa cravate noire, retourna dans la chambre, décrocha son revolver pendu dans un étui dans le placard, le posa sur la commode, le temps de boucler la courroie à son épaule, le reprit enfin et en fit tourner le barillet. L'arme était toujours chargée de cinq balles, le percuteur reposant sur l'alvéole vide. Dans la chambre aux stores fermés, le long revolver nickelé, qui luisait doucement à la lumière diffuse des trois lampes de table, semblait aussi inquiétant que son maître. Fossoyeur le glissa dans l'étui graissé, puis il se mit à fourrer dans ses poches ses autres accessoires professionnels : un casse-tête gainé de cuir, au manche en fanon de baleine, des menottes, un agenda pour rédiger les rapports, une torche électrique, un stylo, et une boîte métallique, à couvercle à ressort, dans un étui de cuir, contenant cinq balles. Il portait toujours cette boîte dans la poche de sa veste, doublée, elle aussi, de cuir. D'autre part les deux policiers gardaient en permanence une ou deux boîtes de munitions dans le compartiment à gants de la voiture de service.

Fossoyeur buvait son café, debout, à la cuisine, quand il entendit le coup de klaxon d'Ed Cercueil. Les épaules de Stella se raidirent. Sa figure brune et lisse se crispa.

— Sois prudent, dit-elle.

Il contourna la table et l'embrassa.

— Je le suis toujours, non ?

— Pas toujours, murmura-t-elle.

Mais déjà Fossoyeur se hâtait vers la porte...

Fossoyeur... un grand gaillard, à l'air coriace, dans un costume noir fripé, coiffé d'un vieux chapeau noir, le menton envahi de barbe, la bosse du revolver à hauteur de son cœur, des épaules de lutteur...

Ed Cercueil lui ressemblait comme un frère. Coulé dans le même moule, aurait-on dit, sauf que son visage, ravagé par le vitriol, était maintenant tirailé par le tic familial.

Dans l'après-midi du samedi, ils avaient mis quarante-cinq minutes pour atteindre Harlem. En ce matin de lundi, il ne leur fallut que vingt-deux minutes.

Ed Cercueil prononça :

— Ça va mal.

— C'est la fin des haricots, répondit Fossoyeur.

Deux policiers blancs avaient été tués et, au commissariat, il y avait une ambiance de G. Q. G. à la veille d'une invasion. Des voitures officielles s'alignaient des deux côtés de la chaussée : celle du grand patron, celle du commissaire principal, du commissaire de la Criminelle, du médecin légiste et d'un adjoint du District Attorney. Les voitures de ronde des quartiers du centre, celles de la Criminelle et des autres commissariats de Harlem étaient disséminées dans le voisinage. La rue était fermée à la circulation. À l'intérieur du commissariat, la place manquait aux poulets accourus en foule, et le trop-plein encombrait les trottoirs, en attendant les ordres.

Ed Cercueil laissa sa voiture à l'entrée d'un garage et ils gagnèrent à pied le commissariat. La réunion des huiles, ils le savaient, avait lieu dans le bureau du capitaine. À la réception, le lieutenant leur dit :

— Allez-y. On vous attend.

Toutes les têtes se tournèrent lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau. On les dévisageait comme si c'était eux, les criminels.

— Nous voulons retrouver Deke O'Hara et ses deux tueurs, et nous les voulons vivants, déclara le grand patron d'une voix sèche. C'est votre circonscription ici et je vous laisse carte blanche.

Ils soutinrent son regard, mais restèrent muets.

— Permettez-moi de les mettre au courant d'abord, intervint le capitaine Brice.

Le grand patron acquiesça d'un signe de tête et le capitaine conduisit les deux hommes dans la salle de garde, où un officier de police blanc se leva pour lui avancer un siège. Des collègues avaient salué Fossoyeur et Ed Cercueil au passage, mais en silence. Fossoyeur et Ed Cercueil avaient répondu à leur salut. Il n'y avait pas d'équivoque dans leurs rapports. Entre les deux équipiers et les autres officiers de police du commissariat, ce n'était, certes, pas le grand amour. Quelques-uns prenaient ombrage de leurs privilèges de grands cracks et de la confiance que leur témoignaient les gradés, d'autres étaient jaloux de tout. Quant aux officiers de police noirs, ils éprouvaient pour eux du respect et de la crainte. Mais tous prenaient soin de n'en rien laisser paraître.

Le capitaine Brice prit place dans le fauteuil et Fossoyeur, comme à l'accoutumée, posa la cuisse sur le bord du bureau. Quant à Ed Cercueil, il alla chercher une chaise et s'assit en face du capitaine.

— Deke devait être transféré pour comparaître devant le magistrat instructeur, expliqua le capitaine, en même temps que treize autres détenus. Le fourgon cellulaire s'est arrêté au fond de la cour et les prisonniers, qu'on avait

sortis de leurs cellules, étaient amenés, deux par deux, menottes aux poignets, comme d'habitude. Deux officiers de police se trouvaient là pour surveiller l'embarquement, avec le chauffeur et deux aides. Et deux gardiens convoyaient les détenus depuis le dépôt. Ils les faisaient passer dans la cour par la porte de derrière, et les enfournaient dans le panier à salade. Pendant ce temps, les affiliés de Deke pour le Retour en Afrique s'étaient rassemblés dans la rue — ils étaient au moins mille. Ils scandaient : « Nous voulons O'Malley ! Nous voulons O'Malley ! » et essayaient de forcer la grande porte. Ça commençait à s'agiter drôlement, alors j'ai envoyé deux officiers de police remettre de l'ordre dans la rue et refouler ces gens de l'autre côté de la chaussée. Ça a provoqué pas mal de chahut et de désordre. Des pierres ont été lancées dans les fenêtres de la façade et des excités ont même cherché à défoncer, avec des boîtes à ordures, la grille qui ferme l'allée réservée aux voitures. J'ai alors envoyé deux types, par les arrières, pour dégager la voie et permettre au fourgon de sortir. Quand les gars ont ouvert la grille, ils ont été empoignés et désarmés. La foule a envahi la cour. Deke était justement en train de descendre les marches, menotté à un meurtrier présumé, le nommé Mack Brothers, quand la foule l'a aperçu. Six détenus se trouvaient déjà dans le fourgon. Alors, d'après ce que m'a dit un auxi qui regardait par la fenêtre du quartier cellulaire, les gardiens ont claqué la porte et ils l'ont verrouillée, en laissant les deux officiers de police seuls, à côté du fourgon, tous leurs collègues étant occupés de l'autre côté du bâtiment. À ce moment-là, deux tueurs sont apparus. Ils étaient montés de part et d'autre de la grille, sur le grand mur qui ferme la cour de derrière. Tous deux étaient

déguisés en agents de police. Ils ont abattu nos deux collègues, ils ont sauté dans la cour, ils ont poussé Deke dans le fourgon, ils ont fermé les portières, ils ont bondi sur le siège avant et ils ont sorti le fourgon dans la rue. Des types s'étaient hissés sur le capot, d'autres se cramponnaient aux pare-chocs, d'autres accompagnaient le fourgon au pas de course. Ils gueulaient : «Faites place à O'Malley! Dégagez devant O'Malley!» Et le fourgon a pu se frayer un passage! Les gens étaient comme fous et les agents ne pouvaient que taper au hasard avec les matraques et les casse-tête. Il n'était pas question de tirer des coups de feu dans cette foule... Le fourgon est donc passé. Nous l'avons retrouvé à trois cents mètres de là, au coin d'une rue. Les truands avaient sûrement une bagnole qui les attendait... Ils se sont tous cavalés. Quant aux autres détenus, nous avons pu les rechoper en quelques minutes.

— Un coup bien monté, commenta Fossoyeur, mais ils ont eu de la chance.

— La foule aussi semblait obéir à des mots d'ordre très précis, fit remarquer le capitaine.

— C'est bien possible, mais rien ne permet d'affirmer que les deux choses ont une relation, dit Fossoyeur.

— À mon avis, y avait des provocateurs pour exciter la foule. Mais personne ne soupçonnait le vrai projet d'évasion. Ces gens-là espéraient peut-être libérer O'Malley grâce à leur nombre...

— La Sainte Croisade, quoi! fit Ed Cercueil. Brice semblait abattu.

— Y a trois cents manifestants qui sont bouclés au dépôt. Vous voulez les interroger?

Fossoyeur hocha la tête.

- Pourquoi vous les gardez ? demanda-t-il.
- Le rouge de la colère envahit le front du capitaine.
- Pour complicité, vingt dieux ! Pour avoir favorisé l'évasion d'un malfaiteur. Pour désordre sur la voie publique. Pour connivence avec des assassins... Deux policiers ont trouvé la mort et j'ai l'intention d'arrêter, s'il le faut, toute la racaille noire de Harlem !
- Sans oublier Fossoyeur et moi, grinça Ed Cercueil, dont la figure tressautait comme un serpent sur le gril.
- Le capitaine retrouva son sang-froid.
- Enfin, merde, ne prenez pas ça pour vous ! fit-il en manière d'excuse. Je suis fou de rage et c'est normal. Cette bande de cinglés qui participent à l'évasion organisée d'un malfrat, sans rien comprendre à rien, et qui deviennent complices, par la même occasion, de la mort de deux policiers. Vous devriez fulminer, vous aussi !
- Votre colère, elle irait jusqu'où ? demanda Fossoyeur.
- Ed lui lança un coup d'œil. Fossoyeur lui fit un petit signe. Il savait qu'Ed Cercueil lisait dans sa pensée et qu'il partageait ses vues.
- Jusqu'à la gauche ! Vous pouvez en descendre quelques-unes, de ces crapules. Je vous couvrirai.
- Fossoyeur hocha la tête.
- Le grand patron, il les veut vivants.
- Ce n'est pas des autres que je parle ! explosa le capitaine. Mais je vous abandonne tous les salopards qu'on a ici.
- Vous emballez pas, capitaine, dit Ed Cercueil.
- De nouveau, Fossoyeur hocha la tête, l'air entendu. Le silence régnait dans la salle. Tout le monde avait dressé l'oreille. Fossoyeur se pencha et prononça, à voix basse, afin que seul le capitaine puisse l'entendre :

— Vous seriez assez colère, des fois, pour nous lâcher Iris, la poule à Deke, si elle n'est pas encore inculpée ?

L'ardeur du capitaine s'éteignit instantanément. Il avait un petit air traqué et soucieux. Sous le regard de Fossoyeur, ses yeux se dérobaient.

— Vous m'en demandez trop. Et vous le savez bien, dit-il avec reproche.

Après un silence, il ajouta :

— Même si je le voulais, ce ne serait pas possible. Son dossier a été transmis. Moi, tout ce qui me reste à faire, pour ce qui la concerne, c'est de la faire traduire devant le magistrat instructeur. Si elle ne se présente pas, on dira qu'elle s'est évadée...

— Elle est toujours ici ? insista Fossoyeur.

— Personne n'est sorti, répondit le capitaine. Toutes les audiences ont été remises à une date ultérieure. Mais ça ne change rien.

Toujours penché vers le capitaine, Fossoyeur murmura : « Laissez-la filer... »

Le capitaine abattit son poing sur la table.

— Pas question, nom de nom ! Et je refuse d'en discuter davantage.

— Le grand patron, reprit Fossoyeur en un murmure pressant, veut récupérer Deke et les deux tueurs de flics. Vous avez eu deux jours et une nuit pour retrouver ces clients, et vous avez eu toutes les forces de la police à votre disposition. N'empêche que vous n'avez pas pu mettre la main dessus. Nous, on n'est que deux. Là où tous les effectifs de la police ont échoué, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?

— Eh bien, fit le capitaine en exhalant son souffle, faites pour le mieux !

— On peut vous les dégotter, poursuivit Fossoyeur, mais faut vous mouiller...

— Je vais en discuter avec le grand patron, déclara le capitaine, en faisant mine de se lever.

— Non, trancha Fossoyeur. Il refusera et il n'y aura plus qu'à tirer l'échelle. La décision, c'est vous qui devez la prendre.

Le capitaine se rassit. Il réfléchit un instant, puis plongea son regard dans les yeux de Fossoyeur.

— Et vous, vous y tenez beaucoup à les ramasser ?

— J'y tiens drôlement.

— Eh bien, si vous croyez pouvoir sortir cette femme d'ici sans mon autorisation, vous êtes libres, déclara le capitaine. Je ne veux pas le savoir. Si vous vous faites poisser, vous en subirez les conséquences. Je ne vous couvre pas.

Fossoyeur se redressa. Les veines de ses tempes s'étaient dilatées et son cou se gonflait comme celui d'un cobra. Ses yeux étaient injectés de sang et sa vue si brouillée, sous l'effet de la rage, que la figure du capitaine lui apparaissait toute floue.

— Jamais j'aurais fait ça pour personne, dit-il, sauf pour mes frères noirs.

Sa voix était sèche comme du buvard.

Il s'éloigna vivement du bureau. Ed Cercueil le rejoignit et, ensemble, ils traversèrent la salle d'un pas rapide. La porte se referma doucement sur eux.

Ils allèrent prendre leur voiture de service au garage, se rendirent aux Grands Magasins Blumstein, dans la 125^e Rue, et montèrent au rayon pour dames. Fossoyeur y acheta une robe rouge vif, des bas de fil beige foncé, une glace, et un sac en plastique blanc. Ed Cercueil cependant

choisissait une paire de sandales dorées. Ils mirent leurs emplettes dans un grand cabas et se transportèrent à l'Institut de Beauté Rose Murphy, sis dans la 145^e Rue, non loin d'Amsterdam Avenue. Ils y achetèrent du fond de teint noir, des produits de maquillage pouvant convenir à une peau très sombre, et une perruque couleur de nuit. Ils fourrèrent tout cela dans le cabas et retournèrent au commissariat.

Les huiles étaient réparties, à l'exception du Commissaire de la Criminelle. La plupart des voitures de ronde étaient dehors, chargées de missions diverses. Mais la rue était toujours fermée à la circulation et étroitement gardée. Personne ne pouvait pénétrer dans la zone interdite ou sortir d'un immeuble sans subir le contrôle policier.

Fossoyeur arrêta sa voiture devant le commissariat et, avec Ed Cercueil, pénétra dans les locaux, le cabas à la main. Ils traversèrent la salle des enregistrements, passèrent devant une série de bureaux et atteignirent enfin le réduit du gardien-chef, au bout du couloir.

— Faites descendre Iris O'Malley à la salle des interrogatoires et donnez-nous la clef, dit Fossoyeur.

Le gardien-chef tendit une main languide pour prendre la feuille de décharge.

— On en a pas, de décharge, déclara Fossoyeur. Le capitaine a autre chose à faire que de signer des pape-rasses.

— J'peux pas vous la fourguer sans décharge, fit le gardien-chef.

— Elle, elle peut bien attendre, dit Fossoyeur, mais c'est l'enquête qui sera retardée d'autant !

— Pas question, s'obstina le gardien.

— Alors, filez-nous la clef du dépôt, intervint Ed Cer-

cueil. On va d'abord s'occuper des gars du Retour en Afrique.

— Vous savez bien que c'est pas possible, protesta le gardien, sans un ordre écrit... Qu'est-ce qui vous prend, les mecs, tout d'un coup ?

— Merde, vous avez pas l'air de vous rendre compte de ce qui se passe, mec ! s'indigna Fossoyeur. Le capitaine a d'autres chats à fouetter — vous devriez le comprendre !

Le gardien hocha la tête. Il ne voulait pas être rendu responsable d'une nouvelle évasion.

— Eh bien, appelez le capitaine, bon sang de bois ! grinça Ed Cercueil. On va pas rester ici toute la journée à discuter.

Le gardien appela le bureau du capitaine par l'interphone et demanda s'il pouvait permettre à Jones et Johnson d'interroger, au dépôt, les manifestants du Retour en Afrique.

— Qu'ils interrogent qui ils veulent, vingt dieux ! gueula le capitaine. Et qu'on ne me dérange plus !

Le gardien était tout déconfit. Peut-être en montrant du zèle, pourrait-il rentrer dans les bonnes grâces des deux officiers de police...

— Vous voulez la voir d'abord, Iris O'Malley ? Ou après ?

— On va la voir avant, déclara Fossoyeur.

Le gardien-chef leur remit la clef, puis appela le gardien du quartier où était enfermée Iris, et lui dit de la descendre dans la salle des interrogatoires.

Ils attendirent Iris dans une pièce surnommée « Réfectoire », car c'est là que le client « mangeait le morceau ». Le gardien introduisit Iris, se retira et ils fermèrent la porte à clef derrière lui. Puis ils installèrent Iris sur le

tabouret et branchèrent les projecteurs. Ses écorchures se cicatrisaient et l'enflure avait presque disparu, mais sa peau s'enlumina de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sans maquillage, ses yeux perdaient leur éclat voluptueux et devenaient très quelconques. Elle portait la tenue des prisonnières, en cotonnade bleu sombre, mais dépourvue de matricule, car elle n'avait pas encore comparu en justice.

— T'as bonne mine, fit Ed Cercueil d'une voix tranquille.

— Va le dire à ta sœur ! rétorqua Iris.

— Deke s'est cavale, dit Fossoyeur.

— L'a du pot, le salaud ! fit-elle, en cillant dans l'éblouissante clarté.

Fossoyeur éteignit les projecteurs, sauf un. Iris n'était plus aveuglée, mais recevait toujours au visage un faisceau de lumière dure.

— Ça te dirait d'en faire autant ? demanda Fossoyeur.

— Un peu, que ça me dirait ! Et vous, ça vous plairait de coucher avec moi, tous les deux ?

— Où ça ? fit Ed Cercueil.

— Ici. C'est mon dos qui prendra...

— Blague dans le coin... reprit Fossoyeur.

Mais elle l'interrompit.

— Je blague pas !

— Bon. Eh bien, bagatelle dans le coin, est-ce que tu connais la planque à Deke ?

— Si je la connaissais, je vous le dirais pas, répondit-elle. Pas pour rien, en tout cas.

— On te paiera !

— Je la connais pas, sa planque !

— Tu peux la trouver ?

- Une lueur rusée apparut dans ses yeux :
- Je pourrais peut-être la trouver, si j'étais dehors.
 - Je lis dans tes pensées, dit Fossoyeur.
 - Et c'est pas de la bonne lecture, ajouta Ed Cercueil.
- La lueur rusée s'éteignit dans son regard.
- En tout cas, je peux pas la trouver en restant ici. Ça c'est sûr !
 - C'est sûr, acquiesça Fossoyeur.
- Leurs regards se croisèrent.
- Qu'est-ce que j'y gagne ? demanda-t-elle.
 - La liberté, peut-être bien. Quand on aura mis la main sur Deke, on va l'assaisonner. Ses deux potes, ils vont griller pour avoir buté des représentants de la Force Publique et lui, il va passer à la casserole pour le meurtre de Mabel Hill. Quant à toi, tu toucheras la prime de dix pour cent sur les quatre-vingt-sept sacs, si on les récupère.
- Ils pouvaient suivre dans son regard le cours de ses pensées.
- Attention, petite ! fit Ed Cercueil. Si tu nous doubles, il n'y aura plus de place pour toi en ce bas monde. On te fait la chasse et on t'abat comme un chien.
 - Et encore, t'auras pas cette chance, d'être abattue d'une balle dans le cassis, renchérit Fossoyeur.
- Sa figure cabossée, au menton hérissé, qui émergeait derrière le faisceau impitoyable du projecteur, avait un rictus sadique. On aurait dit un monstre tapi dans l'ombre.
- Tu veux qu'on te fasse un dessin ? insista Fossoyeur.
- Elle frissonna.
- Et si je ne le retrouve pas ?
- Il gloussa : « On t'arrête pour tentative de fuite... »
- Une rage soudaine la secoua :
- Bande de dégueulasses !

— Vaut mieux être dégueulasse que jobard, déclara Ed Cercueil. Alors, tu marches ?

Elle rougit sous ses ecchymoses.

— Si seulement je pouvais te violer, espèce de charogne !

— N'y compte pas. Alors, tu marches ?

— Je marche, répondit-elle. Après tout, si je retrouve pas Deke, vous vous déciderez peut-être à me violer.

— T'auras une meilleure chance si tu le dégottes.

— Je le dégotterai, promit-elle.

*

— Tu vas te maquiller en noir, dit Fossoyeur, en lui remettant le cabas. Tu as tout ce qu'il faut là-dedans. Du fric, des fards, des fringues.

Il ralluma les projecteurs, puis sortit avec Ed, en fermant la porte à clef derrière lui. Iris trouva la glace et se mit au travail. Derrière la porte, Ed Cercueil s'attarda un moment, prêtant l'oreille. Il ne croyait pas qu'elle profiterait de l'occasion pour amener le commissariat par des cris, mais il valait mieux parer à toute éventualité. Quand il fut certain qu'elle suivait bien les instructions reçues, il monta au bureau et attendit Fossoyeur, qui avait gardé la clef du dépôt. Enfin, ensemble, ils pénétrèrent dans la salle, interrogèrent les détenus moroses, et finirent par découvrir une jeune Noire, nommée Lotus Green, qui avait à peu près la taille et l'âge d'Iris. Ils lui demandèrent son adresse et d'autres précisions, puis l'emmenèrent au *Réfectoire*, soi-disant pour poursuivre l'interrogatoire.

Ed Cercueil se posta à la porte, pendant que Fossoyeur pénétrait dans la pièce. Il trouva Iris prête : très noire, l'air dégourdi, dans une robe rouge à bon marché.

— Tâche de prendre une allure digne, lui dit Fossoyeur. T'es une dame très dévote, nommée Lotus Green, et tu rêves de retourner en Afrique !

— Merde alors ! fit Iris.

En sortant, ils passèrent devant la vraie Lotus Green, qu'Ed Cercueil introduisait au réfectoire.

— On t'emmène au dépôt, expliqua Fossoyeur à Iris, et quand un collègue appellera Lotus Green, tu iras avec lui. Tu prends un air buté et tu ne réponds pas aux questions.

— Ça, c'est facile, répondit-elle.

Quand Ed Cercueil eut enfermé Lotus au Réfectoire, il rejoignit Fossoyeur et ils se présentèrent ensemble au bureau du capitaine. Ils lui demandèrent l'autorisation de conduire une certaine Lotus Green, membre du groupement pour le Retour en Afrique, du côté du terrain vague où avait eu lieu le braquage, afin qu'elle leur montrât l'endroit où, d'après elle, le camion à viande avait été parké.

Le capitaine se doutait bien qu'il y avait là un coup fourré. Mais il ne voulait surtout pas approfondir la chose. Il avait recommandé à ses deux subordonnés de ne pas dépasser certaines limites... Le reste ne le concernait pas.

— Je vais l'envoyer chercher, dit-il. Vous viendrez la prendre dans mon bureau.

— D'accord, répondit Fossoyeur.

Et ils s'en furent trouver le gardien-chef.

— On va essayer de cuisiner Iris encore un coup, lui dirent-ils. Et si elle fait preuve de mauvaise volonté, on va la boucler dans la chambre noire. Toutes les mesures nécessaires seront prises pour qu'elle ne fasse pas de bêtises, mais ne vous inquiétez pas, surtout, si vous l'entendez gueuler. Personne ne lui fera de mal.

— Je veux pas le savoir, répondit le gardien-chef. C'est pas mon boulot et faut pas me parler de tout ça.

— D'accord, dit encore Fossoyeur.

Ils virent un agent qui conduisait Iris, déguisée en Lotus Green, chez le capitaine, et descendirent aussitôt chercher la vraie Lotus Green. Ils la ramenèrent au dépôt.

Puis, après avoir passé au bureau du capitaine, ils encadrèrent Iris, quittèrent le commissariat avec elle, montèrent en voiture et démarrèrent aussitôt.

— Eh bien, fit Ed Cercueil, enfin seuls !

— La balade sans retour, comme a dit je ne sais quel rigolo, ajouta Fossoyeur.

— Eh bien, frelotte, où veux-tu qu'on te dépose ? demanda Ed Cercueil, en se retournant vers la femme noire, sur le siège arrière.

— Vous n'avez qu'à me poser à l'angle.

— À quel angle ?

— N'importe quel angle.

Ils s'arrêtèrent dans la 7^e Avenue, au coin de la 125^e, en face de l'Hôtel Thérésa. Ils voulaient, en effet, que tous les indics et que tous les affranchis du coin la voient descendre de leur voiture. Ils savaient que personne ne la reconnaîtrait sous son déguisement, que personne n'établirait de relation entre elle et Deke, mais ils avaient intérêt à ce qu'elle soit repérée.

— Voilà ce que tu vas faire, dit Fossoyeur en se tournant vers elle. Dès que t'auras contacté Deke...

— Si tant est que je le contacte... interrompit Iris.

Il la dévisagea pendant quelques instants et déclara :

— Va pas croire que tu peux nous entourlouper, parce qu'on t'a fait sortir en douce ! Pour toi, ça reviendra au même si t'essaies de nous mener en double !

Elle garda le silence et Fossoyeur reprit :
— Quand t'auras contacté Deke, tu lui diras simplement : « Je sais où se trouve la balle de coton... »

— La quoi ?

— La balle de coton. Et là, tu vois venir. Ensuite, quand tu l'auras accroché, tu le loges et tu nous fais signe.

— Comment ça ?

— Appelle l'un de ces deux numéros. (Il lui donna son numéro personnel et celui de Fossoyeur.) Si on est pas là, tu laisses un numéro où on peut te joindre, et on te rappellera.

— Pas question !

— Bon, eh bien, tu rappelles une demi-heure plus tard au même numéro, et on va t'en indiquer un autre, où tu pourras nous toucher. Tu t'annonces sous le nom d'Abigail.

— Qu'est-ce que tu nous compliques le boulot ! grogna Fossoyeur.

— Vous avez une meilleure idée ? demanda-t-elle.

Fossoyeur réfléchit un instant :

— Non, dit-il.

— Eh bien, bonsoir, fit Iris, en descendant de voiture. Elle prit la 125^e Rue, en remontant vers l'est.

Fossoyeur embraya, se mêla au flot de la circulation et prit la 7^e Avenue, cap au nord.

Iris fit halte devant un marchand de tabac et suivit des yeux la voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Dans le magasin cinq cabines téléphoniques s'alignaient le long d'un mur. Elle alla vivement s'enfermer dans l'une d'elles et composa un numéro.

Une voix méfiante prononça : « Dépannage-radio Holmes... »

— Je voudrais parler à M. Holmes, dit Iris.

— Qui est à l'appareil ?

— Sa femme. Je viens de rentrer...

Au bout d'un moment une autre voix, difficilement reconnaissable, demanda :

— Où tu es, mon chou ?

« Tu donnerais cher pour le savoir », songea-t-elle. Tout haut elle dit :

— Ça t'intéresse, une balle de coton à vendre ?

Il y eut un long silence, lourd de réflexion.

— Dis-moi où t'es, et je te ferai chercher par le chauffeur...

— T'excite pas... Moi, je travaille dans le coton.

— Joue pas avec la mort, fit la voix, chargée de menaces. Elle raccrocha.

Dès qu'elle fut dehors, elle inspecta soigneusement la rue, dans toute sa longueur. Les voitures bordaient les deux côtés de la chaussée, d'autres remontaient vers le pont de Tri-borough et la grande route de l'Ouest, d'autres descendaient la 125^e Rue vers le ferry-boat de la rivière Hudson qui dessert New Jersey. La Ford noire ne se distinguait en rien des autres autos. Elle était vide et semblait avoir stationné là depuis un bon moment. Quant à la Chevrolet bicolore arrêtée un peu plus bas, Iris ne la vit même pas. Mais, quand elle se remit en mouvement, ses suiveurs firent de même. C'étaient les deux jeunes officiers de police noirs, Paul Robinson et Ernie Fisher, protégés de Fossoyeur et d'Ed Cercueil.

*

Fossoyeur et Ed Cercueil pénétrèrent dans un garage de la 155^e Rue, à bord de leur voiture de service — la

vieille petite conduite intérieure délabrée, au moteur gonflé si connue à Harlem —, et demandèrent une révision générale. Puis ils gravirent la colline vers le kiosque du métro et prirent un billet pour la 145^e Rue. Là, ils montèrent dans la rame A, et descendirent à Columbus Circle, au coin de la 59^e Rue et de Broadway.

Ils gagnèrent le secteur de Columbus Avenue, où florissaient les officines de prêteurs sur gages et les boutiques de vêtements d'occasion, entrèrent au « Décrochez-moi ça » de Katz et s'achetèrent des lunettes noires et des casquettes.

Fossoyeur jeta son dévolu sur une casquette à carreaux, à fond large, de la marque « Sportsman », tandis qu'Ed Cercueil choisissait une casquette rouge, à longue visière, semblable à celles que portaient les gars du génie maritime pendant la guerre. Quand ils ressortirent, ils avaient l'allure de deux joyeux Harlémiens, émoustillés par la marijuana.

Ils remontèrent Broadway, pénétrèrent dans une agence de location de voitures et louèrent une camionnette fermée, noire et très classique. L'employé, qui avait laissé percer une certaine méfiance, fut rassuré lorsqu'ils lui eurent versé une caution exagérément élevée. Il l'accepta avec un sourire, convaincu qu'il avait affaire à des racketteurs de Harlem.

— Elle marche, au moins, votre tinette ? demanda Fossoyeur.

— Si elle marche ! s'exclama l'agent. Les Cadillac lui cèdent le pas !

— Je comprends ! dit Ed Cercueil. Elle a un petit air à ne pas avoir été assurée !

Ils montèrent dans la camionnette et retournèrent au garage où ils avaient laissé leur voiture.

— Avec ces carreaux noirs, j'ai tout du camé en goguette, déclara Fossoyeur. Je comprends maintenant pourquoi les envapés, ils voient le monde dans un brouillard.

— Dommage qu'on puisse pas se maquiller en blanc, dit Ed Cercueil.

— Merde! ce brave Canada Lee a bien été maquillé en blanc pour jouer du Shakespeare à Broadway. Et si Canada Lee a pu passer pour un Blanc, y a pas de raison qu'on y arrive pas!

L'employé du garage ne les reconnut pas. Fossoyeur dut lui montrer son insigne.

— Ça n'est pas mal! dit l'employé en souriant. En voyant arriver, j'ai verrouillé mon coffre!

— Vous avez bien fait, répondit Fossoyeur. Les camionnettes fermées, faut s'en méfier.

— Très juste, dit l'employé.

Ils lui firent démonter le téléphone-radio de la voiture de service pour l'installer dans la camionnette. Ils durent attendre trois quarts d'heure, et Ed Cercueil en profita pour téléphoner chez lui. Sa femme lui déclara qu'aucune Abigaïl ne l'avait appelé, mais que le commissariat téléphonait toutes les demi-heures dans l'espoir de le joindre.

— T'as qu'à dire que tu ne sais pas où on est, dit Ed Cercueil, et en plus c'est vrai.

Quand ils quittèrent le garage, ils étaient en mesure de capter tous les appels de la police. Les voitures de ronde avaient pour consigne de se mettre en rapport avec eux et de leur transmettre l'ordre de se présenter sur-le-champ au commissariat. Elles avaient aussi pour mission d'appréhender une femme à peau noire, vêtue d'une robe rouge et répondant au nom de Lotus Green.

Ed Cercueil ricana :

— À l'heure qu'il est, la mignonne s'est sûrement démaquillée. Le noir lui fait horreur !

— En tout cas, je suis sûr qu'elle a pas gardé cette robe rouge de bazar !

Ils s'en furent vers le Bar de la Rose Blanche, au coin de Park Avenue et de la 125^e Rue, en face de la gare de New York Central, et s'arrêtèrent derrière une Chevrolet bicolore. Ernie était installé dans le fauteuil d'un cireur, devant le bar, face au Parc. Sur l'enseigne, au-dessus du vélum, on pouvait lire : « *Cireurs de la Légion Américaine.* » Deux Blancs d'un certain âge y polissaient les chaussures des gens de couleur.

De l'autre côté de l'Avenue, entre les piliers de la voie ferrée, il y avait un autre stand de cireurs. Deux Noirs y stiquaient les chaussures des Blancs.

— La démocratie au travail, dit Ed Cercueil.

— De la tête aux pieds, ajouta Fossoyeur.

— Des pieds à la tête, plutôt, corrigea Ed Cercueil.

Ernie les vit entrer dans le bar, mais n'eut pas l'air de les reconnaître. Ils se plantèrent devant le comptoir, avec des allures de chevaliers de la vape, pressés de se taper un vin doux pour lubrifier leur gosier desséché. Mais ils commandèrent de la bière. Au bout d'un moment, Ernie entra à son tour et se glissa au bar à côté d'eux. Lui aussi commanda une bière. Le barman posa devant lui une canette ouverte et un verre. Ernie l'emplit, tout en fixant son regard au bout du bar, et un peu de liquide éclaboussa la main de Fossoyeur. Il se retourna et dit :

— Excusez-moi, j'ai pas fait attention...

— C'est ce qu'a dit le pécheur, quand saint Pierre l'a surpris en train d'escalader les portes du Paradis.

Ernie éclata de rire.

— Elle est chez Billie, la danseuse, dans la Cent cinquante-cinquième Rue, débita-t-elle en un murmure étouffé.

— Allez, vous en faites pas, je blaguais... dit Fossoyeur d'une voix forte. Puis il ajouta cette formule sybilline : « Et crampez-vous à la grenouille. »

Le barman les regarda tour à tour. « Depuis le temps que je travaille à Harlem, se dit-il, j'arriverai jamais à piger le jar de ces gens de couleur ! »

Fossoyeur et Ed Cercueil vidèrent leurs verres et en commandèrent deux autres. Ernie termina le sien et sortit. Ed Cercueil alla s'enfermer dans la cabine téléphonique et appela sa femme. Abigaïl n'avait toujours pas donné de ses nouvelles, pas plus qu'elle n'avait contacté la femme de Fossoyeur, mais le commissariat continuait de téléphoner régulièrement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Molly.

— On se planque, répondit Ed Cercueil laconiquement.

Sa femme soupira. Elle avait compris qu'une fois de plus ils étaient dans de mauvais draps.

Ils laissèrent leurs verres à moitié pleins, quittèrent le bar et montèrent dans la camionnette.

— Si seulement on pouvait mettre une écoute sur le téléphone à Billie.

— Iris va pas téléphoner de là-bas. L'est bien trop futée pour ça !

— J'espère seulement qu'à force d'être futée, elle se fera pas buter.

*

Billie était seule dans son appartement, quand Iris fit retentir le heurtoir de bronze, en forme de main de femme, contre le bois de la porte laquée jaune. Elle entrouvrit la porte, sans décrocher la chaîne. Ce jour-là, elle portait un pantalon d'intérieur en soie jaune et un corsage de mouseline blanche à manches longues, serrées au poignet par des boutons de manchette en turquoise. Les ongles de ses pieds, nus et minces, de danseuse étaient peints en rouge vif. Maquillée comme pour la scène, selon son habitude, elle évoquait quelque favorite au harem d'un sultan.

Par la fente de la porte, elle vit une femme d'un noir fuligineux, habillée comme une bonniche endimanchée. Ses paupières battirent :

— Vous vous êtes trompée de porte, dit-elle.

— C'est moi, fit Iris.

Billie la regardait, les yeux ronds :

— Moi qui ? Je crois reconnaître la voix, mais je ne reconnais pas la personne.

— C'est moi, Iris.

Billie la dévisagea pendant quelques instants puis son rire fusa :

— Ma parole, t'as l'air d'un négatif !

— Ôte cette chaîne et laisse-moi entrer ! glapit Iris. Je sais de quoi j'ai l'air !

Billie ôta la chaîne sans cesser de rire, puis, quand Iris fut entrée, elle la raccrocha et verrouilla la porte. Déjà Iris s'était précipitée vers la salle de bains.

— Hé ! cria Billie en s'élançant à sa suite. J'ai lu dans les journaux que t'étais en prison !

Iris était devant la glace, en train de se barbouiller la figure avec de la crème à démaquiller, quand Billie la rejoignit.

— J'en suis sortie, déclara Iris.

— C'est fantastique ! s'écria Billie en se penchant sur le bord de la baignoire. Qui c'est qui t'a fait sortir ? D'après le journal, t'as enfoncé Deke, mais il a quand même réussi à se tirer...

Iris saisit une serviette propre et se frotta énergiquement la figure, afin de se rendre compte si le noir se dissolvait bien. Elle entrevit un coin de peau jaune et, rassurée, ralentit le mouvement.

— Ces salopards de flics ! dit-elle. Ils veulent que je leur donne un coup de main pour retrouver Deke.

Billie parut choquée :

— Tu ferais pas ça ! s'écria-t-elle.

Iris était en train d'ôter la disgracieuse robe rouge.

— Tu ne m'as pas regardée ! fit-elle.

Billie se leva d'un bond :

— Compte pas sur moi, hein ? Moi, Deke, je l'ai toujours trouvé sympathique.

— Je te le donne, ma belle, dit Iris d'une voix suave en faisant glisser les bas de fil le long de ses mollets. Je te l'échange contre une robe.

Billie sortit de la salle de bains. Iris, cependant, ayant achevé de se dévêtir, avait entrepris de se démaquiller de fond en comble. Billie réapparut, avec une brassée de vêtements. Elle les jeta sur le bord de la baignoire et se mit à examiner le corps nu d'Iris d'un œil critique.

— T'as drôlement dérouillé, ma jolie ! On dirait que t'as été violée par trois types à la fois !

— Pas eu cette chance, marmonna Iris, tout en s'enduisant la figure de crème à démaquiller.

— Tiens, prends le Pond's, dit Billie en lui tendant un

pot. C'est du Chanel que t'es en train de gâcher, sur cette mine de charbon ! Le Pond's fera l'affaire aussi bien.

Iris prit le pot sans protester et se mit à badigeonner son visage, son cou, ses bras et ses jambes.

— Tu l'as tuée ? demanda Billie d'un ton négligent.

Iris posa la crème, se retourna, regarda Billie dans les yeux.

— Faut pas me poser cette question-là ! Aucun homme ne vaut la peine qu'on tue pour lui !

Il y avait une menace dans sa voix qui inquiéta Billie.

— Tu peux pas rester ici, déclara-t-elle. Si on te trouve chez moi, je suis bonne pour la ratière, moi aussi !

— T'en fais pas, va ! dit Iris, en reprenant son pot de crème. Personne ne sait que je suis chez toi. Et même Deke, il est pas au courant, pour nous deux.

Le sourire de Billie trahit une satisfaction secrète.

— Comment t'espères raccrocher Deke, après l'avoir enfoncé ?

Iris éclata d'un rire gai, comme à une bonne blague.

— Je vais lui faire un petit baratin au sujet du fric qu'il a paumé et on verra bien le prix qu'il voudra mettre pour le récupérer. Pour du fric, Deke, il serait prêt à tout pardonner.

— Ce ne serait pas le fric du Retour en Afrique, des fois ? Mon chou, ce fric-là, il s'est envolé en fumée !

— Je suis bien d'accord. N'empêche que je veux lui soustraire quelque chose, à ce salaud, par n'importe quel moyen.

Le sourire secret jouait, de nouveau, sur les lèvres de Billie.

— Tu peux ôter ça, maintenant, dit-elle en désignant l'enduit gras sur la figure d'Iris. Et moi, je vais te mettre un petit fond de teint cuivré qui va te transformer !

— T'es un chou, fit Iris d'un ton vague, absorbée qu'elle était par ce problème majeur : pourquoi Deke s'intéressait-il à une balle de coton ?

Billie contemplait d'un œil brillant le corps nu de son amie.

— Me tente pas ! dit-elle.

XVIII

L'édition de lundi de la *Sentinelle de Harlem* paraît vers midi. À 1 h 30, Ed Cercueil en acheta un numéro au marchand de journaux installé près du kiosque de métro, dans Lexington Avenue, afin d'avoir de la lecture pendant le déjeuner. Abigail n'avait pas donné signe de vie et Paul venait, en passant, de donner le signal : Iris était toujours sur place.

Les deux équipiers se proposaient de déjeuner dans un endroit écarté, où ils ne couraient pas le risque d'être reconnus et où leurs lunettes noires de chevaliers de la vape ne feraient pas mauvaise impression. Ils finirent par jeter leur dévolu sur un rade de la 116^e Rue Est, près du Harlem espagnol, dont le patron était un grand Noir, à la peau tachée de blanc, marié à une albinos. Le rade s'appelait « La Pie », en hommage à son propriétaire.

Après avoir, pendant des années, maudit le sort qui le faisait ressembler à un dalmatien, la Pie s'était réconcilié avec la vie en ouvrant son restaurant, spécialisé dans le jarret de porc aux haricots rouges et au riz. L'entrée de son établissement coincée entre une boutique, transformée en chapelle, et une cartonnerie, était démunie de

fenêtres et obturée par des rideaux si épais que la lumière ne pénétrait jamais dans la salle. La Pie, d'autre part, y pratiquait des prix si modestes qu'il ne pouvait se permettre d'éclairer convenablement son établissement, du matin au soir. Le restaurant était fréquenté par des Noirs qui recherchaient l'ombre pour des raisons personnelles, des fines bouches qui se seraient offusquées de trouver des mouches dans leur nourriture, des fauchés qui voulaient en avoir pour leur argent, des camés allergiques à la lumière trop crue et les aveugles, qui se fichaient bien de la clarté ambiante.

Fossoyeur et Ed Cercueil s'installèrent à une table du fond, à côté de deux ouvriers. La Pie leur apporta des assiettes de haricots, de riz et de jarret, et des tranches de pain empilées. Il pratiquait en effet le plat unique.

Ed Cercueil enfourna avidement une bouchée et, aussitôt, se mit à souffler.

— Ce truc, il vous foutrait le feu aux gencives ! s'écria-t-il.

— Prenez donc un peu de sauce forte, histoire de vous rafraîchir, proposa l'un des ouvriers, le visage impassible.

— C'est vrai que ça rafraîchit, par temps chaud, expliqua son compagnon. Ça tire toute la chaleur dans les boyaux et vous avez de la fraîcheur sur tout le reste du corps.

— Mais les boyaux, qu'est-ce qu'ils prennent ! dit Fossoyeur.

— Allons, mec, vot' dame elle saura bien vous soulager, répondit l'ouvrier.

Fossoyeur réclama deux bières, pendant qu'Ed Cercueil sortait son journal et le partageait en deux.

— Qu'est-ce que tu veux, demanda-t-il, l'intérieur ou l'extérieur ?

— Tu crois pouvoir lire dans cette taule ?

— Demandez donc à la Pie de vous prêter une bougie, suggéra l'ouvrier flegmatique.

— Ça fait rien, dit Fossoyeur. Je lis un mot, j'en devine deux !

Il prit les feuilles intérieures et les plia sur la table. La page qui se présentait à ses yeux était celle des annonces classées et, tout de suite, un texte encadré accrocha son regard : « On demande d'urgence une balle de coton. Tél. avant 19 h... à TO... 2. » Il passa le journal à Ed Cercueil. Ni l'un ni l'autre ne parla. Les deux ouvriers ouvraient des yeux curieux, mais Fossoyeur tourna la feuille sans leur donner le temps de rien voir.

— Vous cherchez du boulot ? demanda l'un des ouvriers.

— Ouais, répondit Fossoyeur.

— C'est pas intéressant pour les offres d'emploi, ce journal, déclara l'ouvrier.

Personne ne répondit. Enfin les deux ouvriers, las de chercher à deviner le métier de leurs compagnons de table, se levèrent et quittèrent le restaurant.

Peu après, Fossoyeur et Ed Cercueil terminaient leur repas.

— Un dessert ? proposa la Pie.

— C'est quoi, le dessert ?

— La tarte aux mûres.

— Vingt dieux ! Il fait trop noir chez vous pour de la tarte aux mûres.

Ed Cercueil téléphona d'une cabine publique. Il appela d'abord chez lui. Abigaïl ne s'était toujours pas manifestée. Puis il composa le TO 2. Une voix à l'accent du Sud

répondit : « Groupement pour le Retour dans le Sud. Le colonel Calhoun à l'appareil. »

Ed Cercueil raccrocha.

— C'est le colonel Calhoun, annonça-t-il à Fossoyeur, en remontant dans la camionnette.

— On va pas réfléchir à ça ici, dit Fossoyeur. Ils sont foutus de surveiller le téléphone, chez nous...

Ils rebroussèrent chemin, repassèrent devant la gare et repérèrent la Chevrolet, arrêtée près de la Cafeteria Fischer. Ernie, en les voyant, forma un « O » avec le pouce et l'index, pour leur indiquer qu'Iris était toujours dans l'immeuble. Ils avaient repris leur chemin, lorsqu'ils aperçurent un aveugle qui s'avavançait vers eux, à travers la foule, en tapant de sa canne sur le trottoir. Ils doublèrent le coin de Madison Avenue et attendirent.

Au bout d'un moment, l'aveugle apparut toujours précédé de sa canne, et tourna vers le nord. Il vendait des almanachs bibliques. Ed Cercueil se pencha à la portière du camion et dit :

— Hé ! Faites voir un peu ces machins !

L'aveugle obliqua vers la voiture, la canne en avant, la démarche tâtonnante.

Il tira un almanach de son sac et dit :

— Vous avez tous les saints, là-dedans, et les fêtes, et les bons numéros, tirés directement de l'Apocalypse, et les meilleures dates aussi pour les naissances et les décès. (Puis, baissant la voix, il ajouta :) C'est la photo que je vous ai dit, l'autre soir.

Ed Cercueil fit semblant de feuilleter l'almanach.

— Y a la clef des songes aussi ?

Des passants, qui avaient entendu la question, s'arrêtèrent pour écouter.

— Y a toute une partie du bouquin où ça ne parle que du songe — du songe interprété, répondit l'aveugle.

— Je prends, déclara Ed Cercueil, en glissant un demi-dollar à l'aveugle.

— Moi aussi, j'en prends un, dit un badaud.

Fossoyeur démarra.

— Dis donc, tu lui rabats la clientèle, à Henry ! fit-il.

— Comme baron, on ne fait pas mieux ! affirma Ed Cercueil, tout en examinant la photo.

Fossoyeur tourna dans la 127^e Rue et stoppa. Ed Cercueil lui tendit la photo — on y voyait distinctement l'avant de la grosse limousine noire, avec le jeune homme blond au volant et le colonel Calhoun à ses côtés. Les trois hommes sur le siège arrière apparaissaient plus flous. Mais on reconnaissait parfaitement le personnage qui s'avancéait vers la voiture — c'était Joshua, le manutentionnaire assassiné du dépôt de ferraille.

— Avec ça, il est cuit, le colonel, dit Fossoyeur.

— Mais pas grillé, corrigea Ed Cercueil. Ce sera déjà beau si ça lui met le feu aux fesses...

— En tout cas, il n'a pas trouvé le coton.

— Qu'est-ce que ça prouve ? Le fric, il l'a peut-être déjà, et le coton ne l'intéresse que comme pièce à conviction. Si ça se trouve, il a tué le petit gars pour ne pas avoir à lui payer sa commission.

— Et cette annonce, parue aujourd'hui, au sujet d'une balle de coton... Comment tu l'expliques ?... Merde, après tout, vaut mieux alpaguer le mec tout de suite et chercher le coton plus tard !

— C'est Deke qu'il faut ramasser d'abord, dit Fossoyeur. Le colonel attendra. Il a derrière lui un capital qui

représente bien plus de quatre-vingt-sept mille dollars, et sa combine, c'est autre chose qu'un simple vol...

— T'as raison, mais je la pige toujours pas, cette combine...

Ils retournèrent au bar de la Rose Blanche, au coin de la 125^e Rue et de Park Avenue, pour ne pas manquer leur rendez-vous. Paul les attendait au comptoir en buvant un coca-cola. Ils jouèrent des coudes et trouvèrent une place à côté de lui. Cette fois, il leur parla d'une voix étouffée, mais sans se cacher.

— On a été détachés sur une autre affaire, expliquait-il. Le capitaine Brice ne sait pas qu'on a fait ce boulot pour vous, et on ne va pas le lui dire, mais on est obligés de se présenter au quart maintenant. Ernie attend aussi que vous preniez la relève... La bonne femme n'est toujours pas sortie, mais ça ne l'a peut-être pas empêchée de téléphoner.

— Très juste, dit Fossoyeur. Tu sais qu'on est en cavale ?

— Je le sais.

Le barman s'approchait, mais ils sortirent sans consommer. À bord de la camionnette, ils gagnèrent la 155^e Rue et trouvèrent Ernie en faction au croisement. Il surveillait dans le rétroviseur l'entrée de l'immeuble, tout en faisant semblant de lire son journal. Ed Cercueil forma l'« O » du « Tout va bien » avec le pouce et l'index et Ed démarra.

Il y avait un bar avec un téléphone au coin de Lenox Avenue. Ils s'arrêtèrent de l'autre côté de la chaussée, près de la 7^e Avenue, pour se trouver derrière Iris si elle se décidait à sortir pour téléphoner. Fossoyeur descendit et se mit à inspecter le pneu avant droit. Ed Cercueil s'en fut vers le bar, l'épaule voûtée, la casquette rouge rabattue sur ses lunettes noires de « fileur de chanvre mexi-

cain ». Avec sa démarche chaloupée, il avait tout du joyeux envapé. Tous deux étaient convaincus qu'Iris n'allait pas tarder à se manifester.

Mais il faisait déjà nuit quand Iris quitta enfin l'immeuble. Son teint d'un brun doré et lisse, qui ne laissait deviner aucune meurtrissure, évoquait le cuir fauve et velouté d'un luxueux sac de dame. Elle portait un pantalon de soie à motifs cachemire, un corsage bleu, en jersey de soie, prêtés par Billie, et une perruque de scène rousse. Ses hanches basculaient comme un canot sur une mer démontée, mais son regard disait : « T'excite pas, gars, mon p'tit corps n'est pas fait pour toi ! » Elle marchait vite, les yeux fixés droit devant elle, sans prêter d'attention à personne.

Dans la rue encombrée, elle accrochait l'œil comme un poste d'incendie. Les garnis surpeuplés avaient déversé sur le trottoir leurs habitants, pressés de profiter de la fraîche. C'était l'heure racoleuse. Les gamines secouaient leurs minces hanches sous-développées avec des airs aguichants, et les mémères lançaient de langoureuses œillades. Des hommes de tout poil se prélassaient sur les marches des perrons ou s'adossaient aux murs, regardant monter la marée du grand océan sec. Les enfants se pourchassaient avec des cris aigus parmi les boîtes à ordures. C'était l'heure où la prudence commandait de se faufiler de planque en cachette, mais Iris ne semblait pas craindre la lumière. On aurait dit, au contraire, qu'elle cherchait à se faire remarquer.

Fossoyeur en était tout perplexe, lorsqu'il décolla du trottoir, à trois cents mètres derrière elle. Ed Cercueil surveillait le bar, mais elle n'y pénétra pas. Elle tourna vers le nord, dans Lenox Avenue, marchant d'un pas rapide, mais qui n'avait rien de furtif. Fossoyeur embarqua en passant

Ed Cercueil, et ils la suivirent, toujours à trois cents mètres de distance, avec prudence, mais sans feintes. Iris, d'ailleurs, ne se retourna pas une seule fois.

Elle tourna enfin vers l'ouest, dans la 121^e Rue et se dirigea vers l'église d'O'Malley — l'Étoile de Cham. La grande porte en était fermée, mais elle avait une clef.

Fossoyeur stoppa un peu plus loin, près de Lenox Avenue, et tous deux sortirent d'un bond, d'un seul élan, atterrissant à plat sur leurs semelles.

— Couvre les arrières ! dit Fossoyeur à Ed Cercueil, en s'élançant derrière Iris.

Il n'était plus temps de finasser. Fossoyeur fonça directement vers la grande porte et Ed Cercueil longea le bâtiment pour gagner la sortie de derrière. La grande porte était fermée à clef. Fossoyeur se mit à inspecter les fenêtres. Ed Cercueil, qui de son côté avait trouvé la porte de derrière verrouillée, se hissa sur le mur de brique qui séparait l'église de l'immeuble voisin.

*

De leur cachette, sous la tribune, les trois malfrats avaient distinctement entendu le bruit de la clef dans la serrure, celui de la porte qui s'ouvrait et se refermait, le déclic du pêne et le claquement de talons féminins sur le plancher.

— La voilà enfin ! fit Deke, soulagé.

— Tu peux dire que t'as du pot, déclara le tueur aux cheveux gras.

Il avait à la main droite un colt 45, dont il ne cessait de tapoter le canon au creux de sa main gauche, tout en surveillant Deke.

Deke était attaché à l'une des chaises à monture tubulaire et à dossier droit. Les rigoles de sueur, le long de ses joues, imitaient les larmes. Il avait été ligoté ainsi, les bras ramenés derrière le dossier, depuis qu'il avait reçu le premier coup de téléphone d'Iris, sept heures plus tôt. Il l'attendait donc avec impatience.

L'autre tueur était couché sur le divan, les yeux clos.

En silence, ils écoutèrent le bruit des pas trébuchants d'Iris, au-dessus de leur tête, amplifiés par le magnéto, mais un autre son, près de la porte d'entrée, leur fit tendre l'oreille.

— L'est filée, la poule, dit le tueur sur le divan, en se redressant.

C'était un gros bonhomme, au teint clair, aux cheveux châtons, raides et rares, aux yeux sombres et fendus, à la bouche mauvaise et baveuse. Il cracha par terre, tout en écoutant les bruits au-dessus de lui.

Les pas contournèrent le pupitre et s'arrêtèrent. Aucun son ne parvenait plus de la porte d'entrée.

— Elle s'est gourée du coup, fit Deke. (Il lécha la sueur qui coulait dans sa bouche.) Elle va passer de l'autre côté du mur pour les semer.

Le tueur sur le divan déclara :

— Elle a intérêt à les semer vite fait, mon joli.

Ils entendirent s'ouvrir et se fermer la porte secrète de l'appartement, dans l'immeuble voisin. Puis, de nouveau, ce fut le silence.

Le tueur debout tapa du plat de son colt la paume de sa main, l'air perplexe.

— Y a une chose que je pige pas — tu lui fais confiance, alors qu'elle t'a vendu ?

La sueur piquante faisait ciller Deke.

— Elle a joué le jeu, pour s'en sortir avec les poulets. Mais cette femme, y a que le fric qui l'intéresse. C'est pour ça que je peux lui faire confiance.

Le tueur assis répondit :

— Toi, c'est ta vie que tu joues, mon baigneur.

Le tueur debout reprit :

— Ouais, elle ferait bien de se montrer, parce que, après, ce sera trop tard. Le terrain commence à devenir brûlant...

— Ici, on ne risque rien, fit Deke vivement. Vous êtes tranquilles ! Quand vous aurez palpé le fric et pris la tangente, ce ne sera plus pareil. Mais cette planque, personne ne la connaît !

Le tueur assis cracha encore.

— Iris est au courant, et aussi les gens qui ont construit la baraque.

— C'est des Blancs qui l'ont construite, fit Deke, dont la voix laissait percer une pointe d'espoir. Ici, ils voulaient installer une crypte...

Le tueur debout examina la pièce, comme s'il la découvrait pour la première fois. Elle était petite, carrée, avec des murs insonorisés, et on y accédait par une trappe, qui s'ouvrait derrière l'orgue. Il y avait un renforcement dans l'un des murs, où l'on voyait une icône encadrée par deux fresques pieuses. Deke avait meublé le réduit d'un lit, de deux chaises, d'une petite table de cuisine et d'un réfrigérateur, rempli de conserves, de bouteilles de bière et de whisky. Des assiettes sales sur la table témoignaient que les tueurs s'étaient sustentés au moins une fois. Une étagère murale portait le magnétophone, avec son amplificateur, qui enregistrerait tous les sons provenant de l'église au-dessus. Quand il était réglé à sa puissance maximum, il pouvait surprendre le trottement d'une souris.

Sur le mur opposé, dans un râtelier à fusils, étaient exposés deux rifles, deux fusils de chasse à canon scié et une mitraillette. Deke était fier de cette planque, qu'il avait fait aménager lors de la remise en état de l'église. Mais les deux tueurs ne semblaient pas épatés.

— Si elle s'est radinée ici avec un flic à ses trousses, c'te carre, elle n'est pas plus sûre qu'un cercueil, dit le tueur debout.

— Si on t'a poissé, mon mignon, c'est pour l'oseille, résuma placidement le tueur assis. Notre idée, c'était de te grouper et de te vendre ta propre vie pour quatre-vingt-sept sacs... t'es toujours acheteur, ma beauté ?

— Freddy ! fit Deke d'une voix pressante, en s'adressant au tueur assis.

Mais il n'obtint en réponse qu'un regard morne et cruel.

— Quatre-Quatre ! fit-il d'une voix angoissée, en levant les yeux sur l'homme aux cheveux gras.

Mais il n'eut pas plus de succès.

— Faut me faire confiance ! implora-t-il. Je vous ai jamais laissés tomber... Donnez-moi un peu de temps...

— T'en as, du temps, répondit Freddy, qui se leva pour chercher une boîte de bière dans le réfrigérateur. (Il cracha.) Mais tâche de ne pas le gaspiller !

*

Du haut de son mur de brique, derrière l'église, Ed Cercueil aperçut la figure d'Iris, derrière une fenêtre du rez-de-chaussée dont le rideau venait de se soulever. En fait, s'il la reconnut, ce fut plus grâce à un sixième sens qu'à son acuité visuelle : elle lui était apparue en contre-jour, sur un fond de lumière diffuse, et éclairée de face par la vague

clarté filtrant des autres fenêtres. De plus, sa silhouette ne s'était profilée que l'espace d'une seconde. Mais c'est le minutage qui lui parut probant. Qui, à part elle, allait guetter d'entre les rideaux, à ce moment précis ?

Il comprit aussitôt qu'elle avait, d'une façon ou d'une autre, passé à travers le mur. Il comprit aussi qu'elle l'avait repéré dès le départ, qu'elle les avait repérés tous les deux. Il se demanda un moment s'il valait mieux forcer la porte et l'aborder ouvertement, ou essayer de se planquer en attendant qu'elle passe à l'action. Il décida d'aller d'abord discuter la chose avec Fossoyeur.

— Laisse-la filer, conseilla Fossoyeur. Elle sait qu'on est là. Elle va peut-être nous appeler...

Ils retournèrent à la camionnette et se rendirent à un bar de la 125^e Rue. Ed Cercueil téléphona chez lui, pour apprendre par sa femme qu'Abigail ne s'était pas manifestée, mais qu'Anderson, qui était de service, insistait pour qu'ils l'appellent.

— Appelle-le, dit Fossoyeur.

Anderson parla :

— Ramenez Iris pendant que je suis en charge et je vais faire de mon mieux pour arranger les choses. Sinon, demain, vous êtes sûrs d'être ramassés et d'être rayés des cadres de la police. Le capitaine Brice est furieux.

— Il était dans le coup, protesta Ed Cercueil. Il a promis de fermer les yeux...

— Ce n'est pas ce qu'il dit. Il a fait un rapport au grand patron, comme quoi vous avez enlevé cette femme, et il jette feu et flammes.

— Il est en pétard parce qu'on l'a feinté, c'est tout !

— En tout cas, il l'est assez, en pétard, pour vous casser tous les deux.

Ils retournèrent à la camionnette, soucieux et pressés.

— Tu crois qu'elle s'est tirée ? demanda Ed Cercueil.

— Il ne manquerait plus que ça, avec les emmerdements qu'on a déjà, répondit Fossoyeur. Et le temps nous est compté...

— Y a qu'à aller chez Billie...

— Iris n'y retournerait pas, de toute façon... Vaut mieux repasser à l'église.

— Elle y est juste entrée pour nous semer, affirma Ed Cercueil. Elle n'a plus rien à y fiche, dans cette église.

— J'en suis pas si sûr ; Deke n'a pas percé cette porte secrète pour rien... J'ai idée qu'il y a des choses à voir là-bas...

Ed Cercueil réfléchit.

— T'as peut-être raison, admit-il.

Ils s'arrêtèrent dans la 122^e Rue et inspectèrent les arrières de l'église. Un mur de ciment en séparait la cour l'une autre cour, semée de détritrus, derrière un vieil immeuble en pierre. Ils sautèrent le mur et examinèrent la porte de derrière. Elle comportait un verrou Yale ordinaire et un grillage de fer qui protégeait des vitres sales. Mais les deux policiers n'y touchèrent pas.

À travers la vitre, ils distinguèrent un vestiaire derrière le chœur. Il était obscur et silencieux.

Ils suivirent l'étroit passage le long de l'église. La bâtisse de brique était en bon état. Deux fenêtres en plein cintre, aux vitres de couleur, encadraient, tout en haut du mur, un vitrail ovale. Au-delà du mur, il y avait un bâtiment bas, en planches, qui abritait un supermarché. De l'autre côté de l'église, le mur était mitoyen avec l'immeuble voisin.

— S'ils ont une planque là-dedans, dit Fossoyeur pen-

sivement, ils doivent avoir installé un système acoustique quelconque. Ils peuvent pas garder un vigilant en permanence !

— Alors, qu'est-ce que tu décides ? On attend la bonne femme dehors ?

— Elle est peut-être repassée à l'intérieur, déjà...

Ils s'entre-regardèrent, tout en réfléchissant.

— Écoute, je connais un jeu de gosses... dit Ed Cercueil.

Il expliqua son idée.

— Ah oui... l'homme sans jambes !

Fossoyeur se baissa et commença à ôter ses souliers.

Ils s'avancèrent un moment derrière la grille pour observer les alentours. Puis, profitant d'un instant où la rue s'était vidée, Ed Cercueil escalada la grille de fer. Fossoyeur, lui, monta sur la grille et se laissa tomber sur les épaules de son ami. L'un portant l'autre, ils gagnèrent l'entrée principale et Ed entreprit aussitôt d'en forcer la serrure. Un passant pouvait les prendre pour deux poivrots facétieux en train d'uriner contre une porte d'église.

*

À la planque, rien n'avait changé. Deke était toujours attaché à sa chaise et le tueur aux cheveux gras lui faisait boire de la bière. La bière coulait de sa bouche et se répandait sur son pantalon. Tout en tendant la bouteille, Quatre-Quatre se tapotait la cuisse avec la crosse de son colt 45 et Freddy s'était de nouveau allongé sur le divan dans l'attitude du sommeil. Mais brusquement, tous trois se pétrifièrent, car le magnéto venait de leur transmettre

le déclic de la serrure forcée. La porte fut ouverte, quelqu'un franchit le seuil, et la porte se referma.

— On a de la visite, dit Freddy, en se redressant.

Maintenant, ils entendaient l'inconnu remonter la travée centrale.

— Un poulet ! constata Quatre-Quatre, qui avait prêté une oreille attentive au bruit des pas.

Freddy s'approcha du râtelier et décrocha négligemment un fusil de chasse à canon scié. Les pas, maintenant, contournaient le chœur et la chaire et s'approchaient de l'orgue. Freddy regardait d'un œil vague, presque rêveur ; l'échelle pliante.

— C'est un costaud, dit-il. Un grand costaud. Si j'y montais un peu, histoire de le remettre à la taille ?

— Attends qu'il passe la tête dans le trou...

— Vous allez pas me laisser ligoté sur cette chaise ! protesta Deke.

— Mais si, chéri. Ou alors on te descend, répondit Freddy.

Les pas lourds dépassèrent l'orgue, s'arrêtèrent un instant. L'inconnu devait inspecter l'instrument. Puis ils repartirent lentement. L'homme semblait vouloir explorer l'ensemble de l'église. Son souffle pesant emplissait le micro.

— L'est gras à lard, le mec. Ça lui fatigue le cœur, fit observer Quatre-Quatre.

— En tout cas, il en a dans le ventre, dit Deke. Quand je pense qu'il est venu seul !

— J'ai ce qu'il faut pour son ventre, déclara Freddy en balançant son fusil.

Les pas firent le tour de la chaire, s'arrêtèrent encore, puis traversèrent la nef et se mirent à longer les murs. On

pouvait entendre des coups réguliers ébranler les parois... Les pas ralentirent. Oui, l'inconnu sondait les murs, à la recherche d'une porte dérobée. Et soudain les coups éclatèrent, assourdissants : l'homme cognait contre le plancher avec un objet dur — la crosse d'un pistolet, selon toute vraisemblance.

— Mets la sourdine à cet engin ! gueula Quatre-Quatre. Ce salopard est foutu de s'entendre.

Freddy régla la puissance de l'ampli et les coups ne leur parvinrent plus qu'étouffés. Toute la surface du plancher fut prospectée. L'inconnu resta alors immobile pendant un long moment, tendant sans doute l'oreille, faute de pouvoir se repérer dans le noir. Ils entendirent un « clic », quand il brancha sa torche électrique. Un instant, il parut retourner vers la grande porte. Mais, à mi-chemin, il s'arrêta encore pour toucher le sol du plat de ses mains — c'est ainsi, du moins, qu'ils interprétèrent le son mat que leur transmit le magnéto.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, nom de nom ? demanda Quatre-Quatre.

— J'en sais foutre rien, répondit Freddy. Si ça se trouve, il pose une bombe à retardement.

Il éclata de rire à sa propre plaisanterie.

— Quand elle t'aura soufflé les fesses, tu trouveras ça moins drôle, grinça Quatre-Quatre.

Ils entendirent le mystérieux visiteur pousser le verrou, passer le seuil et refermer la porte.

— Il serait temps que ta morue, elle s'amène, dit Quatre-Quatre avec mauvaise humeur.

— Elle va plus tarder, affirma Deke.

— Elle ferait bien, insista Freddy. Et si elle est pas foutue de nous indiquer la planque des quatre-vingt-sept

sacs, tu vas pouvoir préparer votre éloge funèbre, à tous les deux.

Il ricana.

— Ta gueule ! dit Quatre-Quatre.

XIX

Iris fit son entrée d'une démarche très désinvolte, persuadée qu'elle n'était plus filée. Elle avait réussi à se glisser par la porte de l'immeuble voisin sans se faire repérer par Fossoyeur et Ed Cercueil et elle avait vu leur camionnette s'engager dans la 7^e Avenue, cap au nord. De plus, elle n'avait plus peur. Elle savait où se trouvait la balle de coton et elle savait comment la récupérer. Avec ça, elle était sûre d'avoir Deke à sa botte et Deke, de son côté, allait pouvoir tenir ses gorilles en respect.

— Ce coup-ci, c'est elle ! s'écria Deke soulagé, en entendant les pas d'Iris.

Freddy quitta une fois de plus le divan et, une fois de plus, décrocha le fusil. Quatre-Quatre fourra une cartouche dans le chargeur de son automatique 45 et rabattit le cran de sûreté. Les deux tueurs avaient des gestes nerveux, mais aucun ne parlait. Deke prêtait l'oreille aux mouvements d'Iris au-dessus de sa tête. Il devinait, au rythme de ses pas, qu'elle avait retrouvé toute son assurance.

— Elle l'a ! dit-il avec un regard confiant.

— C'est à souhaiter, déclara Freddy d'un ton menaçant.

— Je veux dire... elle a le renseignement ! s'empressa de rectifier Deke, craignant qu'ils aient mal compris.

Personne ne lui répondit.

Couché à plat ventre dans la travée centrale, Fossoyeur respirait dans son mouchoir de coton noir, la main sur le revolver accroché sous sa veste. Son complet noir se fondait avec les ténèbres et Iris ne distingua pas sa forme prostrée. Il attendit qu'elle eût escaladé la chaire pour, à son tour, se mettre en mouvement. Il rampa vers la porte avec l'espoir que le claquement des talons d'Iris couvrirait tout autre son.

Mais les truands l'entendirent.

— Qu'est-ce qu'elle ramène derrière elle, merde alors ? s'écria Quatre-Quatre.

— On dirait un clébard ! dit Freddy en s'esclaffant.

Mais, d'un regard, Quatre-Quatre lui imposa silence.

Ils perçurent le tapotement sur le tuyau d'orgue, selon le signal convenu. Quatre-Quatre appuya sur un bouton, et le panneau, au dos de l'orgue, se souleva, révélant une petite ouverture carrée sous les tuyaux. Quatre-Quatre appuya sur un autre bouton et la trappe, renforcée par des équerres métalliques, se rabattit vers le haut. Alors, il posa l'échelle et l'on vit apparaître les sandales dorées à hauts talons et le bas d'un pantalon de soie, à dessins cachemire. Quand l'inimitable croupe d'Iris s'offrit à sa vue, Quatre-Quatre appuya sur les boutons qui commandaient la fermeture des deux panneaux. Puis il braqua son revolver 45, visant le creux de ses reins.

Iris toucha le sol et se retourna aussitôt. Son regard rencontra le museau du 45 qui lui parut énorme et noir comme la gueule d'un canon. Son corps se raidit. Seules ses paupières bougeaient, et ses yeux semblaient se dila-

ter, pour sauter hors des orbites. Le souffle suspendu, elle dévisagea longuement Freddy, mais se rendit compte qu'il était inaccessible à la pitié. Son regard glissa et découvrit Deke attaché à sa chaise, les yeux pleins d'angoisse abjecte, la figure inondée de sueur, convulsée de terreur. Enfin, elle vit le fusil dans les mains de Freddy, elle vit son visage de sadique, sa bouche veule.

La nausée la submergea comme une vague de l'océan et elle serra les dents pour ne pas s'évanouir. Sous l'étreinte de la peur, elle éprouvait une extase presque charnelle qui ne pouvait se résoudre que dans la mort.

— Qui c'est qu'est venu avec toi? demanda Quatre-Quatre.

Elle avala sa salive deux fois avant de retrouver un semblant de voix, et ce fut dans un chuchotement rauque qu'elle répondit :

— Personne, je vous le jure !

— On a entendu des bruits bizarres...

— J'ai pas été filée, j'en suis sûre ! murmura-t-elle.

La sueur perlait sur sa lèvre et ses yeux étaient comme deux flaques limpides où se reflétait l'épouvante.

— Y a pas de ressent... reprit-elle. Je vous en supplie, écoutez-moi ! Me tuez pas pour rien !

— Dis-leur, mon chou, dis-leur vite ce que tu sais ! intervint Deke d'une voix pressante.

— C'est caché dans le coton, déclara Iris.

— Ça, on le sait. Mais le coton, où c'est qu'il est ?

Elle avalait sa salive spasmodiquement.

— Je vais pas vous donner le tuyau pour me faire descendre tout de suite après, murmura-t-elle.

D'un geste brusque, Freddy saisit une chaise et la poussa derrière celle de Deke, dossier contre dossier.

— Assieds-toi, dit-il.

Quatre-Quatre fourra le pistolet dans sa ceinture et alla ramasser, sous le râtelier à armes, un rouleau de corde à linge en nylon.

— Mets tes mains derrière le dos et les bras par-dessus le dossier ! ordonna-t-il.

Comme Iris tardait à obéir, il lui cingla le visage avec la corde.

Elle passa les bras derrière le dossier et il se mit à la ligoter méthodiquement.

— Dis-leur ! répéta Deke.

— Elle nous dira tout, affirma Freddy.

Quatre-Quatre n'avait pas fini de lier la chaise d'Iris à celle de Deke, quand un sifflement retentit dans la rue. Tous se figèrent, dressant l'oreille, mais le sifflement s'éteignit et le silence s'établit de nouveau.

Quatre-Quatre acheva sa besogne. Au même instant, un nouveau bruit le fit sursauter : la porte de l'église venait de s'ouvrir. Puis il y eut un son mat, comme le pas étouffé d'un félin, et la porte fut refermée doucement.

— Faut y aller voir, déclara Quatre-Quatre.

Il bégayait légèrement et sa paupière battait.

La vilaine mâchoire de Freddy semblait se déboîter et sa lèvre tremblait. Il tira un deuxième colt 45 de sous le divan, introduisit une cartouche dans le barillet et rabattit le cran de sûreté. Ses gestes étaient fébriles, mais précis. Il glissa l'arme dans sa ceinture, mais garda le fusil dans sa main droite.

— Allons-y, dit-il.

Fossoyeur et Ed Cercueil qui suivaient le mur, de chaque côté de la nef, virent Freddy surgir de derrière l'orgue. Il braquait vivement son revolver dans tous les

sens, comme un chasseur de lapins à l'affût. Ed Cercueil se jeta à terre, mais Freddy avait eu le temps d'apercevoir son ombre mouvante. L'église tout entière fut secouée par l'explosion sourde, mais violente, d'une cartouche de chasse calibre 12, qui arracha un éclat de bois au banc sous lequel Ed Cercueil s'était aplati. Fossoyeur aussitôt lâcha une balle traçante et, dans la lueur de sa trajectoire, il vit Freddy plonger vers le sol, le col de sa chemise sport percé d'une balle. Il vit aussi la silhouette de Quatre-Quatre en plein élan, le 45 pointé.

Fossoyeur eut tout juste le temps de se réfugier derrière une rangée de bancs. Déjà les puissantes rafales du 45 labouraient les sièges au-dessus de sa tête. Pendant quelques instants, ce fut le tumulte dans les ténèbres, bien qu'aucune forme humaine ne fût visible. Puis, un côté de l'orgue, éraflé par une balle traçante, se mit à flamber.

Quand Ed Cercueil risqua un regard par-dessus le banc, à quelques rangées de l'endroit où la décharge du fusil avait déchiqueté un dossier, la nef était déserte et personne n'était en vue. Mais, l'instant d'après, une tête émergea derrière l'un des bancs de la première rangée, près de la travée centrale, et il expédia une balle traçante dans le crâne rond et broussilleux. La balle traversa la chevelure épaisse et pénétra dans la cloison de la plate-forme qui supportait le chœur. Un cri strident s'éleva et l'homme disparut.

Un personnage, les cheveux en feu, était accroupi, dans la lumière rouge et dansante de l'orgue incendié, le fusil de chasse pointé. Lorsque Fossoyeur tendit le cou hors de son abri, le fusil partit, arrachant des esquilles au dossier du banc devant lui. L'église tout entière trembla sous la violence de la détonation. Fossoyeur, de nouveau à plat

ventre, rampait sous les bancs, tout ému : il revenait de loin.

Une rafale de quarante-cinq balles avait déchiqueté les sièges autour de lui et il n'osait plus lever la tête. Il s'immobilisa donc, couché de tout son long, les yeux tournés vers l'orgue, et crut distinguer, dans la clarté des flammes qui dévoraient la plate-forme, une jambe de pantalon. Il visa soigneusement, toucha la jambe et la vit se briser en deux, comme un bout de bois. La balle traçante, en effet, s'était logée sous le genou du personnage et son pantalon avait pris feu au même instant. Un hurlement déchira l'éphémère silence de l'église, ou, plutôt, une série de cris stridents comme autant d'aiguilles de feu, qui mirent les nerfs de Fossoyeur à la torture.

La forme environnée de flammes qui laissait échapper ces cris s'effondra, enfin, sur la jambe brisée, entre deux rangées de bancs. Fossoyeur logea deux balles traçantes dans le corps prostré et vit de nouvelles flammes en jaillir. Le mourant chercha à agripper une étagère de livres au-dessus de lui. Le bois fragile se fendit et un livre de prières tomba sur l'homme-torche.

Le tueur à la tête ardente s'était, lui aussi, jeté à terre, au milieu des bancs. Il frottait ses cheveux gras de ses mains pleines de cloques, tandis qu'Ed Cercueil inspectait les rangées de bancs, en promenant en demi-cercle son 38 nickelé au canon long, cherchant son gibier dans la lueur rouge de l'orgue embrasé.

La fumée avait pénétré dans la planque, sous le plancher, et les deux prisonniers, liés sur leurs chaises, dos à dos, étaient en proie à une épouvante démente. Ils proféraient des blasphèmes, ils s'insultaient, ils se reprochaient l'un à l'autre d'être responsable de leur commune misère.

— Hareng à ta mère ! Brochet à ta sœur ! Serpent d'oseille ! braillait Iris, défigurée par la colère et roulant des yeux fous, comme un cheval dans une écurie incendiée.

— Putain ! Casserole ! grinçait Deke. Je vais te faire ton affaire !

Leurs jambes étaient attachées, tout comme leurs bras, mais leurs pieds touchaient le sol. Arc-boutés, raclant la semelle, ils cherchaient à se pousser l'un l'autre contre le mur. Les chaises dérapaient sur le ciment et vacillaient dangereusement. Les veines sur le cou des deux antagonistes étaient gonflées à éclater, leurs muscles se tendaient comme des câbles éraillés, les corps se tordaient, les poumons pompaient et rejetaient l'air, ils haletaient, ils suffoquaient, ils râlaient comme dans un accouplement sadique. La sueur avait dissous le fond de teint cuivré d'Iris et sa perruque était tombée. Deke prit appui sur le sol, malgré ses jambes paralysées par les liens, cherchant à faire basculer la chaise d'Iris contre le râtelier à armes.

La chaise fut soulevée, Iris laissa échapper une série de cris horribles, et comme Deke, dans un effort surhumain, cherchait à achever sa manœuvre, sa propre chaise bascula et tous deux exécutèrent une sorte de panache grotesque. Deke tomba en avant, la tête la première, et son front heurta le sol, sous le poids d'Iris. Mais les chaises se retournèrent encore, entraînées par l'élan, le crâne d'Iris racla à son tour le ciment et Deke fut soulevé. Ils se retrouvèrent face au mur, qu'Iris effleurait du bout des pieds. La chaise de Deke était au-dessus, celle d'Iris, en dessous, en équilibre sur un coin du siège. Iris cherchait à s'éloigner du mur en raidissant les jambes. Deke, cependant, secouait son corps frénétiquement, afin que la figure

d'Iris frottât contre le sol rugueux. Les chaises vacillèrent longuement, puis retombèrent sur le côté dans un bruit fracassant, et les deux adversaires se retrouvèrent couchés sur le flanc, à même le ciment, entre le râtelier et la table. Ils étaient incapables de bouger. Le tonnerre de la détonation, qui avait fait trembler la pièce, s'était brusquement apaisé et on n'entendait plus que le rugissement assourdi du feu. Une fumée, toujours plus dense, obscurcissait la planque. Deke, et Iris, trop épuisés pour s'injurier, restaient immobiles, la poitrine oppressée dans l'atmosphère asphyxiante.

Cependant, dans l'église, le corps illuminé du tueur dévoré par les flammes éclaira la silhouette d'un autre tueur qui, les cheveux en feu, s'accroupissait derrière un banc voisin.

Au bout de la salle, Ed Cercueil, debout, le revolver braqué, gueulait :

— Allez, sors de là, salopard, et meurs comme un homme !

Fossoyeur visa soigneusement entre les pieds des bancs la seule partie du tueur qu'il pouvait distinguer et lui expédia une balle dans l'estomac. Le tueur laissa échapper un cri horrible de bête à l'agonie, se souleva, le 45 au poing et pressa sur la détente, libérant les balles en une rafale furieuse. Ed Cercueil plaça, à son tour et en rapide succession, trois balles traçantes, en visant le cœur, et les vêtements du tueur prirent feu. Le hurlement monta encore, si strident, si inhumain, que les deux policiers sentirent sur leurs lèvres un goût de bile. Puis, brusquement, le cri cessa. Le tueur s'effondra en travers d'un banc, à genoux. On aurait dit qu'il priait au milieu des flammes. Toute la plate-forme qui portait la chaire et l'orgue était

la proie du feu, qui montait haut et clair, en illuminant les saints des vitraux. Dehors, retentit la plainte angoissée des sirènes, annonçant les voitures de police qui déjà s'engouffraient dans la rue, plein gaz.

Fossoyeur et Ed Cercueil s'élançèrent, en chaussettes, à travers les flammes et défoncèrent le panneau, à l'arrière de l'orgue, de leurs talons roussis. Mais ils ne purent ébranler la trappe renforcée de métal.

Quand les premiers policiers pénétrèrent dans l'église, les deux acolytes avaient rechargé leurs armes et criblaient le plancher de balles, dans le fol espoir de faire sauter la serrure invisible. Des hurlements montaient de la planque et un nuage de fumée noire enveloppait la scène. D'autres policiers accoururent. Tous s'acharnèrent à ouvrir la trappe, mais ce n'est que huit minutes plus tard, à l'arrivée des premiers pompiers, armés de hache et de pinces à levier, qu'ils réussirent à enfoncer le vanta.

Fossoyeur joua des coudes et fut le premier à descendre, suivi d'Ed Cercueil. Il empoigna les chaises avec leurs occupants ligotés et les remit d'aplomb. Iris regardait les policiers, suffoquant dans la fumée, le visage ruisselant de larmes. Sans même songer à couper ses liens Fossoyeur se pencha sur elle.

— Et maintenant, la frangine, tu vas me dire où se trouve le coton !

— Quel coton ? souffla-t-elle.

Les pompiers et les agents se pressaient autour d'eux. Ils toussaient et pleuraient dans la fumée dense.

— Faut les libérer et les sortir d'ici ! ordonna un sergent en uniforme. Ils vont mourir étouffés !

Fossoyeur se pencha encore et son visage toucha presque celui d'Iris. Ses yeux étaient d'un rouge ardent,

les veines de ses tempes saillaient, son cou se gonflait, et son visage, cabossé et mal rasé, se convulsait de rage.

— Ma belle, tu ne te serais pas amenée ici si tu ne savais pas où se trouve le coton, dit-il d'une voix éraillée, en s'étranglant et en toussant dans la fumée.

Il leva son 38 à canon long et le pointa sur l'œil de la femme. Ed Cercueil, cependant, braquait le sien sur la foule des policiers et des pompiers. Sa figure, rongée par l'acide et hérissée de poils noirs, semblait bouillonner au feu de sa colère et ses yeux avaient un regard dément.

— Tu sortiras pas vivante d'ici, si tu causes pas tout de suite ! déclara Fossoyeur.

Le silence s'établit. Personne ne bougeait. Personne ne semblait respirer. Tous les témoins de la scène étaient convaincus que Fossoyeur allait la tuer. Tout comme Ed Cercueil, il paraissait résolu.

Le regard d'Iris se posa sur les chaussettes roussies de son tortionnaire, puis elle leva la tête et vit la flamme rouge de ses yeux. Elle le crut.

— Y a Billie qui va s'en servir pour son numéro de danse et ensuite, elle va la vendre au colonel Calhoun.

— Ils sont à vous ! cria Fossoyeur au sergent, en s'élançant vers l'échelle.

Il la monta, suivi d'Ed Cercueil, traversa l'église, où les pompiers, lance braquée, inondaient l'estrade. Fossoyeur et Ed Cercueil furent inondés, eux aussi. Les pompiers, énervés, les couvrirent d'insultes.

Le lieutenant Anderson, qui discutait avec un lieutenant de la Criminelle, aperçut soudain ses deux subordonnés.

— Hé ! Où allez-vous ? leur cria-t-il.

— Ramasser du coton, répondit Ed Cercueil.

XX

La piste de danse surélevée du Cotton Club était au niveau des petites tables carrées qui l'entouraient. Au fond, des tentures cachaient les deux sorties sur les coulisses et les loges. La piste, en effet, servait aussi de plateau pour les spectacles présentés par le Cotton Club.

Billie avait le numéro vedette. Elle exécutait une danse solo, et n'était accompagnée par le reste de la troupe qu pour le final.

Une foule élégante, où les Blancs se mêlaient aux Noirs, était répartie autour des petites tables aux nappes immaculées, et tous les yeux brillaient d'un éclat mouillé de cristal dans la lumière mouvante des bougies. Fossoyeur et Ed Cercueil, embusqués derrière un rideau, glissèrent un regard dans la salle.

Le piano s'épanchait frénétiquement, le saxo gémissait voluptueusement, la basse scandait suggestivement, un cornet à pistons implorait, une guitare invitait. Le projecteur, au-dessus de la tête des dîneurs, noyait d'un brouillard bleuté le corps doré et presque nu de Billie qui évoluait lentement autour d'une balle de coton, le torse tressaillant, les hanches ondulantes, comme dans un acte

d'amour alangui. Mais, par instants, comme saisie d'une frénésie subite, elle venait se jeter contre la balle d'un élan convulsif. Elle s'y frottait le ventre, puis se retournait pour s'y frotter les fesses. Ses seins nus tressautaient, sous l'effet d'une rage passionnée. Elle entrouvrait ses lèvres rouges et humides, comme si le souffle lui manquait, ses dents de perle luisaient dans la clarté bleue, ses narines frémissaient. Tous ses mouvements suggéraient un paroxysme de désir pour la balle de coton.

Un silence de mort régnait dans la salle. Les femmes regardaient la danseuse d'un œil avide, envieux, brillant. Les hommes, en transe, s'humectaient les lèvres, baisaient les paupières pour cacher leur furtive convoitise. Le rythme de la danse se précipita et la salle devint fébrile. Billie jetait son corps contre la balle de coton, comme en proie à la fureur des sens. L'auditoire se trémoussait, illustrant la théorie du réflexe conditionné, et le désir montait de la salle comme une buée malsaine.

Dans la foule, à la lueur vacillante des chandelles, un visage attirait les regards — un visage maigre et hâlé, couronné d'une épaisse crinière argentée. Avec sa moustache blanche, son bouc, sa redingote noire et sa cravate-lacet, le personnage évoquait une caricature du « colonel » sudiste. Sa figure osseuse était impassible. Près de lui avait pris place un jeune homme blond, vêtu d'un smoking blanc, portant le nœud croisé, et qui semblait assez mal à son aise.

Le numéro de danse s'achevait en triomphe. Billie ondulait du buste et roulait des hanches avec une frénésie presque insupportable. Elle fit ainsi le tour complet de la balle de coton, puis, face au public, elle ouvrit grand les bras, se déhancha encore une fois, spasmodiquement et cria : « Oh oui, coton ! »

Brusquement la salle s'illumina et un tonnerre d'applaudissements monta vers l'estrade. Inondé de sueur, le corps lisse, voluptueux et luisant de Billie était une vision de rêve érotique. Sa poitrine se soulevait et la pointe de ses seins semblait désigner le nouvel objet de ses désirs.

— Et maintenant, dit-elle, d'une voix un peu opprimée quand les applaudissements se furent éteints, je vais vendre cette balle de coton aux enchères, au bénéfice de la Fondation des Comédiens.

Elle sourit, toujours haletante, et posa son regard sur un jeune Blanc qui partageait une table au premier rang avec une gracieuse personne et donnait quelques signes de nervosité.

— Si tu as peur, faut rentrer chez toi, dit-elle avec un mouvement provocant de tout son corps. (Un rire furieux parcourut la salle.) Qui m'en offre mille dollars ?

Un silence gêné tomba sur l'assistance. Mais soudain d'une table du deuxième rang, s'éleva une voix calme, au fort accent du Mississipi : « Mille dollars ! »

— Un gentilhomme du Sud ! cria Billie. Un colonel du Kentucky¹, je parie !

Le colonel redressa sa haute et noble silhouette et salua :

— Colonel Calhoun, pour vous servir, dit-il. Natif de l'Alabama.

Quelques applaudissements éclatèrent.

— Un pays ! Un frère ! s'exclama Billie avec enthousiasme. Qu'est-ce que tu mises, faux frère ?

Les Noirs dans la salle s'esclaffaient à ce dialogue comique.

1. Personnage caractéristique du Sud des U.S.A.

— Il mise quinze cents ! fit joyeusement un grand gail-
lard à peau sombre.

— Laissez-le parler ! fit Billie, sévère.

Le silence se prolongea.

— Qui dit mieux ? reprit Billie. Qui dit mieux ? Cette
belle balle de coton brut, cueilli dans les champs de l'Ala-
bama... Mille dollars !... Avec moi en prime, peut-être
bien ! Pour la dernière fois : qui dit mieux ?... Adjugé mille
dollars ! Et merci pour les comédiens ! (Elle fit un clin
d'œil coquin et reprit :) Avancez, colonel Calhoun, et pre-
nez possession de l'objet !

— Ah ! Ah ! fit un gars de couleur. Faut que je voie ça !

Billie se retourna vers lui.

— C'est de moi que je parle, ballot !

Le rire cessa.

Le colonel se leva, s'approcha de l'estrade, fit face à
Billie et lui remit dix billets de cent dollars.

— C'est un honneur pour moi, Miss Billie, de recevoir
ce coton, ramassé au pays natal, des mains d'une belle
dame qui, peut-être, a vu le jour sous le même ciel...
déclara galamment le colonel.

— Oh que non, Colonel ! interrompit Billie.

— ... et, ce faisant, de soulager tant de comédiens
méritants ! acheva le colonel.

On applaudit encore.

Billie se précipita vers la balle de coton et en arracha
quelques bribes. Le colonel se raidit, mais juste un instant,
car déjà Billie revenait. Elle fit tomber les flocons sur la
tête du colonel.

— Je vous baptise Roi du Coton ! déclara-t-elle. Et que
cette balle vous apporte bonheur et prospérité.

— Merci, dit le colonel.

Il fit un signe vers la sortie des loges.

Deux déménageurs d'aspect fort ordinaire apparurent, poussant une charrette à bras; ils chargèrent la balle de coton et l'emportèrent, sous les applaudissements de la foule.

Fossoyeur et Ed Cercueil gagnèrent promptement la rue.

— Emballez, c'est pesé! dit Ed Cercueil.

— Pourvu qu'il joue le jeu! dit Fossoyeur.

Ils montèrent dans une camionnette garée à quelque distance d'un camion de déménagement ouvert. Les déménageurs arrivèrent avec la balle de coton et la hissèrent à l'arrière du camion. Le colonel et son compagnon sortirent à leur tour. Le colonel dit quelques mots au camionneur, puis monta dans sa limousine noire.

— Il l'a retrouvée, sa bagnole, on dirait, fit Ed Cercueil en déchiffrant le numéro d'immatriculation de l'Alabama sur la plaque arrière du luxueux engin.

— C'est à croire qu'elle a jamais été perdue, dit Fossoyeur.

— J'y mettrais même ma main au feu, conclut Ed.

Quand le camion eut démarré, ils le suivirent sans se cacher. Il remonta la 7^e Avenue, tourna brusquement dans la 135^e Rue et stoppa devant l'Agence du Groupe ment pour le Retour dans le Sud. Fossoyeur et Ed Cercueil poursuivirent leur chemin; tournèrent au milieu de la chaussée de la 129^e Rue et reprirent la 135^e, en longeant le trottoir opposé. Ils s'arrêtèrent devant la porte de tôle ondulée d'un garage-atelier fermé pour la nuit. Ed Cercueil descendit et se mit, incontinent, à forcer la serrure. Il n'avait pas encore terminé sa besogne, quand la limousine du colonel vint s'arrêter derrière le camion, de l'autre côté de la rue. Le colonel mit pied à terre et inspecta les

alentours. Déjà Ed Cercueil, qui était venu à bout de la serrure, remontait le rideau de fer. Le colonel, de son côté, ouvrit la porte de l'agence et les déménageurs déchargèrent la balle de coton sur le trottoir. Ayant ouvert le rideau métallique, Fossoyeur fit entrer la camionnette dans le garage et éteignit les phares. Les deux policiers, qui connaissaient le patron de l'atelier, savaient qu'il ne leur en voudrait pas, mais ils auraient agi de même s'ils ne l'avaient pas connu.

Ils vérifièrent, dans le noir, le fonctionnement de leurs armes, puis, debout dans l'entrée sombre du garage, ils observèrent les déménageurs qui poussaient la balle de coton dans le bureau illuminé et l'installaient au milieu de la pièce. Le colonel les paya, puis il palpa la balle, tout en parlant au jeune homme blond. Le jeune homme sortit enfin d'un pas nonchalant, et le colonel le rejoignit, après avoir éteint les lumières et fermé la porte à clef. Ils remontèrent dans la limousine et démarrèrent.

Ed Cercueil s'élança à travers la rue, pendant que Fossoyeur fermait le rideau du garage sans prendre la peine de le verrouiller. Quand il eut, à son tour, traversé la rue, Ed Cercueil était déjà en train de forcer la serrure de l'agence pour le Retour dans le Sud. Fossoyeur se posta devant l'entrée, pour cacher son camarade au cas où un passant se montrerait curieux, mais personne ne leur prêta d'attention.

— T'en as pour long ? demanda-t-il.

— Non. C'est une serrure ordinaire, comme en ont toutes les boutiques, mais faut que je trouve le bon passe...

— Fais vite !

L'instant d'après, la clef tourna. Ed Cercueil pesa sur le bec-de-cane et la porte s'ouvrit. Ils entrèrent, fermèrent la

porte derrière eux, traversèrent vivement la pièce et s'enfermèrent dans un placard à balais au fond de la boutique. Il faisait chaud dans ce placard et il y régnait une odeur de renfermé. Les deux hommes se mirent à transpirer. Ils avaient gardé le revolver à la main et leur main devenait moite. Ils avaient envie de parler, mais ils n'osaient pas. Le colonel allait arriver et il fallait qu'il trouve l'argent lui-même. S'ils le devançaient, il serait capable de tout nier et de convaincre la police de son innocence.

L'attente ne fut pas longue. Moins d'un quart d'heure plus tard, il y eut le bruit d'une clef dans la serrure. La porte s'ouvrit, des pas résonnèrent sur le plancher, d'autres pas suivirent, puis la porte se referma.

Ils reconnurent la voix du colonel :

— Descendez le store !

Le store de la vitrine fut déroulé, puis celui de la porte d'entrée. Il y eut un déclic d'interrupteur et le trou de la serrure du placard s'illumina.

— Vous croyez que ça suffit ? demanda une autre voix
Du dehors, on doit voir que c'est éclairé.

— Il n'y a rien à craindre, fils, répondit le colonel.
Pourquoi voulez-vous qu'on se cache ? Le loyer est payé !

Les deux policiers les entendirent remuer la balle de coton. Sans doute la retournaient-ils.

— Donnez-moi le couteau, maintenant, et le crochet aussi, et tenez le sac ouvert ! ordonna le colonel.

Fossoyeur tâtonna dans le noir et trouva la poignée. Il la saisit, la tira vers lui, attendit un moment et, quand il entendit le couteau pénétrer dans le coton, tourna la poignée lentement et complètement. Il poussa légèrement la porte et lâcha la poignée avec la même prudence. Il n'avait fait aucun bruit.

Maintenant, à travers la fente, il voyait s'affairer le colonel. Il taillait dans le coton avec un couteau de chasse pointu et extirpait les fibres, au fur et à mesure, à l'aide d'un crochet à deux têtes. Le jeune homme blond, debout près de lui, l'air attentif, tenait ouvert un sac-jumelle en peau de porc. Ni l'un ni l'autre ne s'était retourné.

Fossoyeur et Ed Cercueil respiraient sans bruit par la bouche, en regardant grandir le trou dans la balle. Sur le plancher, le tas de coton arraché montait, en proportion. La figure du colonel se couvrait de sueur, il creusait de plus en plus vite. Quant au blondinet, il semblait de plus en plus inquiet. Son front se plissa.

— Vous êtes sûr de l'avoir pris du bon côté ? demanda-t-il.

— Certainement. On voit bien de quel côté il a été entamé la première fois, répondit le colonel d'une voix sereine.

Mais son expression et la fébrilité de ses gestes témoignaient de son anxiété.

Par la fente de la porte, les deux policiers voyaient le colonel fouiller toujours plus profondément les entrailles de la balle de coton.

Le jeune homme blond respirait avec peine.

— Vous devriez y arriver, au fric, maintenant ! dit-il enfin.

Le colonel cessa de creuser. Il plongeait le bras dans les profondeurs de la balle, le retira, puis l'appliqua contre la paroi extérieure, pour mesurer le trou. Enfin, il se redressa et posa sur le jeune homme un regard brouillé. Pendant un long moment, il parut absorbé par ses pensées. Puis, d'une voix étonnée, il prononça :

— Il n'y est pas, le fric.

La bouche du jeune homme s'ouvrit comme un clapet. Son regard se voila, comme s'il avait encaissé un coup dans le plexus.

— C'est pas possible... marmonna-t-il.

Et, soudain le colonel fut saisi de folie furieuse. Il se mit à larder la balle de coton de coups de couteau, à la labourer de son crochet, avec des gestes de meurtrier sadique. Sa figure avait viré au rouge ardent et l'écume était montée à la commissure de ses lèvres. Son œil bleu avait une fixité démente.

— Que le diable vous emporte ! Je vous dis qu'il n'y est pas, le fric ! brailla-t-il avec rage, comme s'il jugeait le jeune homme responsable de leur échec.

Fossoyeur ouvrit toute grande la porte du placard et pénétra dans la pièce en braquant son 38 nickelé, à canon long. Il cillait rapidement, dans la vive lumière du plafonnier.

— C'est pas de pot, merde alors ! dit-il.

Ed Cercueil apparut à son tour, pointant sur le colonel un revolver identique.

— Chienne de misère ! fit-il.

Le colonel et le jeune homme s'étaient pétrifiés, mais leurs yeux semblaient sur le point de leur sortir de la tête. Le colonel, une fois de plus, fut le premier à retrouver son aplomb.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il d'une voix contenue.

— Ça signifie que vous êtes arrêtés pour meurtre, répondit Fossoyeur.

— Pfft ! fit le colonel. Quel rapport cela a-t-il avec cette balle de coton que nous nous proposons d'exhiber demain, au cours de notre grand rassemblement ?

Il semblait n'avoir prêté qu'une oreille distraite à la déclaration de Fossoyeur.

— Cette balle de coton nous donne le fin mot de l'histoire, poursuivit Fossoyeur. Quand vous avez braqué le meeting pour le Retour en Afrique, vous avez planqué les billets dans la balle, mais, au cours de la poursuite, vous l'avez paumée. On se demandait aussi pourquoi vous y teniez tant, à cette balle de coton !

D'un geste dédaigneux le colonel balaya l'argument :

— Foutaises que tout cela, dit-il d'un ton négligent. Du pur délire ! Si vous m'accusez d'avoir été mêlé à un vol à main armée, je vais porter plainte contre vous pour arrestation arbitraire et je vous laisserai le soin de prouver le bien-fondé de vos accusations.

— Qui parle de quoi ? intervint Ed Cercueil. Vous êtes arrêté pour meurtre.

— Quel meurtre ?

— Celui du manoeuvre d'un dépôt de ferraille, nommé Joshua Deavine, répondit Fossoyeur. Et c'est là que nous retrouvons le coton aussi... Joshua vous a emmené au dépôt Goodman pour en prendre livraison et vous l'avez assassiné.

— Et c'est ce Goodman, sans doute, qui va être appelé à expertiser la balle de coton, ricana le colonel.

Son visage, néanmoins, ruisselait de sueur, ses yeux froids et bleus ne cessaient de courir. Mais il n'avait pas lâché le couteau et le crochet et, au prix d'un immense effort, il conservait une attitude détendue.

Le jeune homme blond qui suait aussi, tremblait, lui, de tout son corps.

Fossoyeur et Ed Cercueil n'avaient pas bougé, mais la colère se lisait sur leurs visages.

— Jetez ces outils, Colonel, ordonna Fossoyeur, en agitant son pistolet.

D'un geste désinvolte, le colonel lança couteau et crochet dans le trou ménagé au milieu de la balle.

— Tournez-vous, avancez, et plaquez vos mains contre le mur !

Le colonel eut un sourire sarcastique :

— Nous ne sommes pas armés, dit-il.

La figure d'Ed Cercueil était, de nouveau, tirillée par un tic :

— Et la ramenez pas, nom de d'là ! grinça-t-il.

Il suffit aux deux Blancs de voir son visage pour sentir le danger. Docilement, ils avancèrent vers le mur. Fossoyeur les suivit et les fouilla. Ils n'avaient pas d'armes.

— C'est bon. Retournez-vous !

Ils se retournèrent, sans émotion apparente.

— Le coton est catalogué d'après son origine, reprit Fossoyeur. On peut donc reconnaître celui qui provient de cette balle. Or, il y avait des bribes de coton, arrachées à cette balle-ci dans le dépôt de Goodman — à l'endroit où vous avez tué le manœuvre.

— Des bribes ? Quelles bribes ?

Fossoyeur fit un pas en avant, arracha une poignée de coton et la poussa sous le nez du colonel.

— Celles-là !

Le colonel pâlit. Il commençait à mesurer l'étendue du désastre.

— On vous a vus grouper Joshua, le manutentionnaire, devant la gare de la Cent vingt-cinquième Rue, juste avant sa mort.

— C'est pas possible ! lâcha le blondinet. Y avait personne dans la rue... juste un aveugle !...

D'un geste vif et violent, le colonel se retourna et lui administra une claque.

Fossoyeur patienta pour lui laisser le temps de reprendre ses esprits, puis il dit :

— L'aveugle vous a vus.

Ed Cercueil ricana. Il tira une photo de la poche intérieure de sa veste et la présenta au colonel :

— L'aveugle a même pris cette photo.

Le colonel l'examina et la rendit. Sa main était ferme, mais le bord de ses narines avait blanchi.

— Et vous croyez que ça suffit pour qu'un jury me déclare coupable, fit-il.

— On est pas à Alabama, dit Ed Cercueil. On est à New York, Colonel, et cet homme de couleur a bel et bien été assassiné par un Blanc, à Harlem. Nous avons cette photo. Nous la communiquerons à la presse noire et à tous les groupements politiques noirs. Aucun jury n'osera vous acquitter. Et personne n'osera vous accorder des circonstances atténuantes.

— Colonel, vous êtes cuit, conclut Fossoyeur.

Le colonel maintenant était livide et ses traits se pinçaient.

— À chaque homme son prix, dit-il. Quel est le vôtre ? Fossoyeur éclata de rire.

— Merde alors, tu ne manques pas de culot, Colonel. T'as même de la veine d'avoir encore tes dents, à l'heure qu'il est ! Mais tu m'as posé une question simple et je vais te répondre simplement : quatre-vingt-sept-mille dollars !

De nouveau, la bouche du jeune homme s'ouvrit comme une trappe et son visage tourna au rouge vermillon. Mais le colonel se contenta de dévisager Fossoyeur d'un œil pensif. Il paraissait perplexe :

— Et tout ça parce qu'ils sont nèg' et que vous l'êtes aussi ! s'exclama-t-il.

Il semblait estomaqué par cette évidence.

— Hé oui, dit Ed Cercueil.

Le colonel comprit qu'il était battu.

— Qu'est-ce que j'aurai pour le prix ? demanda-t-il.

— Une fois qu'on aura touché le fric, t'auras vingt-quatre heures devant toi, pour faire ton Retour dans le Sud, comme tu nous l'as si bien prêché, à nous autres, gens de couleur, répondit Fossoyeur.

— Je vais vous faire un chèque sur le compte du groupement, déclara le colonel.

— On va attendre ici, derrière les stores fermés, l'heure de l'ouverture des banques, déclara Fossoyeur. Tu enverras chercher du liquide.

— Je vais envoyer mon adjoint que voici. Vous lui faites confiance ?

— Là n'est pas la question. C'est toi qui dois lui faire confiance. C'est ta chienne de vie qui est en jeu, putair

XXI

Mardi était passé. Fossoyeur et Ed Cercueil avaient toute jour et toute la nuit, écumé la ville dans l'espoir de remettre la main sur le colonel Calhoun, mais il avait disparu. Des avis de recherche avaient été expédiés dans tous les États de l'Est et du Sud.

Deke et Iris, interrogés, n'avaient pas parlé.

Le mercredi matin, Fossoyeur et Ed Cercueil, les pieds bandés et chaussés de pantoufles, étaient venus faire leur rapport. Le capitaine se montra plutôt froid, mais ne leur fit pas de reproches. Quant au grand patron, très neutre, il déclara qu'il ne voulait connaître que les faits.

— Comment le colonel Calhoun a-t-il échappé à votre surveillance ?

— J'ai pas dit qu'il était sous notre surveillance quand il s'est échappé, répondit Fossoyeur d'une voix contenue. Vous n'avez pas bien lu notre rapport, Monsieur... J'ai dit qu'on attendait son retour pour le prendre en flag', en train de sortir les billets de cette balle de coton. Mais, au moment où il ouvrait la porte, son neveu lui a dit quelque chose, alors il a fait demi-tour, il a foncé vers sa voiture et il s'est tiré. On a essayé de lui donner la chasse, mais sa bagnole était trop

rapide. À mon idée, ils avaient fait installer un système d'alarme sur la serrure pour le cas où elle serait forcée...

— Quel système ?

— J'en sais rien, moi.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas alerté vos supérieurs après la fuite du suspect ? demanda-t-il. La brigade se serait chargée de le retrouver. Elle était équipée pour mener à bien cette opération... N'est-ce pas votre avis ? ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

— Les brigades n'ont pas attrapé les deux tueurs à Deke, pourtant, elles avaient deux jours pleins pour le faire. Et quand ces malfrats sont réapparus, ils ont descendu deux collègues et ils ont fait évader Deke, rappela Fossoyeur. Alors on s'est dit qu'on se débrouillerait peut-être mieux tout seuls. En fait, c'est le fric qui nous a retardés. On pouvait pas l'abandonner à son sort, cette balle de coton farcie de billets !

— En somme, vous avez gardé tout cet argent sur vous jusqu'à votre apparition au commissariat, hier matin ?

— Oui, Monsieur.

Le capitaine s'éclaircit la gorge sur le mode irrité, mais ne dit rien.

La figure du grand patron, cependant, avait tourné au violet prune.

— Les esbrouffeurs n'ont pas leur place dans la police ! dit-il d'un ton menaçant.

Ed Cercueil prit la mouche :

— On a retrouvé Deke et ses deux tueurs, pas vrai ? On a retrouvé l'oseille, pas vrai ? C'est pour ça qu'on nous paie, pas vrai ? Et vous appelez ça de l'esbrouffe ?

— Et comment avez-vous procédé ? fit le grand patron avec colère.

— On a fait pour le mieux, répondit vivement Fossoyeur, devançant Ed Cercueil. Vous avez dit que vous nous donniez carte blanche.

— Grrmff... grogna le grand patron, tout en feuilletant le rapport posé devant lui. Et comment elle a fait, cette personne... cette danseuse, pour mettre la main sur la balle de coton ?

— On en sait rien, dit Fossoyeur. On a pensé que les collègues, ils auraient l'explication par Iris. Ils l'ont cuisinée hier, toute la journée.

— Iris n'a rien voulu dire, intervint le capitaine pas très à l'aise. Et nous ignorions l'existence de cette Billie.

— Où habite-t-elle ? demanda le grand patron.

— Pas loin d'ici.

— Faites-la chercher !

Le capitaine envoya deux officiers de police blancs au domicile de Billie, car Fossoyeur et Ed Cercueil n'étaient pas de service.

Billie n'eut pas le temps de figoler son maquillage outré de scène, et elle parut très jeune, très réservée, presque candide. Ses lèvres, pleines et douces, étaient d'un rose tout à fait naturel et, sans rimmel, ses yeux semblaient plus clairs, plus petits et plus ronds. Elle portait un pantalon noir en toile, un corsage blanc et personne n'aurait reconnu en elle une strip-teaseuse d'avant-garde.

Elle ignorait que les 87 000 dollars avaient été cachés dans la balle de coton, aussi se montra-t-elle très décontractée et même un tantinet agacée.

— C'est une idée qui m'est venue comme ça, expliqua-t-elle. J'ai aperçu le Tonton Bud qui dormait dans sa charrette, au moment où je montais en voiture et, je ne sais trop pourquoi, en voyant sa tête toute blanche et toute

bourrue, j'ai pensé à du coton. Alors je lui ai dit que, s'il me trouvait une balle de coton pour mon numéro, je lui donnerais cinquante dollars, et il m'a tout de suite répondu : « Donnez-moi les cinquante fafs, Miss Billie, et je vous amène votre coton. » Je lui ai donc remis l'argent, avec l'intention de me faire rembourser par le club. Et, le jour même, il me la livrait, ma balle !

— Où cela ? demanda le grand patron.

— Mais au Club, répondit-elle, en haussant les sourcils. Je n'avais rien à en faire chez moi !

— Vous étiez là, quand il a apporté la balle ? demanda Ed Cercueil.

— Non, je ne l'ai même pas vue avant de commencer mon numéro, l'autre soir. Il avait déposé la balle à l'entrée des coulisses et elle gênait le passage. Alors, je l'ai fait transporter dans ma loge par les deux portiers. Je l'ai recouverte et elle m'a servi de siège.

— Et vous l'avez revu quand, le Tonton Bud ? demanda Fossoyeur.

— Mais je l'avais payé d'avance ! fit Billie. Je n'avais pas à le voir !

— Et vous ne l'avez pas revu ?

Elle réfléchit un instant.

— Non, je ne l'ai pas revu depuis.

— Est-ce que vous avez eu l'impression que la balle de coton avait été trafiquée ? demanda encore Ed Cercueil.

— Comment veux-tu qu'elle sache ? intervint Fossoyeur.

— C'était la première fois de ma vie que je voyais une balle de coton, précisa Billie.

— Et comment Iris a-t-elle découvert son existence ? demanda le grand patron.

— Elle a dû surprendre une conversation au téléphone.

J'avais vu une annonce dans la *Sentinelle* qui demandait une balle de coton, alors j'ai appelé le numéro. Il y a un type, avec un accent du Sud, qui m'a répondu. Il m'a dit qu'il était le colonel Calhoun, promoteur du mouvement pour le Retour dans le Sud, et qu'il avait besoin d'une balle de coton, pour je ne sais quelle manifestation. J'ai cru que j'avais affaire à un plaisantin et je lui ai demandé où cette manifestation allait avoir lieu. Il m'a dit : dans la 7^e Avenue, et, du coup, j'ai été sûre que c'était un farceur. Alors, moi, j'ai pas voulu être en reste, et je lui ai réclamé mille dollars pour mon coton. Quand il m'a dit qu'il était d'accord pour payer ce prix-là, j'ai été littéralement suffoquée.

— Et Iris, où était-elle, pendant que vous parliez au téléphone ?

— Moi, je croyais qu'elle était toujours dans la salle de bains, mais elle a dû passer dans la salle à manger. Elle était pieds nus... J'étais au salon, sur le divan, et je tournais le dos à la porte, alors je ne pouvais pas la voir. Elle devait sûrement être là à m'écouter, mais je ne me suis rendu compte de rien ! (Un sourire secret joua sur ses lèvres.) Ça lui ressemble, à Iris. Moi, de toute façon, je lui aurais expliqué le coup, si elle me l'avait demandé. Mais elle, c'est plutôt le genre à écouter aux portes !

— Vous saviez qu'elle s'était évadée du commissariat ? demanda le grand patron d'une voix calme.

Billie le regarda, les yeux ronds.

— Elle m'a dit que Fossoyeur et Ed Cercueil l'avaient fait sortir pour qu'elle les mène à Deke. Moi, ça ne me plaisait pas plus que ça, mais après tout, ça ne regarde qu'elle.

Le grand patron posa sur le capitaine un regard insis-

tant, mais il abandonna le sujet. Billie surprit son regard et demanda, curieuse :

— Mais qu'est-ce qu'elle avait donc de si extraordinaire, cette balle de coton ?

Ce fut Ed Cercueil qui lui répondit :

— On avait planqué à l'intérieur quatre-vingt-sept mille dollars, volés au meeting pour le Retour en Afrique.

— Oooh ! fit Billie dans un soupir.

Ses yeux se révolvèrent et Fossoyeur n'eut que le temps de la rattraper. Elle s'était évanouie.

*

Une semaine s'était écoulée. Harlem avait tenu la vedette à la première page des journaux de faits divers. Des mignonnes effrontées à peau brune et des tueurs sadiques y voisinaient avec des colonels du Sud et deux cinglés de policiers harlémiens, pour la plus grande joie du public. Dans ces récits fumants de vols et de massacres Harlem était présenté comme un foyer de crime et de débauche. On dégustait les hauts faits d'Iris et de Deke avec les céréales du petit déjeuner. Les deux avaient été inculpés pour abus de confiance et meurtre au second degré¹. Mais Iris clamait à cor et à cri qu'elle avait été doublée par la police. Le mouvement pour le Retour en Afrique disputait au mouvement pour le Retour dans le Sud les colonnes des quotidiens et la sympathie des lecteurs.

Tout le monde voulait voir dans les tueurs abattus de braves hommes de tueurs, et tout le monde félicitait Fos-

1. Aux U.S.A. — meurtre sans préméditation.

soyeur et Ed Cercueil d'être sortis vivants de la tourmente.

Le colonel Calhoun et son neveu, Ronald Compton, avaient été inculpés pour le meurtre de Joshua Deavine, le manœuvre du dépôt de ferraille. Mais l'État de l'Alabama refusa d'extrader le coupable, en arguant que le meurtre d'un nègre, d'après la loi en vigueur dans le Sud, ne constituait pas un crime.

Les familles candidates pour le Retour en Afrique, une fois leur argent récupéré, avaient organisé une manifestation en plein air en l'honneur de Fossoyeur et d'Ed Cercueil, sur le terrain même où cet argent avait été escamoté. Six cochons entiers y furent rôtis à la broche et l'on offrit aux deux policiers des cartes-souvenirs de l'Afrique. On réclama un discours à Fossoyeur. Il se leva, regarda sa carte et se contenta de déclarer :

— Mes potes, je pense comme vous !

Le lendemain, le Grand Patron leur remit une citation pour « conduite héroïque, au-delà des exigences du devoir », mais il ne fut pas question d'augmentation.

M. Exodus Clay, propriétaire-directeur d'une Entreprise de Pompes Funèbres, fut très occupé à enterrer les morts ; il en tira même un profit si substantiel qu'il offrit à son chauffeur Jackson une importante prime, grâce à laquelle le même Jackson put convoler avec sa fiancée Imabelle, qui partageait sa vie depuis six ans.

En cette calme soirée du mercredi, une semaine plus tard, Fossoyeur, Ed Cercueil et le lieutenant Anderson, réunis dans le bureau du capitaine, buvaient de la bière et parlaient à bâtons rompus.

— Il y a une chose que je ne pige pas, disait le lieutenant Anderson, c'est les mobiles du colonel Calhoun. Est-

ce qu'il cherchait à saboter le mouvement pour le Retour en Afrique, ou est-ce qu'il pensait seulement à ratisser le fric ? Faut-il voir en lui un fanatique, ou, tout bonnement, une fripouille ?

— C'est un homme à principes, répondit Fossoyeur. Il était persuadé que la place du nègre est dans le Sud et sa vocation — cueillir le coton.

— Ouais, intervint Ed Cercueil, ce brave colonel, il estimait qu'un mouvement pour le Retour en Afrique était aussi détestable et anti-américain que le communisme, et qu'il fallait l'anéantir, coûte que coûte.

— Alors, dans son esprit, c'était le geste d'un bon Américain que de voler leur argent à ces gens de couleur, fit Anderson d'un ton sarcastique.

— Vingt dieux, vous ne le connaissez pas, le colonel ! dit Fossoyeur. Il était d'accord pour leur restituer leur fric, s'ils consentaient à retourner dans le Sud. Un homme de cœur, voilà ce qu'il était !

Anderson opina du bonnet :

— Oui, je vois, dit-il. Et c'est pour ça qu'il a caché les billets dans une balle de coton. C'était un symbole !

Fossoyeur dévisagea Anderson, puis, louchant vers Ed Cercueil, hocha la tête imperceptiblement. Il vit qu'Ed Cercueil n'avait pas saisi non plus... Mais, après tout, Anderson était un Blanc et il était normal que certains de ses propos leur paraissent abscons.

— Je comprends vot'idée, déclara Fossoyeur, avec aplomb.

— En tout cas, dit Ed Cercueil, ça nous a facilité les recherches, à 'Soyeur et à moi.

— Comment ça ?, fit Anderson.

— Comment ça ? répéta Ed Cercueil, décontenancé.

— Parce qu'il y était toujours, l'artiche, dit vivement Fossoyeur, volant à son secours.

Anderson battit des paupières, sans comprendre.

Ed Cercueil gloussa : « C'est pourtant vrai ! »

— J'ai faim ! déclara Fossoyeur, pour changer de sujet.

Mammy Louise avait préparé à leur intention un opossum à la broche, qu'elle servit avec des patates douces au caramel, du chou et du gombo.

— Une veine que ces croquants du Sud aient filé tout ce fric au colonel Calhoun pour nous ramener au pays, dit Ed Cercueil. Sans ça, on serait encore à se casser le tronc pour retrouver le magot du Retour en Afrique.

— C'est moche, quand même, que ce pauv' Josh se soit fait buter pour nous aplanir le chemin...

Ed Cercueil réfléchit.

— Comment il a fait, l'autre, à ton avis, pour piger l'astuce ? demanda-t-il enfin.

Ce n'était plus à Josh qu'il pensait.

— Merde, il pouvait pas manquer de s'apercevoir qu'elle avait été tripatouillée, la balle, répondit Fossoyeur. Avec tout le coton qu'il a manipulé dans sa vie !

— Tu crois que ça vaut le coup de faire une enquête ?

— Écoute, gars, on l'a déjà récupéré, le fric volé. Qu'est-ce qu'on va en fiche, des quatre-vingt-sept sacs de rab' ?

— On peut toujours essayer de savoir où c'est qu'ils sont partis...

Deux jours après, ils reçurent une note-réponse d'Air France. Cette compagnie avait bien transporté en Afrique Équatoriale, via Paris, un passager de couleur, très âgé. Le nom figurant sur son passeport était Cotton Club.

Suivit un échange de correspondance avec le chef de la police de T***, Afrique Équatoriale.

À M. le Chef de la Police. T***... demandons renseignements sur un voyageur de race noire très âgé, à tête de coton bourru, venant de New York, par Air France... Fossoyeur Jones, Harlem.

À M. Fossoyeur Jones. Harlem... Sensationnel! Stupéfiant! Jamais vu! M. Bud Tête-de-Coton a acheté 500 têtes de bétail, a engagé six gardiens de troupeaux, deux guides, un médecin-sorcier et s'est enfoncé dans la brousse. Des femmes se sont évanouies après son départ, d'autres se sont jetées à la mer... Le chef de la Police de T***.

À M. le Chef de la Police. T***... S'intéresse-t-il à l'élevage ou à l'industrie laitière?... Fossoyeur Jones, Harlem.

À M. Fossoyeur Jones. Harlem... Vous êtes tombé sur la tête, ami! Ce qui l'intéresse, c'est les femmes à marier, to simplement... Le Chef de la Police de T***.

À M. le Chef de la Police de T***... Combien peut-on acheter d'épouses avec 500 têtes de bétail?... Fossoyeur Jones, Harlem.

M. Fossoyeur Jones. Harlem... M. Bud Tête-de-Coton dispose de pas mal d'argent. Je me suis laissé dire qu'il a d'ores et déjà acheté cent épouses de qualité moyenne et qu'il cherche actuellement à se constituer une sélection de premier choix, son objectif étant de posséder autant de femmes que le roi Salomon... Le Chef de la Police de T***.

À M. le Chef de la Police de T***... *Crions casse-cou ! À force de sélectionner, il va se tuer à la tâche... Fossoyeur Jones, Harlem.*

À M. Fossoyeur Jones. Harlem... *Qui mieux qu'une épouse saura pleurer l'époux mort à la tâche?... Le chef de la Police. T***.*

— Eh bien, il aura au moins réussi à y aller, en Afrique, l'Oncle Bud, dit Ed Cercueil. Même s'il ne doit pas y faire de vieux os !

— Vingt dieux, mec, répondit Fossoyeur, à voir ses prouesses, à ce vieux scélérat, on dirait bien qu'il en sort, de la brousse africaine !

CHESTER HIMES

Dans la collection Série Noire

- LA REINE DES POMMES, n° 419 (Folio policier n° 66)
IL PLEUT DES COUPS DURS, n° 446 (Folio n° 1923)
DARE-DARE, n° 492 (Folio n° 2004)
TOUT POUR PLAIRE, n° 511 (Folio policier n° 72)
COUCHÉ DANS LE PAIN, n° 522 (Folio n° 1814)
IMBROGLIO NEGRO, n° 601 (Folio policier n° 19)
NE NOUS ÉNERVONS PAS, n° 640 (Folio policier n° 39)

Dans la collection La Noire

- UNE MESSE EN PRISON (Nouvelles — Tome 1), 1997
LE PARADIS DES CÔTES DE PORC (Nouvelles — Tome 2),
1998
LA CROISADE SOLITAIRE, La Noire, 2003

Dans la collection Du monde entier

- LA FIN D'UN PRIMITIF, 1956 (Folio n° 718)
L'AVEUGLE AU PISTOLET, 1970 (Folio policier n° 105)
S'IL BRAILLE, LÂCHE-LE !, 1972 (Folio n° 1618)
LA TROISIÈME GÉNÉRATION, 1973 (Folio n° 1748)

Hors Série

- REGRETS SANS REPENTIR, 1979 (Folio n° 2921)

Chez d'autres éditeurs

- LA CROISADE DE LEE GORDON, Coréa, 1952 (10/18 n° 1639)

CHESTER HIMES

Retour en Afrique

Traduit de l'américain par Gilles Lemaire

Dans un parking de Harlem, le révérend O'Malley a réuni une centaine de familles pour leur prêcher le retour en Afrique grâce à un modeste pécule de 1 000 dollars. Soudain, sorti de nulle part, un camion conduit par un blanc fonce dans la foule et embarque le magot de 87 000 dollars.

Et c'est là que le pasteur Jones vient à son tour courir après l'argent volé, mais dans Harlem, tout peut arriver : des escrocs déguisés en pasteurs, des prostituées en bonnes sœurs et, bien sûr, assez de cadavres pour saturer les services de la voirie.



Né en 1909 à Jefferson City dans le Missouri, Chester Himes fait ses études à l'Université d'Ohio State. En 1953, il quitte définitivement les États-Unis pour s'installer en Espagne.